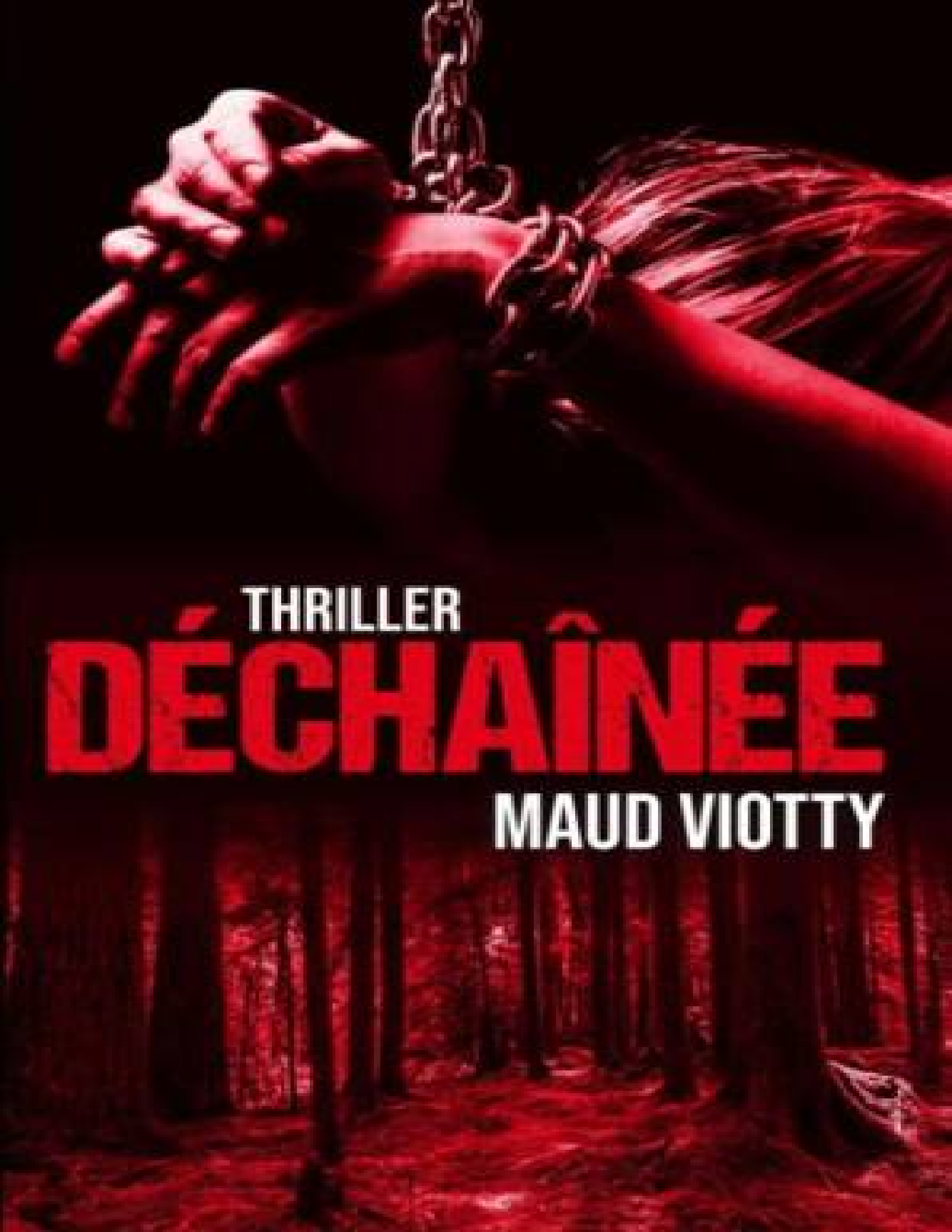




THRILLER

DÉCHAINÉE

MAUD VIOTTY

Maud VIOTTY

DÉCHAÎNÉE

*À Laeti,
Toi-même tu sais,
Des bisous, des gros.*

OceanofPDF.com

*

Christie se rode, se prépare. Elle s'est entraînée comme le font les coureurs avant le marathon de leur vie. Son moral est plus solide que l'acier.

Déterminée, décidée à ne rien lâcher.

Après avoir enfilé ses vêtements plutôt aguicheurs et sexy, elle file dans la salle de bain. Devant son miroir, elle inspecte chaque parcelle de son visage, se remet un coup de blush, se sourit, fait quelques mimiques et passe la main dans sa longue chevelure blonde, atout non négligeable en matière de séduction. Jouer avec elle peut rendre fous certains hommes. Elle le sait. Souvent, elle s'en sert. Elle attache ses cheveux en queue de cheval en les plaquant ou les laisse détachés et les lisse parfaitement. À d'autres moments, elle utilise son fer à friser pour façonner des boucles rebondies.

Elle peaufine de nouveau son maquillage et attendra le dernier moment pour sublimer ses lèvres. Ni trop ni trop peu. Juste ce qu'il faut pour attiser la flamme, pour charmer.

Ses yeux bleus illuminent son visage qui, même sans ça, est d'une beauté naturelle. Depuis qu'elle est petite, on lui dit qu'elle pourrait renverser une dictature simplement en lançant un regard. Elle n'y a pourtant jamais porté une attention particulière. Jusqu'à ces derniers mois. Le physique n'est pas sa tasse de thé ni sa principale préoccupation. D'ordinaire, elle se moque de ce qu'elle peut dégager, de l'impression que l'on peut avoir d'elle ou de ce qu'on peut penser.

Plus jeune, elle faisait fureur en restant naturelle. Elle a ce don d'attirer sans se forcer. Aujourd'hui, c'est toujours ce trait de caractère qui prime sur le superficiel. Malgré tout, elle a toujours préféré rester en retrait. Derrière. Au second plan. Par habitude. Par obligation. Ou par évidence. Comme si sa place était là, cachée. Elle se trouve banale dans sa vie banale et dans ses fringues banales. Pourtant, elle attire.

Ce soir, c'est différent. Elle ressemble à une pute et elle s'en amuse. Perchée sur des talons qui lui meurtrissent déjà les orteils et lui font regretter sa paire de Converse adorée, elle va et vient dans son appartement, dans la chambre, dans le salon, dans le minuscule couloir, tentant de marcher comme ces gonzesses qui ont l'habitude de porter des escarpins.

Elle n'est pas à l'aise et ses pas sont hésitants. Sa démarche a pris du galon, pourtant. Il n'y a pas si longtemps, elle s'est tordu la cheville au premier pas. Une crise de rire s'en est suivie. Une douleur, aussi. Vaincre le mal par le mal. En toutes circonstances. Avec le temps, elle s'habitue. Comme une gamine qui tombe dix fois de la poutre et qui remonte, sans cesse, pour réussir, enfin, à faire une roue parfaitement alignée.

De retour dans la salle de bain, elle applique avec une infime précision un rouge à lèvres vif et brillant sur sa bouche. Systématiquement surprise de l'effet, elle se trouve plutôt pas mal quand elle est maquillée, même si elle ne se reconnaît pas. Habituee aux jeans taille basse, aux baskets et aux tee-shirts, ce soir, elle change de look pour l'occasion.

Elle est prête. Dans sa tête et dans son corps. Son état d'esprit et son mental sont essentiels pour atteindre ses objectifs. Quel que soit le but, quelle que soit la finalité, si on veut, on peut. Tout faire pour y arriver. Gravier le mont Blanc, réussir un partiel ou décrocher le job de sa vie, prendre soin de soi, prévoir du temps pour aller voir grand-père au cimetière, faire du tri dans son bordel et dans ses amis, ne pas procrastiner, ne pas avoir peur de l'autre ou paraître forte, toujours. Être inatteignable, se montrer froide et distante, ne pas être impressionnée. Être sûre de soi. Ou le faire croire. En donner l'impression. Tromper l'autre, en quelque sorte. Elle déteste mentir. Elle s'y est résignée pour la bonne cause.

Quand on veut, on peut.

— C'est maintenant ! À toi de jouer ! se dit-elle devant le miroir en lançant un regard perçant, motivé et on ne peut plus dévastateur.

Le charme qui se révèle, la beauté qui s'élève jusqu'au ciel, la motivation qui dépasse la timidité.

Elle est prête. Elle ne sait plus si elle en a vraiment envie, mais n'a pas le choix. Ce job est indispensable pour atteindre ses objectifs. La fin justifie les moyens, ça ne fait aucun doute.

Quand on veut, on peut. On doit, on fait.

Elle n'a pas toujours été cette lionne pleine de rage et de caractère. Longtemps, elle a laissé faire. Longtemps, elle s'est tapie dans un coin. Trop longtemps, elle n'a rien dit. Pourtant, malgré sa timidité et sa fâcheuse tendance à rester en retrait, elle garde au fond d'elle quelques fiertés surnoises.

En CE2, elle n'avait pas hésité à faire un croche-pied à la pouffiasse de Céline qui martyrisait bon nombre d'élèves. Céline se pavanait dans la cour, réquisitionnait les goûters, trichait à la déli-délo et se prenait pour ce qu'elle n'était pas. Christie ressentait une haine immense pour cette fille que tout le monde craignait. Mais elle n'osait pas lui faire front, par peur et par timidité. Ne supportant pas l'injustice et les gens qui pètent plus haut qu'ils n'ont le cul, elle exérait cette Céline du plus profond d'elle-même. Alors quand, un midi, dans la queue pour aller à la cantine, la tyrannique majesté était passée devant tout le monde, prétextant qu'elle n'avait pas à poireauter, que les stars comme elle n'attendaient pas et se devaient de passer en premier, Christie n'avait eu qu'à tendre son pied sur la gauche dans l'allée pour que la reine trébuche et s'étale de tout son long. Devant tout le monde, en plus, laissant une empreinte d'elle sur le goudron et un bout de dent par la même occasion. Bien plus vexée d'avoir chu devant une classe hilare que d'avoir amoché son sourire – une incisive cassée, ça fait mauvais genre pour un membre de la royauté – elle avait crié au scandale et s'était fait remonter les bretelles par la maîtresse pour avoir mis le bazar dans le rang.

Quand on veut, on peut.

Un peu plus tard, au collège, en sous-marin, elle s'était vengée de son voisin de classe. Cancre et fouteur de merde à ses heures perdues, Philippe ne révisait jamais avant les contrôles et passait son temps à pomper les réponses sur la copie de sa studieuse voisine de classe, Christie. Timide, toujours timide, craintive, toujours craintive, elle n'avait pas osé lui dire en face ou le balancer aux profs. Cependant, elle avait tenu sa vengeance en notant ostensiblement de mauvais résultats à des problèmes de maths, pendant une interro. Il avait tout recopié à la perfection, cet abruti, et s'était empressé de rendre son devoir surveillé bien avant tout le monde et fièrement, déambulant dans l'allée entre les élèves pour aller poser sa copie sur le bureau du prof. Christie, elle, avait tout effacé en quatrième vitesse et réécrit les réponses – sans fautes, il en va sans dire – pour rendre un travail quasiment parfait, comme à son habitude.

À la fac, les branleurs étaient bien plus nombreux que les étudiants consciencieux. Tant et si bien que, ponctuelle, assidue et studieuse comme jamais, Christie faisait souvent bande à part et ne parlait, pour ainsi dire, à personne. Sur un banc, écouteurs sur les oreilles et bouquin dans les mains,

elle passait ses pauses à rêver d'un ailleurs où on la comprendrait. Elle s'évadait dans des livres aux histoires rocambolesques, aux romances invraisemblables et incroyablement belles, aux tragiques thrillers où tout le monde meurt dans d'atroces souffrances et parfois sans raison. En cours, scrupuleusement, elle prenait en note les dires des professeurs qui s'enchaînaient dans les amphis. Bien sûr, on lui quémandait ses écrits où tout était retranscrit et où tout était propre et bien lisible. Bien sûr, elle les prêtait à un élève qui s'empressait de faire un tas de copies pour les revendre sur le marché de la fainéantise et du profit. Se souvenant de sa supercherie du collège, elle avait fourni à son camarade racketteur une analyse d'œuvre littéraire complètement erronée avec des citations à côté de la plaque et des noms d'auteurs inventés, juste pour voir à quel point l'idiotie pouvait mener. Pas bien loin. Jusqu'au zéro en partiel suivant, en tout cas. Pas pour elle, non. Pour les ignares incapables de dissocier le vrai du faux et qui avaient sucé jusqu'à la moelle un ramassis de conneries.

Christie sait se défendre. Pas ouvertement. Pas de front. Pas en face-à-face. Plutôt de façon dissimulée et alambiquée. S'affirmer est difficile. Pourtant, c'est ce qu'elle fait plusieurs soirs par semaine depuis quelque temps. Se montrer sous un autre jour, la nuit. À l'opposé de sa personnalité.

Une personnalité ambivalente. Christie le comprend de plus en plus. Parfois sûre d'elle, elle est capable de se recroqueviller et de douter d'elle-même à d'autres moments. Elle se pousse à se montrer fière, elle sait qu'elle ne doit pas se laisser marcher sur les pieds. Il faut juste du cran, de l'aplomb.

Sans le vouloir, elle a toujours donné l'impression d'une femme forte, alors que, à l'intérieur, c'est tout l'inverse. L'image qu'elle dégage à son insu n'est pas souvent – si ce n'est que très rarement – le reflet de ce qu'elle est réellement. Et ça va lui servir pour atteindre son objectif.

* * *

Il est de notoriété publique que ce type de « mission » va comme un gant aux personnes les plus timides et les plus introverties. Elles endossent le rôle de femme fatale et le spectacle peut commencer. Elles jouent un

personnage, se transforment en un autre *moi* et la pilule est beaucoup plus facile à avaler.

Elle doit le faire, c'est tout.

« C'est de l'argent facile », lui a-t-on dit. Sauf que ce n'est pas l'argent qui l'intéresse. C'est bien plus que ça.

Alors, comme un serpent qui change de peau, Christie mue et enfle un nouveau costume chaque soir où elle est en action. Elle n'en est pas à son coup d'essai, elle s'est fait la main. Elle a pris le temps. Tantôt femme d'un homme plein aux as, tantôt bombe platine jouant les bimbos écervelées, tantôt intellectuelle dans des soirées hautement philosophiques en apparence. « Tout ça n'est qu'un jeu d'actrice, se répète-t-elle constamment, ce n'est pas moi, c'est une autre. »

Et c'est vrai, ce qu'on dit. Habillée de la sorte, elle passe pour une séductrice, peut-être un peu croqueuse d'hommes sur les bords et sûrement vénale aux yeux du monde. Elle se permet des remarques, des attitudes et des poses que jamais elle ne tiendrait avec un jean et des baskets. En plus de ses yeux bleus parfaitement maquillés pour être mis en valeur, ses cheveux blonds, longs et légèrement ondulés ajoutent une touche notoire de sensualité. De sexualité. Peut-être même de bestialité. Ça tombe bien, elle s'apprête à entrer dans l'arène pour le grand spectacle. Désormais rodée – ça fait plusieurs mois qu'elle suit un entraînement intensif –, elle n'en est pas moins stressée. Il lui arrive de baisser la garde et de laisser son émotivité prendre le dessus. La carapace montre parfois quelques faiblesses. Ses mains pourraient la trahir, elle le sait. Elle évite alors de les badigeonner de crème hydratante pour limiter leur moiteur. Son cœur, lui, fait ce qu'il veut et la nuit, quand elle se travestit, il bat beaucoup plus fort que lorsqu'elle revêt son habit de surveillante du collège pour lequel elle travaille depuis plusieurs mois. Le public n'est pas le même. Mais, contrairement aux idées reçues, elle arrive davantage à s'affirmer devant des gugusses qui n'en veulent qu'à son cul ou qu'à sa beauté artificiellement sublimée que devant une bande d'adolescents prépubères qui préfèrent faire les cons au lieu de rejoindre leur classe au moment de la sonnerie.

OceanofPDF.com

*

Péniblement, elle ouvre les yeux. Elle a probablement trop bu, hier soir. Sa tête cogne comme si un piver s'acharnait sur son crâne. Ça tape et ça tape encore.

La pièce est plongée dans le noir. Étonnant. D'habitude, sa chambre n'est jamais si sombre. Même en pleine nuit, les chiffres du radio-réveil, le bouton de veille de la télé ou le témoin lumineux de son téléphone lui suffisent à distinguer les lieux.

Elle ne voit rien. Non, rien de rien. La seule chose qu'elle peut sentir est une odeur de moisi, de renfermé et d'humidité. Étrange. Et des courbatures. Son dos la fait horriblement souffrir. Pourtant, elle ne se souvient pas avoir déménagé un piano, la veille. Le temps d'émerger de son coma matinal, elle pose sa main le long de son corps. Du gravier à côté d'elle, sous elle, terriblement inconfortable. Des petits cailloux saillants presque aussi tranchants que des couteaux aiguisés. Son corps endolori se réveille petit à petit tout autant que l'angoisse. Machinalement, comme si elle était chez elle, bien au chaud dans son plumard, elle tend le bras gauche pour atteindre l'interrupteur de la lampe de chevet, pour se rassurer et faire taire la panique qui s'empare d'elle. Mais impossible de trouver le fil ni le bouton qui éclairerait la pièce.

Sur le coup, elle se dit qu'il s'agit probablement d'un de ses délires nocturnes. Elle a déjà vécu ça à plusieurs reprises.

Très souvent, peut-être trop, elle s'est réveillée en sursaut, en pleine nuit, ne sachant plus où elle habitait.

Très souvent, peut-être trop, elle a cru devenir folle en ne reconnaissant rien dans sa chambre alors qu'elle y dort pratiquement tous les soirs. Sa télé trône en face du lit, sa table de nuit est à sa gauche, la fenêtre aussi. Sur la droite, une bibliothèque sur laquelle un miroir lui dit qu'elle n'est peut-être pas la plus belle, mais qu'elle est plutôt assez bandante, et juste à côté, son armoire qui déborde de fringues achetées de façon compulsive et déraisonnable.

Très souvent, peut-être trop, elle a mis quelques secondes, voire quelques minutes, à recouvrir toute sa tête et à se dire que oui, elle était bien chez elle. Que oui, tout était normal et bien à sa place. Qu'elle avait simplement quelques neurones qui peinaient à se réveiller en même temps que les

autres, du fait des nombreux sticks qu'elle a fumés plus jeune, l'amenant parfois, très souvent, peut-être trop, dans des phases psychotiques et paranoïaques.

Mais là, oui, là... rien ne ressemble à ce qui lui est familier. Même après quelques secondes. À commencer par son lit. Si elle avait troqué son matelas à mémoire de forme pour un sommier de cailloux, elle s'en souviendrait.

Ses yeux ont beau tenter de s'acclimater, l'obscurité n'a pas l'intention de laisser place à la clarté. Elle est où, putain ?

D'un geste brusque, elle s'efforce de lever le buste pour s'asseoir, un peu paniquée, et se retrouve immédiatement dans la position initiale ou plus exactement sur les coudes, meurtris par ces milliers de graviers. Force est de constater que sa main droite est attachée et qu'elle l'empêche de s'éloigner. C'est ce qui l'a retenue et violemment ramenée à la case départ. Allongée, elle touche son poignet droit et sent quelque chose qui s'apparente à une chaîne, serrée fermement, lui coupant pratiquement la circulation sanguine. Elle ne l'avait pas sentie, et pour cause, sa main semble endormie, probablement parce qu'elle est comprimée. Elle suit le lien et, rapidement, touche un anneau fixé sur un mur. La voilà là, attachée comme du bétail. Comme une bête prête à passer à l'abattoir.

Elle tire de toutes ses forces, sachant pertinemment que la chaîne sortira victorieuse de la bataille. Mais elle tente quand même. Sait-on jamais ? Elle pousse des cris de douleur quand son poignet subit les à-coups donnés pour essayer de faire céder la chaîne. C'est peine perdue. Alors, elle hurle à s'en brûler les cordes vocales.

Des sons et des plaintes qui restent sans réponse.

Est-ce qu'il y a quelqu'un dans ce trou à rats ? Qu'est-ce qu'elle fout là, d'abord ? Elle crie encore et encore. Ajoutés à cela, ses gestes vains pour se détacher et l'angoisse menaçant d'annihiler toute maîtrise d'elle-même la fatiguent en quelques secondes. Du bout des doigts, elle tâte de nouveau le sol autour d'elle. Du gravier. Rien que du putain de gravier.

Rien que ça.

Incapable de mesurer la surface de la pièce, elle est dorénavant persuadée qu'elle a été jetée dans une cave. En sous-sol. Comme enterrée vivante.

Dans le noir total.

Son cœur s'emballe, bat à un rythme de plus en plus soutenu puis manque quelques battements quand elle entend bouger à quelques mètres d'elle.

— C'est bon, j'ai bien eu peur, ça suffit, y a quelqu'un ? ose-t-elle lancer. De nouveau quelques petits bruits.

— Oh ! Répondez ! Je suis où, là ?

La détresse gagne du terrain. Bientôt l'angoisse. La peur.

Aucune réponse. Plus aucun bruit. Du noir. Toujours du noir. Et sûrement un rat ou une bestiole de la sorte qui va jouer avec ses nerfs en s'agitant de l'autre côté de la pièce. Elle déteste les bêtes. À en vomir.

De sa main libre, elle se frotte les yeux pour vérifier s'ils sont bien ouverts. Mais, béants ou fermés, le résultat est le même. Elle n'y voit strictement rien. Affreusement rien. Et elle a mal aux fesses et aux coudes. Doucement, elle se hisse sur le dos en s'approchant du mur pour pouvoir laisser un peu de lest à la chaîne et tenter à nouveau de s'asseoir. Quand elle y parvient, ses épaules frôlent les pierres de l'édifice, lui glaçant le sang.

Tout est humide et sent la mort. Son corps frissonne.

Peut-être est-ce le froid. Ou la peur. Ou les deux. Généralement, quand elle est chez elle, à peine réveillée, elle se lève et s'emmitoufle dans un peignoir tout doux et tout chaud, en vraie frileuse qui se respecte, et ce, été comme hiver. À cet instant, en petit short sexy et top à bretelles, elle claque des dents.

De froid. De peur. Ou les deux.

La terreur s'installe. On dirait que le cauchemar ne fait que commencer.

Ses vêtements souillés d'humidité pourraient laisser croire qu'elle s'est oubliée. Par réflexe, elle tente de baisser la tête en direction de son entrejambe et semble presque soulagée que ça ne sente pas l'urine. Quoique ça ne devrait plus tarder. L'envie pressante bien présente à chacun de ses réveils va se manifester dans les minutes qui suivent. Attachée et dans la pénombre complète, déjà, elle réfléchit à la manière dont elle va pouvoir vider sa vessie, malgré la trouille viscérale qui l'envahit.

Pour l'heure, elle ne sait ni où elle est ni comment elle est arrivée là. Et son mal de crâne vient parfaire la situation grotesque et sordide dans laquelle elle se trouve.

En se tournant, elle roue de coups de pied la chaîne qui la fait prisonnière, infligeant à son poignet de nouvelles secousses qui le

meurtrissent à chaque assaut. Sans les voir, elle devine les premières contusions sur le prolongement de sa main. On aurait au moins pu lui attacher la main gauche. Un, elle est moins adroite de celle-ci, sans mauvais jeu de mots. Deux, elle est plus fine et le poignet aurait éventuellement pu se faufiler. Trois, parce qu'il faut bien trois bonnes raisons, le poignet gauche a déjà été cassé à deux reprises quand elle était plus jeune. Alors, une fois de plus n'aurait pas empiré les choses. Elle l'aurait tordu dans tous les sens, quitte à le briser, pour se sortir de là.

OceanofPDF.com

*

Son téléphone lui ayant notifié qu'un Uber l'attend en bas de chez elle, Christie descend les escaliers à la hâte et non sans mal. La prochaine fois, car il y en aura une et même plus, elle foulera les marches pieds nus, elle risquera moins sa vie. Trois étages plus bas, c'est essoufflée et haletante qu'elle monte dans la voiture, filant vers son rendez-vous.

Le courant est bien passé entre eux. Le mec qui l'a « sélectionnée » a voulu en savoir plus sur elle avant de programmer leur première soirée. Alors, ils ont échangé des messages, de nombreux messages. Comme sur une appli un peu plus classique, comme sur un banal site de rencontres. Seule différence, la rencontre est monnayée. On ne joue pas dans la même catégorie. Pourtant, gentleman et beau parleur, Loulou69 a sorti le grand jeu de la drague, comme si Christie était la femme de sa vie.

Au départ un peu déstabilisée quand elle a débarqué dans ce monde, elle s'est prise au jeu, fixant elle-même des barrières.

Son but n'a jamais été de trouver l'homme qu'elle épousera. Encore moins ce soir. Si celui-là tombe sous son charme, tant mieux, c'est ce qu'elle souhaite. Elle veut lui plaire, lui faire tourner la tête, lui en mettre plein les mirettes et l'embobiner. Le faire fléchir, l'attendrir. Et Loulou69 se prend dans ses propres filets en lui sortant la panoplie idéale de l'homme galant, prévenant, attentionné.

Un sketch.

Du grand spectacle au théâtre du n'importe quoi.

Elle le trouve pathétique et bien plus facile à amadouer qu'elle ne l'aurait pensé. Draguer et appâter sa proie est un vrai jeu d'enfants, finalement. Il semble encore plus docile que les nombreux hommes qu'elle a déjà testés. Grâce à lui et à tous les autres, elle se sent au-dessus de tout, maîtresse de son jeu, maîtresse de son rôle, maîtresse de ces messieurs. Elle s'en gargarise, cela l'excite et la satisfait. Elle se sent plus forte parce qu'elle montre qu'elle est plus forte. Elle domine parce qu'elle montre qu'elle domine. Elle poursuit sa route et laisse de côté sa soumission, sa timidité et son manque de confiance. Deux personnalités pour deux vies diamétralement opposées. Deux Christie en une. Deux caractères qui se battent pour monter sur la première marche du podium.

Un verre, un dîner, parfois plus. Avec des hommes qui pourraient être son père ou peut-être même son grand-père. Ils ont de l'argent et de l'expérience. Ou pas. Et se croient tout permis. Tous. Sans exception. Elle se laisse guider ou mène la danse selon le tempérament de ceux qu'elle rencontre. Tantôt pute, tantôt soumise, elle est malléable à souhait. Un caméléon capable de se fondre dans le décor dans lequel il est plongé. Capable même d'aller jusqu'à coucher si le jeu en vaut vraiment la chandelle. Elle s'est fait la main au fur et à mesure. Jamais de sa vie elle n'aurait imaginé aimer ça : faire croire qu'elle est ce que l'on a envie qu'elle soit. De sombres idiots. De faux manipulateurs qui pensent tout maîtriser, voilà ce qu'ils sont. Pas un pour rattraper l'autre.

Elle se rappelle sa première fois et ne risque pas de l'oublier. Gauche, timide et trop réservée, elle avait enchaîné les maladresses, tant dans ses gestes que dans ses paroles et dans son attitude. Il était plus que pas mal, même sacrément beau gosse. Elle trouvait que c'était du gâchis. Un mec comme ça pouvait, elle en était sûre, trouver n'importe quelle nana sans avoir à glisser une coquette somme sous l'oreiller. Pour commencer la soirée en beauté, elle s'était cassé la figure en sortant de la limousine, la faute aux talons trop hauts et à l'habitude trop récente. Devant le parterre d'invités, elle avait essayé de faire bonne figure, mais dénotait clairement face à des femmes de bonne famille qui la toisaient comme un déchet de la société, étalé comme une déjection canine. Son chignon soigné s'était fait la malle en même temps que ses talons, et son sac s'était déversé sur le trottoir révélant ses clopes roulées – on ne fume pas de cigarettes roulées chez les riches – et son pass pour les transports en commun – on a un chauffeur quand on a du fric. La parfaite panoplie de la nana de banlieue qui fait croire qu'elle est pleine aux as, mais qui se roule ses cigarettes bon marché, qui a probablement les doigts jaunis à cause de ça et qui prend le métro. *Pretty Woman* version *low cost*.

La suite de la soirée n'avait pas été plus brillante. Le client en avait été amusé, quoique parfois un peu gêné, mais toujours prévenant et aux petits soins. Il avait autant besoin d'elle qu'elle de lui. Il avait compris, dès les premières minutes, qu'il avait affaire à une novice en la matière et s'était montré plutôt indulgent. Il aurait pu glisser un avis négatif sous son profil Internet, mais Christie était tombée sur un brave type qui, sans le vouloir, l'avait intronisée dans le monde du paraître et des faux-semblants.

Pour se donner un minimum de consistance, elle avait descendu deux coupes de champagne, se servant directement au bar alors que la politesse veut que l'on attende qu'un serveur déambule dans la foule avec un plateau. Et, se sentant pousser des ailes, les joues rosies par l'alcool qu'elle ne buvait jamais – ça a bien changé depuis –, elle avait engagé la conversation avec bon nombre de convives lors de cette soirée dont elle ne connaissait ni le thème ni la raison. Les discussions la dépassaient de plusieurs têtes et elle n'avait pas compris un sombre mot de ce que tous ces gens coincés et bon chic bon genre pouvaient raconter. Elle avait tenté des interventions hasardeuses qui étaient toutes tombées à l'eau et s'étaient noyées en un clin d'œil, la faisant inévitablement passer pour une godiche. Plus les minutes défilaient, plus elle se sentait ridicule. Malgré le beau billet qui l'attendait au bout du tunnel, elle avait passé une soirée horrible. Depuis, elle n'avait cessé de se dire que puisque c'était en forgeant qu'on devenait forgeron, peut-être qu'en se prostituant elle deviendrait prostituée.

Petit à petit, elle est rentrée dans le moule, a façonné sa manière d'être, de marcher et de parler pour coller parfaitement à la peau des rôles qu'elle endosse.

Ils lui ouvrent la porte, l'accompagnent et sont de vrais gentlemen. Elle se laisse guider, ne cherche pas à parler si on ne s'adresse pas à elle, devient ce qu'on attend d'elle. Accrochée à son but, elle avance. Elle fréquente les grands hôtels et les plus beaux lieux. Elle croise des célébrités, par moments, et se retient pour ne pas jouer les groupies. Elle n'a pas l'intention d'ouvrir de fan-club. Elle est là pour autre chose de bien moins futile.

Collecter des commentaires élogieux, se faire un nom et atteindre son but. Elle y est presque. Il l'a remarquée, il a cliqué, ils ont discuté, il a fixé un rendez-vous. Bingo !

Le trajet en voiture en direction de sa mission de ce soir ne dure pas plus d'une demi-heure malgré les embouteillages. Juste le temps pour elle de faire une retouche maquillage pourtant déjà admirablement réalisé et d'imaginer l'homme avec qui elle a rendez-vous. Elle l'a vu en photo à maintes reprises. En réalité, elle le connaît depuis bien plus longtemps qu'il ne croit. Elle a beaucoup discuté avec lui pour lui sortir les vers du nez et savoir qui il était vraiment, derrière un pseudonyme somme toute très

classique et non évocateur. Systématiquement, elle se renseigne avant de passer le cap. Par curiosité et méfiance. Par professionnalisme. Pour faire coïncider son comportement et ses dires à leurs attentes. Elle veut aussi savoir où elle va mettre les pieds et à qui elle va confier sa langue et son entrejambe, même si la deuxième partie de la soirée n'est que très rarement consommée. Pas nécessairement souhaitée par le client ni comprise dans toutes les formules proposées. Soit vous prenez le menu Best Of, soit le menu Maxi Best Of, mais ne vous attendez pas à avoir un grand coca si vous n'avez payé que pour avoir la version normale.

OceanofPDF.com

*

Sans aucune notion du temps, la prisonnière compte ce qui pourrait s'apparenter à des secondes, histoire de se concentrer sur quelque chose. Par peur, elle maintient les yeux fermés et fait défiler les chiffres dans sa tête. Ça l'occupe.

Fatiguée et affamée, elle oublie le 127 puis, plus tard le 1 135, allez savoir pourquoi. Sans relâche et tentant de rester concentrée, elle compte les secondes comme d'autres les moutons. Et revient à zéro quand elle arrive à 3 600. Il lui semble bien que ça fait déjà trois fois qu'elle est arrivée à ce nombre, peut-être quatre. Avec des pauses. Plus ou moins longues. Des microassoupissements. Et des plus longs. À cela, elle ajoute les heures – peu nombreuses sûrement –, déjà passées depuis son arrivée dans ce cachot, endormie. Elle pense ne pas se tromper de beaucoup en concluant qu'elle est cloîtrée ici depuis une bonne dizaine d'heures.

Et elle a l'estomac vide. Aussi vide que les lieux. Elle mangerait un ours. Ou un curé et sa soutane. Son ventre crie famine. Sa gorge est sèche comme un désert aride. Elle a faim. Soif. Besoin d'en griller une. Et une inqualifiable envie d'uriner. Sa vessie va déborder, menaçant de tout lâcher sans préavis. Elle se tord de douleur, s'allonge pour ne pas compresser son corps, et tente de réfléchir à la façon de se soulager.

Elle hurle de nouveau, suppliant qu'on vienne la voir. Sa voix résonne et s'évanouit contre les parois de son caveau. Il n'y a pas âme qui vive.

L'aurait-on attachée sans rien ni personne autour ?

C'est donc ça ? On va la laisser crever là ?

Il faut qu'elle pisse. Tout de suite. Elle y pense encore plus qu'à la clope qu'elle rêve d'aspirer d'une traite ou au verre d'eau qu'elle goberait à s'en étrangler. Elle sait pertinemment, maintenant, qu'elle va rester dans ces oubliettes un bon moment. Que visiblement, personne n'a l'intention de la nourrir ou même de lui apporter de quoi s'hydrater. Alors, si au moins elle peut soulager son envie d'uriner, ce sera déjà ça de réglé. Un souci en moins. Elle ne se souvient pas être allée aux toilettes depuis qu'elle a quitté son appartement, hormis pour aller se laver les mains au bar. Au moins quinze heures sans vider sa vessie, elle qui passe habituellement plus de temps sur le trône qu'à son poste de travail. Elle ne pense pas pouvoir se retenir davantage. Elle se trouve pathétique et pense aux SDF qui meurent

de faim, de soif, tout comme elle à cet instant. Eux peuvent au moins se glisser dans un recoin, entre deux voitures ou n'importe où, pour se soulager. Et elle, là, n'a rien à manger, rien à boire et surtout rien pour pisser. Elle se fait pitié. Bien plus que le vieux clochard qui traîne dans son quartier et qu'elle regrette d'avoir méprisé de façon presque condescendante quasiment tous les jours quand elle passait devant.

Elle tente de s'éloigner le plus possible de son lit de fortune. Quelques centimètres, pas plus. De toute façon, liée au mur par cette satanée chaîne qu'elle ne saurait casser, elle ne peut pas prendre le large. En se déplaçant sur la droite, elle sent quelque chose sous ses pieds et sursaute, réussissant, malgré tout, à retenir l'urine qui ne demande qu'à jaillir. L'adrénaline est à son maximum. Des picotements lui parcourent le corps et la mettent dans tous ses états. Elle ose toucher ce qui gît sous ses pieds. Une couverture. Non, une toile de jute. Rugueuse, râpeuse et irritante. D'un coup, elle la pousse contre le mur en direction de l'endroit où elle a dormi. Prévoyante, elle pense qu'elle pourra lui servir de drap, de « sommier » ou de gilet parce qu'il caille sévère, ici. Essayant de se repérer malgré le noir absolu, elle touche le mur pour situer sa position par rapport à l'anneau soudé à celui-ci. Elle décide de faire son lieu de soulagement le plus loin possible – quoique « loin » ne soit pas vraiment le mot adéquat. Elle baisse son short de sa main libre et pense au regard pervers de son geôlier. Celui-ci a probablement disposé une caméra infrarouge capable de filmer, même dans le noir, le moindre de ses mouvements. L'enfoiré ! Et de mater, là, tout de suite, maintenant, son cul mis à nu, sa silhouette accroupie en train de faire ses besoins, tentant de manier le jet dans la direction opposée à son grabat. À la hâte, elle remonte sa culotte et son short. L'humiliation a été de courte durée, mais restera gravée. Désormais, en plus de l'odeur de moisi, de mort et de renfermé, elle devra se familiariser avec celle du liquide qu'elle vient d'évacuer.

Bien sûr qu'elle a pensé à téléphoner à ses proches, à faire le 17, mais c'était sans compter sur ses poches vides de tout et sur l'absence évidente de son sac à main. Hormis la toile de jute, la chaîne, éventuellement une petite bestiole qui a fait du bruit à son réveil et elle, il n'y a rien d'autre

dans ce cachot. Rien, rien, rien. Sauf l'angoisse, la panique et la peur de mourir ici. De froid, de faim, de soif, de solitude et d'abandon.

Elle pense à sa famille et à ses collègues. Ils vont s'inquiéter, c'est sûr. Mais dans combien de temps ? Dans combien de jours ?

Elle est sortie vendredi soir. Selon toute vraisemblance, on doit être samedi. Peut-être dimanche, si elle a dormi plus qu'elle ne pense. Jamais elle n'appelle ses parents le week-end parce que le week-end c'est fiesta, sauf en cas de déjeuner dominical, qu'elle esquivé presque tout le temps pour raison de nuit blanche la veille. Alors, elle ne contacte pas ses vieux ni le samedi ni le dimanche. Et même dans la semaine, elle n'est pas du genre à passer un coup de fil, juste pour donner des nouvelles et demander si tout se passe bien au sein du cocon parental. Elle n'aime pas le téléphone. Elle préfère de loin les échanges de messages vocaux. Ça prend moins de temps, on fait ça quand on veut. On n'est pas obligé de rester trois plombes au bout du fil pour parler des oiseaux et du beau temps. Alors il faudra attendre quelques jours encore avant que l'un des deux parents ne commence à s'inquiéter.

Au pire, c'est son directeur qui lancera l'alerte. Ou pas. Les retards et les absences sont dans la nature de la jeune femme. Elle va au boulot quand elle veut et si elle veut, incapable, de ce fait, de garder un emploi très longtemps. Elle est motivée, pourtant. Enfin, au début. Une employée modèle. Puis, un petit retard. Elle se confond en excuses, fait un beau sourire, bat des cils et le $n+1$ laisse couler. S'ensuivent deux retards, une absence, deux absences...

Ça, c'est le jour. La nuit, elle sort. Vendredi, c'est ce qu'elle a fait. Et elle ne se souvient pas de grand-chose. Enfin, si. Du début de soirée. Elle avait rencard. Avec un homme qu'elle n'avait jamais vu avant. Avec qui elle avait échangé quelques messages. Un beau gosse. Une bombe atomique, même. Une voiture de course. Un puissant bolide qui dépasse forcément les deux cents kilomètres-heure.

Un lieu plutôt cosy, chic, sans trop l'être, ambiance sympa, musique ni trop forte ni trop basse. Juste comme il faut pour discuter et s'apprivoiser.

Elle se souvient de sa beauté, de son charisme, de sa carrure musclée à souhait. De son regard vert émeraude qui avait déjà dû en faire tomber plus d'une, de son sourire aux dents parfaitement blanches et alignées. De ses mains délicates et robustes à la fois. De son parfum envoûtant, peut-être *La*

Nuit de l'Homme , sûrement même. Des deux bises qu'il a posées sur ses joues quand elle est entrée dans le bar. De sa voix rassurante et charmeuse. De sa barbe et de son crâne rasé de près.

Elle se souvient du premier verre qu'elle a commandé. Un mojito. Dégueulasse. Un mojito de bar, quoi. Un minuscule quartier de citron vert, beaucoup de sucre, très peu de menthe, encore moins de rhum, un seul glaçon et de l'eau pétillante à ras bords. Elle n'était pas là pour boire, mais pour passer une bonne soirée. Un bon verre l'aurait aidée, enfin, aurait ajouté un plus, mais bon, si les bars servaient de vrais cocktails avec les doses adéquates, ça se saurait.

Une discussion en a suivi une autre. C'est surtout elle qui a parlé. Elle occupait l'espace et l'ambiance face à un homme plutôt sur la réserve et presque en admiration devant une femme aguicheuse et désirable.

Un deuxième verre, tout aussi infâme.

Puis le néant. Elle a ri, ça, elle en est sûre. Elle n'était pas sous le charme, en fait. Il était beau, ça oui, mais c'est tout. Elle s'en doutait. Elle voulait confirmer sa première impression. Beau gosse, point. Rien dans la caboche. Pas d'atomes crochus. Elle a fait semblant. Les mecs d'un soir, ça sert à boire et à baiser, point barre. Mais elle a ri. Comme le font toutes les femmes sur le point de craquer et de tomber dans le côté obscur de l'amour et des papillons dans le ventre. Elle ne voulait pas fléchir. Pas avec lui. Pas ce soir-là. Pas intéressant. Elle est rentrée dans son jeu, a même joué les allumeuses pour le faire bisquer.

Rien ne lui revient après. Le black-out. Pas même des bribes de conversations. Ni de trajet en taxi. Ni de rien du tout. Comment est-elle passée d'un endroit à l'autre ? Qu'a-t-il fait d'elle ?

Elle lui a dit ne pas être intéressée, ça lui revient, ça. Elle lui a dit au revoir, est allée aux toilettes pendant qu'il partait. Enfin, elle croit.

Elle pense au viol, inévitablement. Ce salaud aurait-il abusé d'elle ? Elle s'en souviendrait, elle est sûre, oui, qu'elle s'en souviendrait...

Elle pense à l'alcool qu'elle a ingurgité. Comment a-t-elle pu tout oublier alors que, soyons clairs, l'alcool, chez elle, ne fait désormais des ravages qu'au bout de plusieurs verres si, et seulement si, elle s'aventure à faire des

mélanges contre-indiqués ? Mais là, ce ne sont pas deux pauvres mojitos sous-dosés qui ont pu la faire plonger dans le vide total...

Elle cherche dans les tréfonds de sa mémoire, rien n'y fait. Elle n'a aucune idée de ce qui s'est passé pendant le reste de la soirée et durant la nuit. Peut-être même qu'elle est enfermée ici depuis plusieurs jours. Qui sait ?

Le froid la tenaille de plus en plus. De nouveau, elle grelotte. Combien de temps cet enfer va-t-il durer ? Elle veut juste rentrer chez elle, prendre une douche et dormir à même le parquet s'il le faut. La lumière allumée. Tout sauf le gravier et le noir.

Elle va choper la crève dans ce mitard. En plein été. La bonne blague. La clim de sa voiture est beaucoup moins performante. D'ailleurs, elle éternue déjà. Sa gorge commence à piquer. Peut-être est-ce la sécheresse de sa bouche ou la fièvre qui monte ? Elle tente d'avaler sa salive. C'est comme si les graviers du sol avaient désormais élu domicile sur sa langue et dans sa gueule d'animal enfermé.

*

Elle se surprend à le trouver beaucoup plus attirant que sur les photos qu'il lui a envoyées. En d'autres circonstances, il aurait pu lui plaire. Elle aurait pu se laisser tenter. Elle le regarde et sent qu'elle lui fait de l'effet. Elle est persuadée qu'elle pourrait obtenir ses faveurs en moins de cinq minutes. C'est indéniable, il est attiré, aimanté. C'est presque jouissif pour elle. Elle va le faire languir. Elle veut le cuire à petit feu, le faire mijoter. Pour commencer, elle joue essentiellement avec son regard, active sa chevelure, sourit et dévoile ses dents, humidifie ses lèvres avec sa langue, l'air de ne pas y toucher. Elle allume délicatement la flamme. Il va se consumer, fondre, se liquéfier. Elle en salive d'avance.

Très motivé, il l'a embrassée sur chaque joue pour lui dire bonjour. Sa barbe est soignée, son poil est soyeux, gentil petit clébard. Elle s'est laissé entraîner au fond de la salle pour savourer le verre qu'il lui offrait.

L'avatar qu'elle a créé de toutes pièces fait des merveilles. Elle s'en étonne elle-même. Elle joue la femme inaccessible tout en le titillant subtilement. Elle rit intérieurement quand elle le voit se laisser prendre au piège de la séduction. Il est chaud comme une baraque à frites. Il bout comme un volcan prêt à jaillir. Il transpire presque.

— La chaleur commence à monter. Je prendrais bien un deuxième verre, pas vous ?

— Oh, oui, pourquoi pas ? fait-elle en se passant l'index sur les lèvres et en le regardant langoureusement. Il fait chaud, c'est vrai, un peu de liquide au fond de la gorge me ferait le plus grand bien...

Pas besoin de *starter*, il démarre au quart de tour. Elle caricature la drague et il en redemande.

Elle passe la vitesse supérieure. Il n'en perd pas une miette. Sûre qu'il a déjà l'entrejambe tendu et avide de sensations, elle enfonce le clou en ôtant son cardigan et en dévoilant une poitrine généreuse et mise en valeur.

— En attendant, je vais aller prendre l'air et fumer une cigarette, vous m'accompagnez ? lui demande-t-elle.

Il opine du chef et se lève de son siège, fait comprendre au serveur qu'ils s'absentent quelques minutes à l'extérieur et la suit sur la terrasse.

Même en tirant sa bouffée de nicotine, elle est sensuelle. Dans chacun de ses gestes et dans chacune de ses paroles, l'*escort* envahit l'espace de désir

et provoque chez le client une frustration de ne pas pouvoir lui sauter dessus, là, maintenant, tout de suite, sauvagement. Il sait qu'il ne se passera rien ce soir.

C'est une belle de jour et une bête de nuit. À chaque rendez-vous, elle a le cœur qui bat comme si c'était la première fois. Même si son costume affiche une femme forte, elle tremble de l'intérieur. Ça, il n'y a qu'elle qui le sait. Systématiquement malgré tout, elle prend sur elle. Pour « planifier » le déroulement de ses soirées et tout contrôler d'une main de maître, elle dicte et impose les règles d'entrée de jeu. Avant même de parler de ses tarifs, elle fixe les limites. Elle dit ce qu'elle fait et ce qu'elle ne fait pas. Ce qu'elle accepte et ce qu'elle refuse, tant en matière de rapports intimes que d'ambiance ou de lieu de rencontre. Et si un verre, un repas ou une simple présence à une soirée mondaine sont prévus, rien d'autre ne se passera. Rien. Pas question de changer le programme en cours de route. Parce que c'est comme ça et qu'il n'en sera pas autrement. Si le monsieur en veut davantage, il reprendra rendez-vous. Quand on commande un sèche-cheveux sur Cdiscount, on ne reçoit pas un grille-pain en prime. Si on veut un grille-pain en plus, on repasse commande. Point.

Ce soir, un simple verre dans une ambiance guindée est prévu « pour faire plus ample connaissance » avait-il précisé par message. Il n'y aura pas de « et plus si affinités », en tout cas, pas aujourd'hui. Demain, peut-être. Sûrement. Elle fera tout pour. Elle rit à ses plaisanteries, elle ne cesse de le regarder. Elle lui dit ce qu'il a envie d'entendre, réagit comme il souhaite qu'elle le fasse et lui donne ce qu'il a envie de recevoir : une femme docile, mais pas trop, sensuelle, mais juste ce qu'il faut, une nana bandante qu'on a envie de revoir vite, très vite. Qu'on veut prendre de façon bestiale et démesurée, qu'on veut transpercer de plaisir et baiser à en perdre le souffle.

Elle veut qu'il n'en puisse plus, qu'il soit sur le point d'exploser. Elle se trouve presque ridicule. Comme ça fonctionne, elle continue, elle exagère. Elle joue la pute puisqu'elle en est une.

Finalement, à ses yeux, tous les hommes sont les mêmes. Elle montre un bout de décolleté et ils sont à ses pieds. Qu'ils soient riches, sans le sou, intellos ou cons comme la lune, beaux à se damner ou moches comme des

poux, ils réagissent de la même façon. La tension monte et le cerveau est délaissé au profit de ce qu'ils ont en bas du ventre.

Elle s'est renseignée sur lui en lui posant plein de questions avant ce soir pour être sûre de taper dans le mille. Elle veut le faire mordre à l'hameçon sans trop lui en donner, pour que tout se déroule lentement. Il est macho et plutôt du genre dominant, alors elle se montre docile et vulnérable par moments, pour qu'il croie qu'il pourra faire ce qu'il veut d'elle au prochain rendez-vous. Il plonge dans les abysses de la perversion.

— Je suis sûr que vous êtes beaucoup plus accessible que vous voulez bien le montrer, je me trompe ?

— Je me plie aux désirs masculins, j'aime qu'on me dirige, qu'on me façonne, c'est dans mon caractère. Je me laisse guider, je vous confierai les rênes, à vous de nous faire galoper jusqu'au sommet... lui susurre-t-elle dans le creux de l'oreille, alors qu'une brise légère traverse la terrasse et peine à faire descendre la température des deux corps pratiquement collés.

Pour augmenter le taux d'excitation, elle coupe court à la conversation.

— Bon alors, on va le boire ce deuxième verre ? propose-t-elle sans véritablement lui laisser le choix.

Il soupire de désir et sourit malicieusement en la suivant de près.

Il est accro en une prise. Elle jubile.

*

Sa gorge est en feu. Sa tête suit le même chemin. Et pourtant, elle a froid comme dans un congélateur. Son ventre émet des sons venus d'ailleurs. Jamais elle n'a eu faim comme ça. Elle a arrêté de compter les semblants de secondes et a complètement perdu la notion du temps. Elle imagine la tête qu'elle doit avoir, coincée au fond de cette cave depuis certainement plusieurs jours, sans avoir vu ne serait-ce qu'un brin de clarté. Même une bougie lui conviendrait. Simplement pour ne plus être plongée dans le noir et pour atténuer quelque peu la peur qui ne la lâche pas d'une semelle.

Pour contrebalancer sa cécité qu'elle espère ponctuelle, tous ses autres sens sont en éveil. D'ailleurs, elle s'en passerait bien. Si elle pouvait se boucher le nez continuellement, elle le ferait. L'odeur d'urine s'imprègne sur sa peau. Celle de l'humidité lui transperce les pores. Elle s'était dit qu'elle s'habituerait à cette puanteur. Comme quand elle cuisine un steak à la poêle, embaumant tout son appartement d'une odeur de grillon. Elle passe ensuite la soirée devant la télé en oubliant d'aérer et finit par ne plus sentir les relents jusqu'au moment de se coucher et d'enlever son pull empestant l'huile de friture, alors qu'elle le porte sur elle depuis plusieurs heures sans s'en être aperçue. Son sens olfactif s'y est acclimaté.

Là, rien n'y fait. Malgré les heures (sûrement les journées) passées dans ce trou, elle ne peut faire abstraction de ce parfum des ténèbres qui règne entre ces quatre murs.

Elle alterne les cris et les pleurs, les moments d'espoir et les gouffres de terreur dans lesquels elle tombe à corps et âme perdus.

Qu'a-t-elle fait pour mériter un tel supplice ? Qui pourrait lui en vouloir ? Elle est égoïste et un peu croqueuse d'hommes, mais est-ce vraiment un crime ? Est-ce qu'une baffe, une insulte ou une simple remarque n'aurait pas suffi ?

Elle creuse au plus profond de ses souvenirs pour essayer de trouver quel ignoble individu pourrait lui en vouloir au point de lui infliger tout ce manège macabre. D'épuisement moral et physique, affamée et assoiffée, elle sombre dans un sommeil léger, à l'affût tout de même du moindre mouvement ou bruit qui pourrait la mettre sur la piste.

Alors qu'aucun son n'est venu perturber l'apparente tranquillité des lieux, le silence se fend subitement. D'un violent coup de pied, il ouvre la porte qui émet un grincement tout droit sorti d'une maison de l'horreur. Forcément, elle sursaute, forcément elle crie de stupeur, forcément elle se fait dessus, elle qui croyait pourtant ne plus avoir une seule goutte d'eau dans le corps. Une lumière artificielle, vive et soudaine, l'éblouit et la force à garder les yeux fermés alors qu'elle rêve de les ouvrir pour y voir quelque chose.

D'instinct, elle se recroqueville, se colle au mur poisseux et pourri, puis se cache le visage.

Des pas s'annoncent sur les graviers. Une démarche lourde, lente et assurée.

Perdue entre l'espoir et l'angoisse, elle voudrait disparaître. Elle aimerait aussi connaître l'identité de celui qui la retient ici et qui, visiblement, ne lui veut pas que du bien.

Il est debout devant elle, elle le sent, mais ne le voit pas. Il tousse, se racle la gorge comme s'il allait parler. Il se ravise.

Il se penche au-dessus de sa proie tapie et repliée, tire sur la chaîne brutalement pour vérifier sa solidité. Elle pourrait lui donner un coup si elle en avait le courage. Mais à quoi cela la mènerait ? Pour sûr, il lui rendrait et elle serait incapable de se défendre, petite victime qu'elle est. Attachée, en plus. Elle retient ses larmes et ses gémissements. Elle n'ose pas bouger, ne sachant pas ce qu'il attend d'elle. Elle n'ose pas lui parler non plus – elle a pourtant tant de questions et d'insultes qui lui passent par la tête. La trouille et la terreur la rendent si vulnérable qu'elle est tétanisée.

Il fait marche arrière, s'en va aussi vite qu'il est venu, la lampe torche toujours braquée sur sa proie pour l'éblouir jusqu'à sa sortie du cachot. La porte grince de nouveau et le silence reprend possession des lieux. La jeune femme, elle, reprend sa respiration.

Soulagement.

Relâchement.

De la haine envers lui.

De la colère contre elle-même qui n'a pas su réagir ni sortir un mot de sa bouche déshydratée.

Elle déglutit, se contentant du peu de salive qu'il lui reste pour étancher sa soif, en vain. Sa gorge asséchée la brûle encore plus dorénavant.

Elle se met à pleurer sans pouvoir retenir ses larmes. D'un coup de langue, elle récupère l'eau salée lui coulant sur les joues, satisfaisant maigrement son besoin de se désaltérer.

Elle n'a pas pu distinguer le monstre qu'elle avait en face d'elle. Il a gardé la lampe tout près de son visage pour qu'elle ne voie que du blanc. Il est juste venu vérifier que sa victime était toujours en vie et fermement attachée.

Et elle n'a rien osé dire.

Et elle n'a rien osé faire.

La bestiole qu'elle avait entendue, et qui n'avait pas donné signe de vie, prend le relais. La prisonnière sent que la bête se rapproche. Non, elle n'est pas une fille de la campagne. Elle est urbaine et habituée aux lieux propres, sans araignées, sans souris et sans rats. Une chochette. Elle tente de prendre sur elle, la situation est grotesque, elle a beaucoup plus à craindre de son bourreau que de ce nuisible à quatre pattes. Pourtant ses mains sont moites, son cœur s'emballe et la panique refait surface. Ce n'est pas la petite bête qui va manger la grosse. Et pourquoi pas ? Quand on a une phobie, la rationalité prend ses cliques et ses claques et s'en va le plus loin possible.

À bout de nerfs, elle ne peut retenir un cri quand l'animal lui touche les cuisses. Elle sursaute et bouge dans tous les sens.

— Barre-toi !

Les coups de pied ne ralentissent pas le rat – elle suppose que c'est ce genre d'animal, mais n'en a pas la certitude. Peut-être est-ce une bête dont elle ignore le nom, un truc bien dégoûtant, bien effrayant qui lui ferait davantage perdre ses moyens.

Elle aimerait y voir quelque chose pour mieux taper et s'en prendre au nouvel élément qui fait de son enfermement un supplice encore plus insupportable.

Est-ce que les rats mangent les Hommes ? S'il la mord, s'il décide de rester là, elle fait quoi ?

Elle hurle en secouant les jambes. Le bruit du gravier effraie probablement la bête qu'elle entend détalé.

— C'est ça, casse-toi !

Quelques minutes plus tard, le rat revient à la charge. Elle n'a rien pour le frapper, le tuer. Elle sait que cet animal ne la lâchera pas, qu'il reviendra sans cesse la harceler jusqu'à obtenir ce qu'il veut. Il est intelligent, les rats sont intelligents. Elle doit agir, mais comment ? Elle ne peut pas se permettre d'attendre, il lui faut réfléchir, et vite.

Son sang ne fait qu'un tour, elle saisit la toile de jute, tente de repérer le rongeur. Elle le sent, elle sait qu'il s'approche, le bruit des gravillons le trahisse. Quand l'animal se tient tout près d'elle et la frôle, la jeune femme le recouvre de la toile d'un coup sec et maladroit, laissant sa proie s'échapper. Jurons et insultes sortent instinctivement de sa bouche. Et la bête revient comme une acharnée. Se concentrer, surtout se concentrer. Ne pas perdre pied. Ne pas laisser la panique prendre le dessus.

En deux secondes, elle réitère l'essai. L'animal ne la craint pas. Il n'a pas peur, lui, et la mord au niveau de la cuisse. La jeune femme sursaute et crie de douleur. Le rat reste accroché à sa peau comme une sangsue affamée. Pour le faire fuir, elle active ses jambes en vain. La toile de jute toujours en mains, elle renouvelle son geste pour enfermer le monstre. Alors qu'elle est dégoûtée et effrayée, elle appuie sur la toile pour attraper le rat. Cette fois, la maîtrise est réussie. Elle le sent bouger entre ses doigts, mais elle tient bon. Celui-ci se débat et émet des couinements. La prisonnière est bien avancée. Elle fait quoi, maintenant ? Pas le choix, elle doit tuer l'intrus de ses mains. Elle sert encore plus fort, inlassablement, elle tape le corps de l'animal contre le sol. L'écœurement est tel qu'elle vomit. La femme répète ses gestes avec fureur et hargne, le rat faiblit et finit par ne plus bouger.

Pour s'assurer de sa mort, la prisonnière continue sans relâche les assauts jusqu'à épuisement. Petite victoire qui semble immense au vu des circonstances. Un de moins.

*

Il y a des soirs où elle enchaîne un apéro pour cent cinquante euros – elle est alors simple dame de compagnie – suivi d’une nuit endiablée avec un autre homme pour un montant à plusieurs zéros. Il y a aussi des soirs chômés. Elle n’est pas non plus une pute sept nuits sur sept. Elle a juste voulu se former, s’immiscer dans un milieu inconnu. Elle y a rencontré beaucoup d’hommes plus ou moins intéressants, plus ou moins aisés, plus ou moins exigeants. Certains essaient de négocier ses prix comme si elle organisait des ventes flash pour écouler son stock. Comme si on était à Clignancourt, au marché aux putes. Ils n’ont peur de rien, encore moins de considérer la femme comme objet et comme rien d’autre. Elle s’y plie. Elle s’y soumet sans ôter de son esprit que ce n’est qu’une mission et qu’elle a un objectif. Tous ces hommes ne valent pas mieux qu’elle. Loin de là. Et elle partage avec eux un moment de tendresse, d’écoute, de psychologie, de sexe ou de fétichisme. Elle partage aussi leur secret. Peu doivent se vanter de faire appel aux services d’une *escort*, voire aucun d’entre eux. C’est une honte pour le commun des mortels.

Tous les milieux sociaux sont représentés. De l’avocat réputé à l’ouvrier qui peine à finir le mois, mais qui s’accorde un plaisir comme il s’accorderait une soirée à claquer sa thune au casino. Le résultat est le même, les bourses sont vidées.

Certains ont beau porter un costume-cravate et se montrer distingués, une fois à poil, ils n’ont aucune limite ou pleurent comme des madeleines.

Risibles, ils sont.

Risibles, ils resteront.

Elle n’a qu’une piètre opinion d’eux et se fout pas mal de leur vie. Elle n’est pas ces autres filles qui apprécient leurs clients, les écoutent avec attention et sont presque aux petits soins. Elle, elle n’écoute pas, elle entend, nuance ! Elle laisse parler s’ils ont envie de parler. Elle suce s’ils ont envie d’être sucés. Elle danse s’ils veulent la voir danser. Elle fait et passe à autre chose. Un robot. Un corps sans esprit et sans cœur. Sans altruisme. Sans compassion. Elle s’en tape comme de l’an quarante.

D’autres ne payent pas de mine et sortent le grand jeu, sans pour autant coucher.

Tous les profils, toutes les odeurs, toutes les situations, elle connaît. Même si chaque rencontre est une surprise, elle se prépare à toutes les éventualités. Il y a les habitués, les « juste une fois », les respectueux, les timides, les novices, les sauvages, les gros, les minces, les musclés, les flasques, les moches (souvent), les beaux (trop rarement), ceux avec qui on pourrait passer la nuit à papoter (quand même, il y en a qui valent le coup), ceux qu'on supplie intérieurement de se taire et ceux qui se prennent pour des dons Juans alors que clairement, ce n'est pas leur sex-appeal qui mène Christie dans leur lit.

Elle a aussi fait la connaissance et s'est liée d'amitié avec une poignée de femmes « collègues » plus ou moins paumées, plus ou moins désespérées et plus ou moins motivées par les mêmes choses. Si certaines sont clairement tombées dedans pour des raisons financières et souffrent de leur position sociale, d'autres revendiquent fièrement leur appartenance au monde très controversé des *escort girls*. Aussi, Dita travaille essentiellement en journée, pendant que ses enfants sont à l'école, et passe son temps à envier la vie des autres, beaucoup plus simple, beaucoup plus saine (mais beaucoup moins rentable) à ses yeux. Elle lorgne la vie de famille, le bonheur affiché et ce dont elle rêve tout haut : l'amour. Elle a honte de ce qu'elle fait pour pouvoir donner à manger à ses gosses, ayant été larguée comme une moins que rien par son mari, sans pension, sans considération, mais avec beaucoup de violence.

Pour Joy, c'est tout l'inverse. Petite, elle était la première de sa classe et se destinait à de grandes études, qu'elle a d'ailleurs largement entamées avant de découvrir le monde de la nuit, comme ça, au hasard d'une discussion avec une copine de fac qui « couchait pour payer ses cours ». Elle y est allée un soir pour voir. Fascinée par les femmes qui s'affichaient décomplexées, libres et particulièrement attirantes, elle a franchi le cap comme si elle avait opté pour des bouts d'ananas sur une pizza. Elle était persuadée que le goût serait subtil, sucré et qu'il apporterait un petit plus à son plat ou à sa vie.

Christie n'est ni comme Dita ni comme Joy, et pourtant elle les comprend, les apprécie alors que jamais de sa vie elle n'aurait pensé être amie avec des filles qui se font payer pour une partie de jambes en l'air. Au départ, elle avait des *a priori* sur ces femmes légères et nymphomanes.

Elle était la première à les dénigrer, à se moquer quand elle en croisait une et à balancer l'injure « sale fils de pute » à celui qui lui refusait la priorité en voiture. Plus jamais, depuis, elle ne prononce cette insulte. Plus jamais, elle ne pensera du mal de ce métier, particulier, elle en convient. Elle fait désormais partie des leurs. Elle est *escort girl* au même titre que son père est boulanger, voilà tout. À la différence que son père a été et sera boulanger toute sa vie. Elle, elle ne sera *escort* que pendant une période définie. C'est la seule façon qu'elle a trouvée pour atteindre son but. Il faut dire aussi que le côté sombre de ce métier et l'aspect glauque sont en parfaite adéquation avec son état d'esprit du moment. Elle est ravagée, détruite, au fond du trou. Et « se déguiser » pour se donner de la force est le moyen pour elle de toucher du doigt une renaissance, de retrouver une certaine sérénité, si c'est possible, et une infime envie de vivre, non plus de survivre. Essayer d'être heureuse, malgré tout.

OceanofPDF.com

*

Le silence est d'or. C'est quoi, ce proverbe à la con ? Non, le silence, c'est la mort. Il s'immisce dans les moindres recoins. Il est angoissant, il percute de plein fouet, il anéantit. Alors pour le rompre, elle se surprend à chantonner et à murmurer des mélodies qui la rassurent et lui font penser à son enfance. Des berceuses ou des chansons qu'elle aimait plus jeune, quand elle était insouciante et libre. Parfois, du fond de sa cellule, elle sourit en repensant à des instants joyeux, à des chamailleries avec sa sœur ou à des moments de tendre complicité. Puis la réalité prend le dessus. Un frisson et elle retombe en enfer, au creux de ce cachot.

Elle a tenté de pousser loin d'elle la victime du combat qu'elle a mené, mais, elle le sait, l'odeur du rat mort ne va pas tarder à envahir les lieux.

Elle se sent faible et, avec la plus grande peine, passe la main sur son visage pour pousser une mèche rebelle derrière son oreille. La sueur – due à la fièvre – et la crasse lui collent les cheveux. Ils transpirent la déchéance. Elle donnerait n'importe quoi pour une douche bouillante. Même d'une minute. Pour de l'eau, même une gorgée, pour une clope, même une seule taffe, pour de la nourriture, même une petite bouchée. Désormais, pour éviter de penser et de souffrir, elle dort la plupart du temps. Impossible pour elle d'évaluer la longueur de ses assoupissements ni celle de ses moments d'éveil. Quelquefois, elle ne sait plus si elle a les yeux ouverts ou fermés, si elle rêve en dormant ou si elle est bel et bien consciente.

La porte grince bruyamment et la sort d'un sommeil pourtant profond. Son cœur explose et son corps tremble comme une feuille. Prise de convulsions, elle lutte pour rester calme et ne pas hurler, elle n'en aurait probablement pas la force.

Une lumière. La même que la première fois. Des pas qui approchent. Les mêmes que la première fois. De nouveau éblouie, elle souffre le martyre quand elle ouvre les yeux. Résignée, elle les referme aussitôt, sans essayer de placer sa main en guise de visière. Ses rétines la brûlent bien plus que lorsqu'elle était petite et qu'elle tentait de regarder le soleil sans cligner des paupières.

Des bruits semblables à une bouteille en plastique que l'on presse provoquent de nouveaux sursauts. Il semble qu'il soit venu avec de quoi lui donner à boire.

Délivrance.

Elle est une bête assoiffée.

Un camé en manque.

Au son qu'elle perçoit alors, elle devine que son geôlier a ôté le bouchon et qu'il est en train de vider le contenu du récipient sur les graviers. Elle en est éblouée.

— Bois ! Dépêche-toi, il n'y a pas beaucoup d'eau.

La voix résonne et les craintes de la jeune fille s'amplifient. Elle est complètement désorientée et dans l'attente d'une pitance. Elle ne reconnaît rien de cette intonation, rien d'étonnant là-dedans, la haine et la perversité de son ravisseur modifient probablement le son de sa voix tant il joue son rôle à la perfection.

C'est donc ça. Il la veut soumise et asservie. Accroupie, elle se meut comme elle peut aussi rapidement que ses membres lui permettent pour se retrouver à genoux. Sous les feux du projecteur, elle est la seule dans la lumière, ne pouvant distinguer l'eau qu'au son que le liquide émet en touchant les graviers. Sans pouvoir s'éloigner, elle se dirige au bruit du jet qui coule à vitesse grand V pour espérer en récupérer quelques gouttes. La tête en l'air et les mains palpant le sol, à l'aveuglette, elle met d'interminables secondes à trouver la source et le point de chute de cette fontaine éphémère. Elle finit par ouvrir la bouche et s'étouffe à la première gorgée. Après avoir secoué la tête instinctivement pour être de nouveau d'attaque, elle n'écarte que très peu les lèvres pour gérer au mieux le flux. L'eau coule sur son visage, son front, pénètre ses narines, mais elle tente d'en absorber le maximum. Cruellement, l'homme fait valser la bouteille de gauche à droite pour dévier le jet. Elle bouge la tête comme un clébard pour suivre le mouvement imposé. Elle déglutit, avale et sent l'eau peinant à humidifier les parois de sa bouche devenue sèche et pratiquement étanche. À quatre pattes – à trois pattes plus exactement, la main droite étant toujours à la traîne, retenue par la chaîne –, elle a la posture d'une bête assoiffée devant son maître. Mais, à cet instant, elle ne pense pas à sa soumission, elle veut boire le maximum d'eau.

Inhumain et sadique, le maton appuie sur les parois de la bouteille pour que le liquide sorte plus vite et qu'elle ne puisse pas reprendre sa respiration comme elle le ferait sous un filet sorti d'un robinet. Il lâche un rire perçant et machiavélique.

Le supplice est terminé. Elle suffoque, elle tousse d'avoir fait une fausse route et s'écroule sur les graviers dont elle ne sent même plus le relief blessant.

— C'est tout pour aujourd'hui ! Ça devrait te permettre de tenir un jour ou deux de plus, lance-t-il machinalement et de façon saccadée.

Un robot. En pire.

Il s'en va, claque la porte et laisse derrière lui une femme étalée sur le sol, à l'agonie.

Plusieurs minutes lui sont nécessaires pour recouvrer un rythme cardiaque stable et une respiration contrôlée. Joue contre terre, elle remonte à la surface péniblement, aussi humiliée par la scène qu'affaiblie par l'effort qu'elle vient de produire. Elle a bu quoi ? L'équivalent d'un grand verre d'eau ? À peine. Elle aurait pu avaler un lac entier. Même l'eau salée de la mer aurait fait l'affaire. De l'eau croupie, aussi. Elle s'est prosternée devant lui en guise d'asservissement et de dévouement, rabaissée. L'eau qu'elle a bue trop vite et son dégoût face à ce monstre dénué de sentiments s'entremêlent et lui provoquent des haut-le-cœur successifs et dévastateurs. Son corps n'est que secousses. violemment, elle vomit tout ce qu'elle vient d'avalier. Comme si son estomac refusait qu'elle survive et qu'il rejetait son envie de s'hydrater, donc de s'en sortir.

Réfléchir, elle ne fait que ça depuis qu'elle est enfermée. Et maintenant, elle en est sûre, il l'a droguée pour pouvoir l'emmener jusqu'ici. Ce n'est pas possible autrement. Jamais elle n'aurait pu avoir un trou noir comme celui-là sans l'intervention d'une substance destructrice. Elle en a bu, des coups. Elle en a vécu, des cuites. Mais jamais, ô grand jamais, elle n'avait subi de pertes de mémoire avant ce soir-là.

Ce ne peut être que son rencard de l'autre jour qui l'a enfermée. Elle ne voit personne d'autre.

Fille de bonne famille, elle n'a pas eu le droit de tremper ses lèvres dans un verre d'alcool avant le jour de ses dix-huit ans. Docile, elle a suivi les règles dictées par ses parents et n'a jamais succombé à la tentation d'une bière entre potes ou d'une lichette de champagne quand ses vieux avaient le dos tourné. À sa majorité, elle n'a pas été très attirée par ça non plus. C'est un peu plus tard, la nuit aidant, l'ambiance facilitant, qu'elle a goûté à tout, souvent sans modération. Elle s'est fait piéger comme une bleue, a rendu tripes et boyaux et, depuis, a retenu la leçon. Elle connaissait alors les limites à ne pas franchir et a fini par tenir rudement bien l'alcool.

On ne lui fait pas, à elle. Il l'a droguée. Et il pourrait avoir recommencé. Qui pourrait l'en empêcher ? Elle se rassure comme elle peut et se félicite finalement d'avoir recraché l'eau qu'il a consenti à lui déverser dans la gueule.

Le semblant de douche – bien qu'imprévu à l'origine – a eu au moins le mérite de lui nettoyer le visage à défaut de réellement la désaltérer. Revigorée et malgré tout un peu plus hydratée, elle se tape sur les joues pour se maintenir alerte. Mais chaque seconde, chaque minute et chaque heure ressemble aux précédentes. Plus le temps passe, plus la faiblesse se montre forte et la force se révèle faible. Elle s'écroule d'épuisement sur la toile de jute. Pour la première fois, elle pense qu'elle aurait peut-être préféré crever la bouche ouverte et asséchée que vivre un soupçon de vitalité pour retomber encore plus bas qu'avant.

Elle qui n'a jamais voulu dépendre de personne est à présent soumise à un bourreau dont elle ne connaît ni le nom ni l'apparence, enfin, peut-être que si. Elle ne mesure pas davantage la folie qui l'anime pour enfermer une femme et la laisser mourir de soif et de faim. Et de peur.

Ses pensées se mélangent, triturées, confuses. Son envie de connaître les raisons de la situation – y en a-t-il vraiment ? – et celle de s'en sortir – est-ce réellement possible ? – se bousculent dans sa tête.

Elle ne sait plus ce qu'elle veut et n'ose penser au pire.

*

Elle n'est pas de celles qui sont prises dans la spirale de l'argent facile et du train de vie aisé. Elle garde les pieds sur terre et bannit de son quotidien le moindre sentiment. Elle n'est pas avide de fric. Elle veut simplement assouvir un besoin, fermer une parenthèse. Pour accomplir sa mission en s'y consacrant pleinement, elle a mis fin à la relation amoureuse officielle avec Bertrand. Relation qui ne l'aurait pas menée beaucoup plus loin que le bout de la rue. Désormais célibataire et libre de ses faits et gestes, elle peut s'adonner à son nouveau passe-temps grivois et immoral sans risquer de remontrances, de remarques désobligeantes ou de jalousie déplacée de la part d'une moitié qui n'aurait jamais été un tout.

Pour travailler dans ce milieu, il faut montrer son corps afin d'attirer le client. Sur Internet, la photo est cruciale. Les hommes aiment les filles sexy mais pas trop, entreprenantes mais pas trop, dénudées, mais pas trop, d'autant que, le plus souvent, les sites sur lesquels les intéressés font leurs courses ne sont pas officiellement des plateformes d'escorts. Pour éviter d'avoir leur compte bloqué, les filles de joie ne dévoilent pas de parties intimes sur les clichés qu'elles publient. Elles suggèrent très ouvertement, mais ne montrent ni téton ni entrejambe. C'est ainsi que Christie s'est prise en selfie à quatre pattes, en porte-jarretelles ou de dos, et penchée vers l'avant montrant son string en dentelle, ou encore dans bon nombre de positions improbables susceptibles d'appâter sa proie.

Il est tombé dans le panneau au premier coup d'œil.

— On peut dire que vous savez mettre vos atouts en valeur quand vous vous prenez en photo, lui dit-il en sirotant le deuxième verre qu'on vient de lui servir.

Elle lui sourit, amusée, et se caresse la gorge puis le haut de la poitrine sensuellement.

— Apparemment, je me débrouille...

— Et vous êtes sûre de vous, en plus ! poursuit-il, destabilisé.

Il est conquis, sous le charme. Il en veut encore. Il galope, il y va tout schuss.

— Vous ne seriez pas là, sinon... affirme-t-elle. Donc, ça me conforte dans le choix des photos que j'ai publiées. Visiblement, elles ne vous

laissent pas indifférent...

Il est liquide, il la regarde dans les yeux puis scanne avec envie son corps tout entier. Du haut de son tabouret, elle se trémousse doucement, ondule lascivement son buste. Ses jambes sont croisées, de la pointe de sa chaussure, léger sourire au coin des lèvres, elle frôle son pantalon. Il frémit. Il succombe. Il la veut. Maintenant. Elle décide de mettre fin au supplice en clôturant la soirée. D'une grande gorgée, elle termine le contenu de son verre, passe l'index sur le coin de ses lèvres pour essuyer une petite goutte et insère délicatement son doigt humide dans la bouche de son client. Surpris, il ne peut s'empêcher d'envelopper de sa langue brûlante l'objet du désir juste avant qu'elle ne se lève subitement, stoppant net la scène qui ne faisait que commencer. Une allumeuse professionnelle. Une machine de guerre. En une fraction de seconde, elle reprend son sérieux et son rôle de *business woman*.

— Bon, eh bien, voilà, notre rendez-vous touche à sa fin. J'attends de vos nouvelles pour une prochaine rencontre qui, j'en suis sûre, sera à la hauteur de nos espérances à tous les deux.

Elle lui adresse un clin d'œil quand il lui tend les billets, puis pose un baiser langoureux sur sa joue et prend la poudre d'escampette.

Il appellera. C'est sûr qu'il appellera.

Elle sait comment il fonctionne. Il a envie de voir les femmes une première fois. Il a besoin de les désirer et de ne plus en pouvoir pour que le coït n'en soit que plus explosif par la suite.

Il appellera. C'est sûr qu'il appellera.

Ils sont tous différents. Ils ont tous besoin d'un petit truc. Lui, il aime ressentir une frustration, au départ, pour soumettre l'autre dans un second temps. Il lui a dit. Peut-être ne voudra-t-il pas passer à l'acte, ce qui, soit dit en passant, étonnerait grandement Christie. Parfois, une simple mise en scène leur suffit. D'aucuns sont capables de hurler de plaisir rien qu'en lui léchant les pieds. D'autres ont des pratiques plus ou moins particulières. Un soir, un homme bedonnant lui a demandé qu'elle saute sur son ventre. Ni plus ni moins.

Elle s'adapte aux situations.

Elle offre une compagnie, et pas que du sexe. Malgré tout, elle se revendique pute alors que ses collègues préfèrent dire *escort*. C'est plus

doux, plus joli, moins sombre, presque sensuel. Christie s'en contrefout. Elle appelle un chat, un chat. Une chatte, une chatte. Une sodomie, une sodomie.

Le métier d' *escort* abîme quand on le pratique par dépit ou obligation. Elle, elle en sort grandie et plus forte à chaque fois. Elle sait que les hommes ne s'arrêtent pas sur des femmes d'une quarantaine d'années. Ils veulent de la chair fraîche et une peau lisse. Elle remplit les critères. Elle en profite. De toute façon, il faut battre le client quand il est encore chaud. Comme dirait l'autre, plus tard, ce sera trop tard. Et pour ce qu'elle doit atteindre comme objectif, c'est maintenant ou jamais. Elle n'a plus le temps. Elle a besoin de faire ça maintenant, pas dans dix ans. Elle ne pourra pas attendre, elle a besoin de vivre après. Ce n'est qu'un cap. Un passage obligé pour penser à autre chose, à un autre but, à une autre vie, par la suite.

OceanofPDF.com

*

En y réfléchissant à plusieurs reprises et après avoir tendu l'oreille maintes et maintes fois, elle finit par se dire que si elle avait été enfermée dans un sous-sol comme elle le pensait, elle aurait entendu des pas au-dessus, à un moment ou un autre. Fatalement. Ou du bruit dans un escalier au moment où il lui a rendu visite. Mais elle n'a jamais rien perçu de la sorte.

Peut-être est-elle dans un abri de pierres, au milieu de nulle part. Peut-être est-elle complètement isolée dans un lieu où personne ne passe, personne ne vit, personne ne peut soupçonner qu'une femme gît et agonise.

Elle est à bout et vacille entre conscience et inconscience. Elle se réveille en croquant dans le vide. Elle rêvait qu'elle mangeait un pain au chocolat, mais sa bouche est bel et bien vide comme son frigo en fin de mois. Elle déglutit. La fièvre la fait transpirer : elle se lèche le corps pour tenter de s'hydrater. Avec sa langue, elle longe son avant-bras et récupère plus de crasse que de sueur. Un nouvel échec. Elle se met à hurler de toutes les forces qui lui restent. Ne sortent de sa bouche que des sons étouffés. Réduite à néant, elle s'étale sans précaution sur le sol, abandonnée à sa fin. La faiblesse prend le pas sur l'angoisse. Bizarrement, même si elle est toujours plongée dans le noir, elle n'a plus peur. Enfin si. Mais elle a bien plus soif et faim qu'elle n'est paniquée.

— Je vais crever là, comme une merde.

Si elle ne s'échappe pas, elle pourrira dans ce trou.

Elle s'acharne sur la chaîne et tente de faire glisser sa main, prête à se déboîter le pouce s'il le faut. Ainsi, elle réussira peut-être à se délivrer de son lien. Alors elle appuie sur l'os qui la gêne, tape dessus avec l'aide du mur. Elle pousse des cris et émet des gémissements à chaque coup tout en pleurant de rage. Elle rugit. Un pouce bousillé pour rien. Une douleur lancinante qui surgit des points d'impact et lui traverse le corps. Elle s'est mutilée sans résultat. Elle s'adosse au mur, abattue et brisée. Submergée par la douleur et le désespoir, elle se replie sur elle-même, fléchit les jambes et pose la tête sur ses genoux.

Le grincement de la porte se fait de nouveau entendre et le cœur de la jeune femme sort de sa poitrine. L'homme traîne des pieds

intentionnellement, projetant les graviers sur le corps amoindri de sa victime.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? ose-t-elle d'une voix presque inaudible.

— Parle plus fort, j'entends rien.

Elle avale le trop peu de salive, toussote et retente sa chance quelques décibels au-dessus.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

La voix rauque et tyrannique s'esclaffe dans un rire angoissant.

— Rien ! Je n'attends rien de toi. Tu n'es qu'une salope ! Et on n'attend rien d'une salope !

Et d'un ton narquois, il poursuit.

— Tiens, je te laisse ça, là.

Jusqu'ici dans le noir, il allume la lampe torche qu'il dirige à proximité de la jeune femme. Il y dépose négligemment un bout de pain et une tasse.

— Si tu arrives à les attraper, ils sont à toi.

Il éteint la lampe après avoir rejoint la porte et s'en va en la claquant avec une force que la prisonnière lui envie.

Une fois de plus laissée à l'isolement dans l'obscurité totale, elle n'ose pas bouger la tête maintenue en direction du « cadeau » pour garder le cap à atteindre : un minuscule bout de baguette et de quoi boire. Elle ne voit plus son repas, elle le devine désormais. Toujours dans le noir, elle tente alors de calmer sa respiration et les battements de son cœur. La tête immobile fixant aveuglément la « collation tant attendue », elle se déplace sur le dos tout droit vers la pitance et se meurtrit la peau contre les graviers. Doucement, elle glisse vers l'objectif. À présent les bras tendus, dont l'un toujours attaché, elle déplie les jambes progressivement de peur de renverser la tasse d'un simple toucher. La pointe des pieds tirée au maximum, elle tâtonne avec ses orteils sans rien atteindre. Vers la gauche, vers la droite, elle ne sent rien. Comme une gamine, elle éclate en sanglots parce qu'elle n'obtient pas ce qu'elle désire.

— Meeerde ! Elle est où cette tasse, bordel ?

Elle recommence, gémit, écartelée entre l'anneau qui la retient et ses orteils tendus le plus loin possible. D'un côté puis de l'autre, elle déplace ses jambes et finit par percuter le bout de pain de son pied droit. Elle rit de

soulagement et les larmes affluent sur ses joues en un torrent qu'elle ne peut maîtriser. Pourtant, la bataille est loin d'être gagnée. Gardant en tête que la tasse a été posée sur la droite du bout de pain, elle agit avec la plus grande des minuties pour coincer la nourriture entre ses deux pieds et la ramener près d'elle. Il lui aura fallu un temps infini pour remporter le premier round. Elle se jette dessus sans attendre. Oh oui ! Elle les comprend, les malheureux clochards affamés qui engloutissent ce qu'on veut bien leur tendre et ne font qu'une bouchée d'un sandwich offert à la sortie d'un supermarché... Elle pourrait avaler n'importe quoi. De la pâtée pour chien, du cassoulet froid, même des choux de Bruxelles qu'elle a pourtant en horreur. Le quignon est gobé en un éclair. Il était rassis, mais cela ne l'a pas empêchée de savourer l'instant autant qu'elle a pu.

Pour la tasse, c'est une autre paire de manches. Comment va-t-elle pouvoir récupérer ce satané breuvage sans en renverser ?

— À nous deux... lâche-t-elle, déterminée, mais pas réellement optimiste.

Elle renouvelle la manœuvre et la séance d'étirements pour tenter d'attraper de quoi hydrater sa gorge, ne serait-ce qu'un tout petit peu.

Après plusieurs essais infructueux où la tasse a bien failli chavirer sans crier gare, elle la coince entre ses voûtes plantaires et parvient à réitérer l'exploit jusqu'à ce que le contenu décide de se faire la malle et de s'échouer sur le sol.

— Aaaaaaahhhhhh ! pousse-t-elle dans un beuglement strident.

En reniflant les graviers, elle reconnaît l'odeur du café, boisson qu'elle déteste. Mais là, elle aurait pu en boire des litres et des litres.

Affligée par l'avortement anticipé de ce qui aurait pu être un infime réconfort, elle se laisse tomber sur les cailloux, sans douleur, mais pleine de jurons dans la tête.

*

Bien sûr qu'il a rappelé ! Et pas qu'une fois ! Elle y aurait mis sa main à couper. Acharné, presque obsédé. Des messages et des appels, dès le lendemain. Elle n'a pas répondu tout de suite, histoire de faire durer le plaisir et de le rendre fou. Il l'a harcelée jusqu'à ce qu'elle daigne lui répliquer qu'il fallait qu'elle voie avec son emploi du temps et qu'elle le recontacterait. Tout ça en le tutoyant. Elle a passé une étape. Il pense devenir un régulier. Elle n'a pas tout dévoilé le premier soir et garde en main ses plus belles cartes : le roi, l'as et le joker. Alors pour l'amadouer, pour qu'il se sente désirable et désiré, qu'il imagine qu'il a peut-être une place à part, elle ose même lui mettre un cœur à la fin de son message. Il sera déstabilisé et se fera sûrement des films. Une pute qui tombe amoureuse d'un client, on ne voit ça qu'au cinéma.

Elle n'a pas redonné signe de vie pendant deux jours, le temps pour lui, sûrement, de s'astiquer le membre une bonne dizaine de fois en pensant à elle. Elle adore souffler le chaud et le froid. Pour parfaire son rôle, elle joue les impatientes afin de le faire craquer, et les indisponibles pour le faire bisquer.

Le faire enrager et devenir dingue.

Elle finit par lui adresser un simple : « Très envie de te voir. Mais pas de créneau pour le moment, je te tiendrai au courant lundi de mes dispos », soit quatre jours plus tard. Une éternité pour Loulou69, une broutille pour Christie. Il tourne sûrement comme un lion en cage, elle exulte. Il répond dans les secondes qui suivent.

Il est O.K. Bien sûr qu'il est O.K.

Et impatient. Terriblement impatient.

Il lui fait savoir. Il en est presque flippant.

— Ne sois pas si pressé, déclare-t-elle tout haut. Tu l'auras, ta soirée. Et tu n'en reviendras pas. Tout vient à point à qui sait attendre.

En réalité, elle n'a rien de prévu pour les soirées à venir. Elle veut juste le faire languir, le faire rager. Hormis un passage à la laverie, un petit tour chez la voisine pour arroser les plantes en son absence et une bonne série sur Netflix, affalée dans son canapé, elle n'a pas l'intention de faire autre chose de sa peau. Et il en sera de même pour les soirées suivantes. Il faudra

juste qu'elle choisisse la tenue adéquate pour son prochain rendez-vous avec son fameux client. Elle a coupé son téléphone professionnel, celui réservé aux appels de ceux qui veulent tirer un coup. Elle l'a même rangé dans le tiroir de sa table de nuit.

Elle ne veut se consacrer qu'à lui et rien qu'à lui.

Après, elle arrêtera définitivement. Pour une fois, elle est sûre qu'elle aura de la volonté. Non, elle ne fera pas comme quand elle a décidé d'arrêter de fumer et que, même pas trois heures après avoir aspiré ce qui devait être sa dernière clope, elle a couru jusqu'au tabac du coin pour assouvir son besoin de nicotine. Elle ne fera pas non plus comme quand elle a essayé maintes et maintes fois de faire attention à ce qu'elle mangeait et que, après deux jours de légumes vapeur et de poisson grillé, elle a fait une razzia chez l'épicier, s'enfilant aussi bien un paquet de gâteaux secs que des raviolis à même la boîte.

Après lui, elle passera à une autre étape. Elle commencera une nouvelle vie.

Après lui, elle aura eu ce qu'elle voulait.

Pour l'heure, elle est un peu dans la lune et ne remplit pas le moins du monde son rôle de surveillante dans l'immense salle de permanence où les troisièmes s'en donnent à cœur joie devant les « petits » sixièmes qui tentent, malgré tout, de faire leurs devoirs. Elle est là, mais ailleurs. Déjà avec lui. Elle ne prête pas attention au petit con de Loris qui danse debout sur une table, applaudi par ses camarades hilares. Elle se fiche complètement de Célia qui roule une galoche à Timéo au dernier rang, pendant que d'autres ont sorti leur téléphone pour envoyer des *snaps*. Elle s'en tape. De toute façon, ce boulot est un poste de merde, dans un collège de merde, avec un principal de merde et un salaire de merde. Bientôt, elle filera sa dem' et s'en ira loin, très loin pour faire de sa vie un truc sympa. Elle se voit serveuse les pieds dans l'eau dans le bar de Sainte-Anne en Guadeloupe, ou sac au dos, à parcourir les États-Unis en stop, ou mieux, vivant dans un village Massaï au Kenya.

Partout sauf ici.

Partout sauf en France.

Elle veut tout plaquer et se barrer pour effacer sa vie et en créer une nouvelle. Elle veut être une autre Christie, quitte à changer de prénom. Enfin reprendre son prénom initial.

Tout le monde l'a toujours appelée Christie. Mais c'est Christelle que ses parents ont choisi à sa naissance. Et d'aussi loin qu'elle se souvienne, ses parents, sa famille et ses amis ne l'ont jamais surnommée autrement que Christie.

Au départ, pour son rôle d'*escort*, elle a voulu adopter un pseudo, comme l'ont fait Dita et Joy, et troquer Christie pour Chrystal, qui selon elle faisait encore plus pute que n'importe quel autre prénom. Et elle s'est ravisée. Pourquoi changer alors que le premier lui allait si bien ? Et contrairement à certaines de ses copines, elle, elle n'avait pas du tout peur qu'on puisse la reconnaître. Elle a choisi d'être pute et le revendique. Quitte à tomber sur des clients qui la connaissent, qui sont allés à l'école avec elle ou qui fréquentent ses parents. Pour sûr, elle en serait moins gênée qu'eux.

Elle était destinée à faire de grandes études, mais quelque chose a foiré à un moment donné. Une poussière qui a tout fait planter. Elle a commencé à sortir, à boire et à désertier les bancs de la fac, ne gérant pas sa vie festive et ses obligations étudiantes. Les parents démissionnaires n'y ont vu aucune objection, dès lors qu'elle s'assumait financièrement. Elle a commencé à bosser en s'emmerdant dans chacun de ses jobs. Rien à foutre de tout. Elle a changé de boulot fréquemment jusqu'à ce poste de pionne inintéressant pour elle, mais où personne ne vient lui demander de rendre des comptes.

Avant ça, un événement a encore plus fait pencher la balance du côté de la déchéance, du désespoir et du chagrin. Elle remonte la pente doucement. Elle veut que ça change, foutre un coup de pied au destin et renverser la tendance.

*

Elle est réveillée par le grincement de la porte et sursaute en se demandant si, un jour, elle s'habituerait à ce bruit. Elle se jure que, si elle arrive à sortir d'ici saine et sauve, elle emménagera dans un loft sans cloisons avec plein de baies vitrées pour voir la lumière du jour et ne plus craindre le grincement ou le claquement brutal d'une porte.

Il s'avance et se poste devant elle. Elle le devine sans le voir. Elle le sent.

— Vous allez me dire ce que vous me voulez, bordel ? ose-t-elle. Et vous êtes qui, d'abord ?

— Ne parle pas. Je ne t'en donne pas le droit. Ne te crois pas au-dessus de tout. Tu n'es rien, ici.

D'une voix sèche, toujours robotisée, contrôlée pour ne laisser paraître aucun signe distinctif ou identifiable, il continue sur sa lancée.

— Tu peux répondre à mes questions, mais tu n'as pas le droit d'en poser, pigé ? Je t'ai autorisée la semaine dernière à m'adresser la parole, mais crois-moi, c'était la première et la dernière fois. Tu ne parles que si je t'en donne le droit.

Il a dit « la semaine dernière ». Depuis combien de temps, vraiment, est-elle enfermée dans ce taudis ?

La voix traverse le corps de la femme réduite à un bout de chair tapi dans un coin et pétri par l'effroi.

— T'as soif ? demande-t-il comme s'il ne connaissait pas la réponse.

Elle n'y va pas par le dos de la cuillère. Elle prend le parti de ne pas le supplier et rassemble ses forces pour l'invectiver. C'est quitte ou double.

— Quelle question, putain ! lance-t-elle. Bien sûr que j'ai soif, j'ai la bouche aussi rêche que la toile de jute qui me sert d'oreiller !

— Je vais te passer l'envie d'être arrogante, petite pute ! Crois-moi, tu vas vite fermer ta gueule et devenir une bonne chienne qui obéit au doigt et à l'œil.

Il accompagne ses paroles d'une gifle de sa main droite. Un de ses doigts est habillé d'une bague, probablement une chevalière ou un bijou de ce type. La bague en question tape violemment la joue de la jeune femme qui sent sa tête partir. C'est comme si son cou n'avait plus assez de force pour maintenir son crâne. Elle a juste le temps d'avaler un liquide métallique

qu'elle juge être du sang, qu'il lui assène le revers de son coup, envoyant son visage dans la direction opposée.

Elle tousse et crache son liquide rouge.

— Tu devrais le boire, ton sang, petite merde ! Ça te fera au moins ça dans l'estomac.

— Va te faire foutre, connard !

— Je vais t'apprendre ce que fait un vrai connard !

À peine a-t-elle rétorqué qu'elle le regrette déjà. Il l'empoigne par les cheveux, la jette sur le sol, la force violemment à se mettre sur le ventre, lui arrache son short et ses sous-vêtements, brûlant au passage son sexe par la brutalité du geste. Elle comprend. Elle sait ce qu'il va faire. Et cette entrée en matière n'est que le début de son calvaire. Il attrape ses chevilles et lui écarte les jambes avant de frotter son sexe sur ses fesses. Elle a envie de vomir, de rendre tout ce qu'elle n'a pas dans le ventre au moment où il s'introduit brutalement en elle.

Un sauvage.

Un animal en rut.

Comme un taulard psychopathe qui n'a pas baisé depuis dix ans.

Elle hurle, face contre terre. Elle pleure, elle gémit à chaque coup. Et plus elle suffoque, plus il est violent. Son corps râpe le sol au rythme de celui de son bourreau qui claque sur le sien. Son entrejambe est sauvagement pris d'assaut. De sa main libre, elle tente de le repousser en faisant des gestes inutiles. Il est bien plus fort qu'elle. Il persiste et continue ses va-et-vient sans la moindre compassion, provoquant des secousses non maîtrisables donc non maîtrisées par la jeune femme. Elle subit. Elle ne peut rien faire d'autre. Il baise un corps sans vie, sans forces, sans rien. Il s'extasie. Elle se voit mourir après l'assaut. Il est au comble du plaisir, elle est aux portes de l'enfer. Au fond du gouffre. Elle pense crever, là, en marionnette bestialement démantibulée.

L'affaire est pliée en quelques secondes.

Juste le temps pour la victime de vomir de la bile. De sentir les graviers lui ravager le ventre et la poitrine à chaque mouvement. De sentir Satan entre ses cuisses et dans son corps.

Juste le temps pour lui de se vider dans un râle d'extase et de jouissance innommable.

Il se relève, crache de sa bouche un truc visqueux et répugnant sur le corps allongé de la jeune femme encore sous le choc, face contre terre, et s'en va.

— Là, oui, je suis un connard ! lâche-t-il, en reboutonnant son pantalon, avant d'extérioriser un rire que le diable pourrait lui envier, et de sortir en claquant violemment la porte.

Prostrée, hébétée, détruite, elle reste sans bouger, étendue sur le sol gravillonné. Une heure, peut-être deux.

Si l'enfer existe, il doit ressembler à ça.

La voilà souillée de l'extérieur et de l'intérieur.

Pourrie.

Desséchée.

Au bord de l'asphyxie, de l'agonie.

Aux frontières de la mort.

Sa respiration revient laborieusement à la normale. Elle tente cahin-caha de se redresser pour mieux s'écrouler de tout son long une demi-seconde plus tard. À quoi bon ? Il veut l'achever, il réussit à merveille. Vingt sur vingt. Elle n'espère plus depuis longtemps viser le grand chelem, ni même remporter la partie. Elle déclare forfait, veut quitter le tournoi. Adversaire vaincu par K.-O.

Les convulsions reprennent, elle claque des dents, pleure aussi silencieusement qu'elle le peut, gémit de douleur, dedans, dehors, partout.

Elle finit par sombrer dans un profond sommeil où les rêves se succèdent. Tous sont joyeux. Tous se déroulent quand elle était enfant. Tous sont le parfait opposé de ce qu'elle est en train de vivre. Plus tard, elle se réveille sans se souvenir de l'endroit où elle se trouve. Subitement, tout lui revient. Son corps lui rappelle immédiatement l'épisode traumatisant qu'elle vient de traverser ainsi que le lieu sinistre qui lui sert de chambre, de toilettes et de mouvoir.

Doucement, elle tente de se hisser en poussant sur ses bras si faibles que le moindre geste n'est que souffrance. Péniblement, aussi délicatement que possible, elle se meut et retrouve la position assise, dos contre le mur, et éclate en sanglots. Son tee-shirt est ravagé par la scène qui s'est jouée, il y a

une heure, deux heures, ou plus, ou moins, elle n'a plus aucune notion de rien. Elle remet ce qu'il reste de sa culotte et de son short.

Du sang.

Au niveau de la poitrine, du ventre et des genoux.

Comme des traces indélébiles du viol dont elle vient d'être victime. Elle sent le liquide couler lentement sur son corps.

Elle a voulu se rebeller, mais n'en avait pas les moyens. Il lui a montré jusqu'où il pouvait pousser le bouchon et elle est sûre qu'il peut encore aller plus loin. Il n'a pas de limites. Il n'a pas d'interdits. Il veut qu'elle souffre. Elle pense même que pour être aussi taré que ça, si ça se trouve, il n'a pas de raison d'agir ainsi. C'est peut-être un vrai fou, un vrai malade, un tueur en série.

Possible qu'elle ne soit pas la première.

Possible qu'elle ne soit pas la dernière.

Pas sûr qu'il la veuille morte, sinon, il l'aurait déjà tuée. Ou alors, il veut la torturer jusqu'à la fin.

Un nouveau sursaut, une nouvelle visite. L'homme est de retour, ne lui laissant aucun répit. Les fourmillements reprennent de plus belle, de la pointe de ses mains au bout de ses orteils, parcourant chaque parcelle de sa peau, de ses organes et de ses os.

Il va remettre ça. Il n'en a pas fini. Il va s'acharner.

Une bête enragée.

Une bête assoiffée.

Un monstre dressé pour torturer.

Machinalement, elle se tourne sur la droite pour être de profil et ne pas lui faire face. Elle enfouit son visage dans ses mains tremblantes et sales, puis elle les dirige sur sa tête, prête à parer d'éventuels coups.

Mais contre toute attente, il se plante devant elle, sans bouger. Elle reste immobile aussi. Elle arrête de respirer pour mieux percevoir le moindre son et imaginer la posture de son geôlier. Il traficote quelque chose, mais elle n'arrive pas à savoir ce qu'il fabrique. Elle entend le bruit d'un briquet et se crispe, craignant qu'il ne lui brûle la peau ou les cheveux. Elle se recroqueville.

Elle veut disparaître.

Maintenant.

Pour toujours.

Tant pis si elle meurt. Elle ne veut pas continuer à vivre comme ça.

À la merci d'un fou à lier.

D'un sadique.

OceanofPDF.com

*

Il tourne en rond, il en devient marteau. Il veut taper sur l'enclume. Il a besoin de la revoir et se sent incapable d'attendre pendant quatre jours. Les femmes ont toujours eu sur lui un effet destructeur, le réduisant à une marionnette, dans l'impossibilité d'agir, de vivre, de respirer sans penser à elles.

Il est hanté, subjugué.

Alors pour s'occuper l'esprit et le corps, pour maîtriser son excitation grandissante et faire redescendre la pression, il chausse ses baskets et s'en va fouler le bitume.

Jusqu'à épuisement.

Jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une loque transpirante et à bout de souffle.

Il court, court, court en écoutant du rock, à fond dans ses oreilles. De la musique violente, des chanteurs qui hurlent, des solos de guitare hallucinants qui lui donnent envie de crier et d'évacuer ses angoisses, ses complexes, ses frustrations. Il avale les kilomètres sans s'en rendre compte, poussé par l'envie d'éliminer son mal-être et de passer le temps.

Vidé, rincé et essoré, il rentre chez lui et prend une douche presque froide pour finir de calmer la tempête qui l'anime dans ces périodes-là.

Elle l'a allumé et il est en train de prendre feu.

Dès les premières secondes, il a senti grandir en lui un désir pratiquement incontrôlable. Il adore et déteste être comme ça. Il ne maîtrise plus grand-chose et se sent pousser des ailes quand il sait qu'on lui résiste. Parce qu'il prévoit de reprendre le dessus au moment opportun.

De gré ou de force.

Doucement ou violemment.

Qu'elle le veuille ou non.

Quatre longs jours à attendre de ses nouvelles. Quatre longues nuits à se battre avec ses insomnies, à avaler des cachets qui ne sont d'aucune efficacité. Près de quatre-vingt-seize heures à se ronger les ongles jusqu'au sang et à tourner en rond pour passer le temps.

Et cette fois-ci, l'attente est encore plus insoutenable. Christie lui a fait l'effet d'une drogue dure. À peine injectée, la dose a provoqué un manque

impossible à maîtriser.

* * *

Quatre jours... Elle se languit, elle aussi, finalement. Elle sait exactement comment elle va réagir pour le rendre encore plus dingue qu'il ne l'est déjà.

Cette fois-ci, il va payer pour davantage qu'une soirée bon enfant. Il veut plus, plus loin, plus intense. Elle sait qu'elle devra se montrer docile, quitte à courber l'échine, mais ne perd pas de vue qu'elle veut le manger tout cru. Parce qu'elle connaît ses faiblesses et la principale d'entre elles est de se croire plus fort. De se prendre pour un mâle dominant. Il veut la maîtriser, la soumettre, la diriger.

Elle a appris à le faire. Elle a déjà roulé sa bosse avec d'autres types assez barges pour se prendre pour les rois du coït. Une fois, même, elle a étouffé un fou rire quand son client, déguisé en gladiateur, singeait un combat risible et caricatural au point de se ridiculiser. Il poussait des cris bestiaux, se frappait presque le torse à la façon des All Blacks, mais ressemblait plus à un gorille en rut qu'à un des mythiques rugbymen néo-zélandais. Elle a toussé pour camoufler son rire et a tenté de garder son sérieux en simulant une hystérie débordante pour un semblant de Russell Crowe, bien en deçà de ce qu'il prétendait être.

Alors ce n'est pas Loulou69 qui va l'impressionner. Il va faire quoi ? Sortir le fouet ? Non, elle lui a clairement dit qu'il en était hors de question. Dès qu'elle a créé son compte sur le site, elle a précisé que tout ce qui était « S.M. », elle refusait. Il est prévenu.

Non, ce qu'il veut, lui, c'est simplement de la soumission gentille. Un petit joueur, en somme. Christie, elle, ça la fait doucement rire. Si c'est ce qu'il veut, il l'aura. Elle le laissera croire qu'il a le dessus. Mais au final, ce sera lui, le soumis. L'homme qui, poussé par ses pulsions, incapable de trouver chaussure à son pied dans la vraie vie, ne peut pas faire autrement que se payer les services d'une *escort*.

*

Il se tient devant elle et manigance quelque chose sans qu'elle ne sache ni quoi ni pourquoi. À sa merci, elle sait pertinemment que, quoi qu'il ait l'intention de lui faire subir, elle ne pourra se défendre. En tout état de cause, y a-t-il pire que le viol qu'elle vient de subir ?

— Après l'effort, le réconfort, balance-t-il, d'une voix presque douce et attentionnée.

Surprise, bien qu'encore dans un état second, et toujours prostrée, elle ose imaginer qu'il lui a apporté un peu de quoi manger.

Il s'avance près d'elle, braque sa lampe torche, lui tire violemment le bras, serre un élastique autour de son biceps et enfonce brutalement une aiguille qui lui transperce la peau. Prise de court et trop faible, elle n'a même pas eu le temps de réagir. L'acte a duré un fragment de secondes.

Déjà, elle sent monter en elle une sensation inconnue jusqu'alors. La douleur fiche le camp, d'un coup d'un seul. Le bien-être l'envahit et tout devient cotonneux, agréable. Euphorique, elle est euphorique. Sur un nuage, dans les airs, elle plane et se sent magnifiquement bien. Une explosion de plaisir intense. Son cœur ralentit la cadence, son corps tout entier est rempli d'une jouissance extrême, bien plus forte que le plus bel orgasme qu'elle ait connu. Ses jambes sont légères, sa douleur s'est complètement évaporée et sa tête est transportée dans un écrin de douceur et de bonheur démesuré.

L'espace de quelques secondes, peut-être quelques minutes – elle ne s'en rend pas bien compte –, elle n'a plus mal, elle n'a plus peur, elle a l'impression de voler et éprouve une incommensurable béatitude. Elle sourit, ferme les yeux et laisse aller son corps qui s'étend sur le sol. De fines larmes coulent sur ses joues. Ce sont tout sauf des larmes de douleur ou de tristesse. C'est le plaisir suprême. Elle est sur une autre planète. Au septième ciel. Sûrement même au huitième. Jamais elle n'a connu ça. Elle ne savait pas que l'on pouvait ressentir une telle délectation.

Les graviers ne sont plus là, ou, en tout cas, elle ne les touche pas. Sous elle, désormais, c'est mou, soyeux, douillet. Détendue, relâchée, elle se laisse aller dans une vague de plaisir intense.

Elle ne l'entend pas sortir du cachot. Elle est au paradis et occulte totalement l'enfer, tout comme le lieu dans lequel elle croupit depuis trop longtemps déjà.

Doucement elle revient à elle, doucement elle redescend et pose les pieds sur terre. Complètement sonnée, elle reprend ses esprits et tente d'ouvrir les yeux. Impossible de mesurer le temps que cette escale de bien-être a duré. Des minutes ? Des heures ? En réalité, elle a sûrement dormi, elle s'est laissé bercer par une sensation d'extase et a glissé dans un sommeil profond en ayant eu l'impression d'avoir atteint le nirvana. Le plaisir à l'état pur. Elle veut y retourner, dès que possible. Elle ne veut plus avoir mal. Elle ne veut plus avoir peur.

Elle reste allongée encore un long moment, le temps de recouvrer ses esprits, alors que, si elle avait pu choisir, elle serait restée dans les nuages, tout là-haut. La chute est un peu brutale. Tous les maux refont surface comme la merde qui flotte sur un lac.

Une lumière blanche semblable à celle des hôpitaux la force à se frotter les paupières pour y voir quelque chose. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas vu le jour ? Depuis combien de temps le noir est la seule couleur qu'elle peut percevoir ?

Elle acclimate péniblement sa vision et peut enfin voir l'endroit où elle crèche depuis tout ce temps. De la pierre, à droite, à gauche, au plafond. Du gravier. Et rien d'autre. Elle a peur, quand même, de balayer toute la pièce du regard, pour peu qu'elle y trouve un cadavre, une ancienne victime qui, avant elle, aurait subi la même chose et aurait croupi là, sans que personne ne la retrouve. Non, il n'y a rien. Juste le rat mort. Comme elle l'imaginait, l'endroit est lugubre et sordide à souhait. Malgré la douleur qu'elle ressent au niveau des paupières, malgré la peur de découvrir quelque chose d'affreux, elle persiste dans l'examen de la pièce. De chaque parcelle. Il y a quoi ? Quinze mètres carrés ? Pas plus. Peut-être moins.

Devant elle, à ses pieds, un plateau-repas a été posé. À manger, à boire. Elle a du mal à y croire et se jette sur l'assiette de pâtes sans prendre le temps de saisir les couverts. Ses yeux la brûlent, trop habitués à l'obscurité, comme s'ils avaient oublié que la lumière pouvait exister. Malgré tout, la faim et la soif sont plus fortes que tout. De sa main libre, elle empoigne les macaronis froids – preuve que sa sieste post-injection a duré –, les enfonce dans sa bouche sans prendre le temps de les mâcher, boit la quasi-totalité du verre d'eau que son bourreau a bien voulu lui laisser et se goinfre de nouveau. Elle pleure de joie et de tristesse à la fois. Tant pis s'il a mis

quelque chose dans sa bouffe ou dans son verre, elle a besoin de manger et de boire.

OceanofPDF.com

*

Le commissariat de police est installé dans une vieille bâtisse datant du siècle dernier. À l'origine, l'emménagement dans ces locaux devait être provisoire, et le temps a filé, les finances n'ont pas été débloquées, et les flics ont pris possession des lieux sans plus jamais en bouger. Les équipes se sont succédé, les affaires aussi. Des petits délits, mais pas de dossiers réellement sordides ou glauques. Du deal, des vols à l'arrachée, quelques cambriolages, mais jamais de victimes notoires. Il y a une vingtaine d'années, une histoire de disparition avait ému les habitants et s'était soldée par des retrouvailles sans dommages réels soulevant un soulagement général. Les journalistes n'avaient pas eu le temps de couvrir l'événement que l'incident avait été résolu.

Depuis, une seule enquête avait marqué les forces de l'ordre et la population. Un meurtre précédé de viols à répétition. Une affaire lugubre dont la ville se serait bien passée. C'était il y a près d'un an. Et une nouvelle affaire a déboulé hier. Un truc tout aussi dégueulasse.

La grande maison aux pierres apparentes est semblable à une demeure familiale. Pourtant, elle grouille d'uniformes et a été aménagée en différents bureaux. Au sous-sol, des cellules de dégrisement et de garde à vue ne sont occupées que de façon sporadique.

Les murs et les sols sont restés en l'état et n'ont jamais été changés. Ainsi, la peinture commence sérieusement à s'effriter et, malgré les posters de films policiers qui tentent de camoufler la misère, on sent bien qu'un bon coup de neuf ne serait pas du luxe. Le parquet, quant à lui, grince tout ce qu'il peut, surtout à certains endroits. Notamment sur le seuil des toilettes, dans le bureau du patron et dans le couloir menant au sous-sol. Une maison dans son jus. Un commissariat à l'ancienne, mais des képis renouvelés régulièrement, rajeunissant l'équipe et les méthodes d'enquête.

Le capitaine Dumond fait irruption dans le bureau d'Alex Métayer, jeune commandant récemment promu.

— Commandant, nous avons les résultats de la police scientifique et du médecin légiste.

— Et ? Qu'est-ce que ça donne ?

— C'est pas joli, joli. On peut dire que vous commencez sur les chapeaux de roue... Si on avait voulu vous bizuter, on n'aurait pas fait mieux. Un meurtre à élucider, votre pedigree fait un bond ! tente d'ironiser Dumond pour dédramatiser la situation. Ça vous change de la rubrique des chiens écrasés à laquelle vous étiez habitué, non ?

Bien qu'aguerri et préparé à toutes les atrocités, le commandant Métayer grimace, montrant que s'il avait pu, il aurait posé une option pour éviter une entrée en matière de la sorte. Commencer sa carrière avec le pressentiment d'avoir affaire à un tueur en série va placer le commissariat sous le feu des projecteurs, dans la ligne de mire des journalistes et c'est ce que tout flic redoute. Parce que la presse et les chaînes d'infos en continu veulent du buzz, du scandale, de l'audimat, de l'exclusivité. Et pour ça, ils sont prêts à tout. Déjà, dans la ville, des camions de régie ont été repérés. Comment font-ils pour être au courant si vite ?

— Bon, allez aux faits, capitaine...

— Homme, la trentaine. Aucun papier sur lui, et les analyses ADN n'ont rien donné quand on les a confrontées à nos fichiers. Donc...

— Donc pas connu des services de police, poursuit le commandant.

— C'est ça.

— Mais vous en avez appris davantage sur les circonstances de sa mort ?

— Ce mec a vécu l'enfer. Brûlures sur tout le corps, hématomes, plaies au visage, côte fêlée. L'hypothèse du suicide a tout de suite été écartée.

— Torture et séquestration ?

— Bingo ! Mais on oublie la séquestration. La scène n'a pas duré longtemps apparemment. Le tortionnaire devait être pressé. Et il n'y est pas allé de main morte. Il s'en est même donné à cœur joie parce que...

— Parce que quoi ? Accouchez, Dumond !

— Si l'homme avait survécu, il aurait pu dire adieu à ses rêves de paternité... Il s'est fait couper les parties...

Métayer recrache le café qu'il était en train de gober.

— Vous êtes sérieux ?

— Est-ce que vous me croyez assez taré pour inventer un truc pareil ? Un eunuque, je vous dis ! Le mec n'avait plus de bite ! Y a des malades sur terre, ma parole.

— De deux choses l'une : soit l'assassin est un psychopathe, soit il a voulu se venger, reprend le commandant. On a des cas similaires de tortures dans la région ou même dans le pays ?

— Pas à ma connaissance, mais je vais mettre les gars sur le coup.

— Demandez aussi s'il n'y a pas eu d'agressions sexuelles dont le coupable aurait été libéré ou acquitté... Le père d'une gamine violée ou même son petit ami aurait pu avoir pété un câble et s'être fait justice lui-même.

— Pas con.

— Merci d'aller dans mon sens, vous m'en voyez ravi, capitaine, lance Métayer, agacé.

— À part le viol et le meurtre de la petite Carpentier, récemment, je n'en vois pas d'autres... Son père est en HP depuis le drame, sa mère est cloîtrée chez elle, c'est la mienne qui va lui faire les courses et, honnêtement, avec son mètre cinquante, les bras levés, ses quarante-cinq kilos et tous les médocs qu'elle ingurgite tous les jours, je ne la vois pas commettre un truc pareil.

— Et la petite Carpentier, elle n'avait pas un copain ? Un ex ? Et elle n'était pas fille unique, il me semble ?

— Je vous arrête tout de suite, commandant. Non, elle n'avait pas de copain ni d'ex, en tout cas, pas depuis un bout de temps. Quant à sa frangine, elle est à l'autre bout du monde, partie faire sa vie au Canada. La seule et unique fois qu'elle est revenue, c'est pour l'enterrement de sa sœur. Elle a repris un vol dès le lendemain.

— Ressortez-moi le dossier Carpentier, s'il vous plaît. Il ne s'est visiblement rien passé depuis des décennies, ici, je ne serais pas surpris que ces deux histoires soient liées.

— D'autant que l'assassin court toujours...

— Et vous avez des précisions sur le *modus operandi* du meurtrier de la deuxième affaire ? Y a des similitudes ?

— Hormis des coups et des blessures, des sévices corporels à faire pâlir, il n'y a pas de signature...

Métayer sort une clope de son paquet et en propose une à Dumond qui accepte.

— Merci, vous avez du feu ?

Le commandant lui tend la boîte d'allumettes après s'être servi et avoir allumé sa cigarette. Dumond l'imité puis porte sa tasse de café à ses lèvres.

— Merci. Pouah, toujours aussi dégueu, ce café, je vais finir par acheter une Nespresso ! Ras-le-bol de boire de la pisse d'âne.

— J'en toucherai un mot à George Clooney.

— Très drôle !

OceanofPDF.com

*

Comme prévu, quatre jours après, elle fixe le rendez-vous par SMS. Déjà, c'est le monde à l'envers. Alors que le client choisit habituellement la date, là, c'est Christie qui impose la sienne. Et elle sait qu'il sera disponible. Elle l'imagine en train de consulter frénétiquement son téléphone toutes les heures, si ce n'est toutes les minutes, pour vérifier si elle n'a pas essayé de le contacter. D'ailleurs, il répond quelques secondes après qu'elle a envoyé son message. Preuve de son degré d'addiction déjà bien prononcé.

Elle aussi pourrait tomber sous le charme, mais même pas en rêve. Il est comme les autres. Pire. Elle le sait. C'est un homme obsédé, obnubilé, faible et fort à la fois. Taré, cinglé. Et elle compte bien honorer son rendez-vous.

Plutôt deux fois qu'une.

Ce soir, il a payé pour la totale. La soirée et toute la nuit. Sexe compris. La somme ne l'a pas ralenti, aussi a-t-il proposé un supplément, histoire d'être certain qu'elle ne lui fasse pas faux bond pour un coup plus intéressant. Décidément prêt à tout, il pense encore, sombre abruti, que les femmes s'achètent. Peut-être certaines, mais pas elle. Christie sait où elle va, comment et pourquoi. S'il avait été moche, répugnant ou con comme ses pieds, elle lui aurait quand même filé un rencard.

Le temps est doux, la température clémente : Christie est persuadée que le thermomètre va monter d'un cran pendant la soirée. En tout cas, elle fera tout pour. Il l'attend dans un restaurant pour un dîner aux mille saveurs comme il lui a précisé. Elle s'en fout, elle n'a pas faim.

À peine arrivée, elle l'aperçoit au bout de la salle. Il se lève et vient l'accueillir, presque tremblant. Ce mec est vraiment trop facile à cerner.

Trop facile à manipuler.

Trop facile à exciter.

Trop facile à maîtriser.

Elle se la joue femme fatale. Jamais elle ne s'est sentie aussi sexy et aussi désirable. Sa tenue affriolante ne sera pas la seule responsable de la perte des moyens de Loulou69. Son allure et son attitude pèseront largement autant dans la balance parce qu'elle sait que quand femme se sent

irrésistible, femme est irrésistible. Elle veut l'être, elle l'est. Tout est une question de mental. Bien sûr, si elle joue la timide, elle n'aura sur son client que l'effet inverse de celui escompté.

D'une démarche assurée, elle s'avance vers lui, regard ténébreux, profond et très évocateur. Elle le mange de ses yeux bleus, l'engloutit et n'en fait qu'une bouchée.

Son repas, ce soir, c'est lui.

Il ne s'en plaindra pas, il en redemandera.

Encore et encore.

Il vient à sa rencontre, lui dépose deux baisers sur les joues, très près des lèvres. Elle peut sentir son haleine avide de sexe, son odeur de mâle en rut et devine le frisson qui doit lui parcourir le corps à l'instant même où sa main frôle la sienne.

Il est dans un état second alors que la nuit, n'a pas encore commencé. Il va jouir avant l'heure, comme un adolescent prépubère. Quoique s'il se connaît bien lui-même, il a sûrement tout fait pour se vider les bourses avant, pour ne pas fléchir trop vite.

Il l'invite à s'asseoir, écartant la chaise de la table, tel un galant gentilhomme. Elle s'exécute, non sans cambrer le dos et gonfler la poitrine qu'elle a sublimée avec un push-up défiant toutes les influenceuses du moment et remportant la victoire haut la main. *Les rembourrages font des merveilles de nos jours*, pense-t-elle, amusée.

— Tu es tout simplement... bluffante !

— Je sais... C'est bien ce que tu attendais de moi, n'est-ce pas ?

— Tout à fait... Tu es parfaite...

Persuadée que le repas ne dépassera pas le plat de résistance, elle entre en scène dès que leurs verres de champagne s'entrechoquent. Elle l'amadoue, lui cède le pouvoir.

— Je crois qu'aucun autre client ne m'avait fait cet effet-là, avant toi. Peut-être même aucun homme, tout court.

— Je crois que cette impression est partagée, chère amie...

Il a plongé de dix mètres, pas la tête mais la queue la première.

Entrer dans son jeu.

Le faire succomber.

Pour qu'il y croie.

Pour qu'il s'accroche.
Pour qu'il s' imagine une vie avec elle.
Qu'il n'en croie pas ses yeux.
Il perdra pied.
Il sera addict, obsédé par elle.
Elle jouera la comédie jusqu'au feu d'artifice final.
Il se verra vivre avec elle, il lui promettra monts et merveilles.
Il tombera amoureux en un éclair. Foudroyé. Il en cramera. De la tête aux
pieds. De la queue au cœur.

OceanofPDF.com

*

La lumière est désormais constamment allumée dans le cachot où croupit la jeune femme. Une lumière blanche, éblouissante, presque bleue. Une torture pour la prisonnière qui vit dans le noir depuis plusieurs jours. Un supplice. Elle, qui rêvait d'y voir clair, est incapable de lever les paupières très longtemps. Sadique, il a appuyé sur l'interrupteur, sachant pertinemment que la douleur serait insoutenable pour des yeux condamnés, plusieurs jours durant, à l'obscurité.

Son corps souffre.

Son cœur fait des vagues incontrôlables, tantôt excité, tantôt au ralenti.

Sa vie dépend de lui.

Sa survie.

L'homme fait une nouvelle entrée en scène ne ménageant ni le calme de l'endroit ni la peur de la jeune femme. S'approchant d'elle d'un pas militaire, il lui tend un miroir.

— Regarde-toi ! hurle-t-il.

Elle ne bouge pas d'un millimètre. Dans l'impossibilité de se mouvoir, saisie de douleur et de terreur.

Agacé, l'homme insiste.

— Regarde-toi, je t'ai dit ! Regarde à quoi tu ressembles !

Péniblement, elle tend un bras, celui qui n'est pas tenu comme un chien en laisse, saisit le miroir en tentant de discerner au passage le visage de son maître, sans pouvoir le distinguer tellement sa vision est floue. Il lui semble qu'il porte quelque chose sur la tête. Elle place enfin la glace devant elle. De ce qu'elle peut voir, elle est livide, marquée, sale et méconnaissable.

Le geôlier laisse échapper un rire qui lui est dorénavant familier. Le rire d'un individu pervers, sadique et profondément cruel.

— Alors ? Tu ressembles à quoi ?

— ...

— Je te parle, bordel !

— Je... ne... sais... pas... Je vois flou. Je suis épuisée...

— Moi, je sais ! Tu ne ressembles à rien ! Enfin, si ! À une traînée, à une loque, un déchet. Ça joue les femmes fatales, les mantes religieuses et voilà où ça les mène ! Tu n'es qu'une garce. Et tu sais ce que je leur fais aux garces, moi ? Je les salis. Je les punis. Je les détruis...

Elle laisse tomber le miroir qui se brise au contact des graviers, et se recroqueville, se faisant petite. Toute petite.

Elle veut disparaître.

Elle veut mourir.

La vie ici ne vaut pas la peine d'être vécue.

— Redresse-toi ! Montre-moi que tu es digne, c'est un minimum ! Elle est où la femme fière ? Elle est où la femme dominante ? Tu fais moins la maline, maintenant, hein ? Regarde-moi quand je te parle, lève la tête !

Il est désormais tout près d'elle. Faible et complètement affolée, elle plisse un peu les yeux pour le voir. Il a bel et bien une cagoule, le lâche. À peine a-t-elle levé la tête qu'il empoigne ses cheveux violemment et lui colle le visage contre son entrejambe. De sa main droite, il déboutonne à la va-vite son pantalon, le baisse en même temps que son caleçon.

— Suce-moi, petite pute !

Il enfonce son engin immonde dans la bouche de sa prisonnière et procède lui-même aux va-et-vient.

Fort, très fort.

Profond, très profond.

Si elle peut contenir son premier haut-le-cœur, elle ne retient pas le second. Il exulte de plaisir. Il pénètre sa bouche. Elle s'enfonce dans les ténèbres.

L'affaire ne dure que quelques minutes. Pour elle, la scène a duré plus longtemps qu'un opéra. Une damnation.

Son sperme gicle et elle vomit.

Tout juste rhabillé et remis de ses émotions, il sort de sa poche une seringue qu'il plante, sans attendre, dans le bras de sa victime, trop choquée pour réagir. En une poignée de secondes, elle oublie tout, le mal, les sévices, sa séquestration. Le liquide envahit son bras, son corps, son cerveau et son cœur à la vitesse de l'éclair. La montée est fulgurante. Exaltante. Du plaisir, rien que du plaisir. Le pic de la jouissance. Le summum de l'enivrement. Si elle pouvait, elle ferait durer le moment une éternité. Alors qu'il relâche son bras, elle se laisse tomber au sol, la joue contre le verre du miroir éparpillé et ne sent rien d'autre qu'une symphonie de bien-être.

Elle a presque envie de le remercier. C'est le monde à l'envers.

Les nuages reviennent et la portent. Désormais, elle a l'impression de voler et que plus rien ne peut l'atteindre. Elle baigne dans un océan de délices jusqu'ici inconnues. Sa joue saigne d'avoir frotté les débris de la glace, mais elle ne s'en rend pas compte. Elle se tourne sur le dos, écarte ses bras pour vivre pleinement l'instant. La poussée d'adrénaline lui donne des ailes et elle est partout sauf ici.

Elle erre dans un monde parallèle sans prêter attention à son violeur – et désormais dealer – qui quitte les lieux après avoir déposé un plateau-repas devant sa victime.

Il lui semble que l'effet euphorique a duré plus longtemps que la première fois, mais la descente, elle, est plus violente, ce coup-ci. Au bout de plusieurs dizaines de minutes, le plaisir s'estompe. Elle grelotte, claque des dents et se met à pleurer. Emmitouflée dans la toile de jute, elle grignote ce qu'il a consenti à lui donner. Un bol de céréales sans lait et un verre d'eau. Elle mange sans appétit, alors qu'elle crève de faim. Elle cogite puis comprend le manège de son bourreau et le cercle vicieux dans lequel il l'a embarquée, contre son gré. Si elle veut manger, elle va devoir se plier à ses exigences sexuelles. Et pas folle non plus, elle a également très bien décelé les symptômes qu'elle a ressentis, par deux fois déjà, suite aux injections. Ce barbare est tout bonnement en train de la rendre accro, droguée, dépendante. Dépendante à la drogue et donc dépendante de lui. Parce qu'elle en voulait encore à peine avait-elle grimpé sur l'échelle de l'extase. De l'héroïne, de la MDMA ou quelle que soit la drogue, on l'a poussée au vice, malgré elle.

Pour manger, il va falloir baiser.

Pour avoir une dose, il va falloir baiser.

Elle est à sa merci. Forcée d'obéir, de donner son corps pour survivre, bouffer et mourir en même temps.

Elle est finie et ne pense qu'à une chose : quand va-t-il revenir ? Parce qu'elle est consciente que le manque va refaire son apparition vite, trop vite, et que le mal va se reloger au fond d'elle pour n'en partir qu'à la prochaine dose.

*

La nuit est délicieusement sauvage. Loulou69 se dévergonde, lâche les vannes et fait ce qu'il veut de Christie. Elle se soumet docilement. Elle accepte le moindre de ses caprices parce qu'elle sait que ça le rend fou. Après un effeuillage dans les règles de l'art, elle agit comme il faut, au moment où il le faut. Elle le fait languir, puis grimper pour redescendre, comme il lui indique. Il saisit les rênes et mène la danse. Tantôt langoureux comme un slow, tantôt endiablé comme une bachata, tantôt rock'n'roll.

Il jouit à plusieurs reprises, elle simule autant de fois. Elle rit intérieurement et montre sa soumission ostensiblement. Il la mange, dans tous les sens du terme, mais n'est pas rassasié pour autant.

Déjà, le matin se lève et le calvaire prend fin pour Christie. Il tente de la retenir, la supplie à genoux, mais le deal, c'est le deal. Il lui tend deux billets de cinq cents euros pour la faire rester. Pour le déstabiliser, elle se met en colère à la vue de l'argent.

— Je ne suis qu'une pute à tes yeux ? O.K., tu m'as payée pour cette nuit parce que c'était convenu d'avance. Mais tiens, je te le rends, ton fric. Ce qui s'est passé cette nuit me dépasse. J'ai essayé de te faire comprendre que tu étais quelqu'un à part, je te l'ai dit, hier soir... Je n'ai jamais ressenti ça... J'ai adoré être là, près de toi et assouvir tes envies. T'as pas aimé, toi ?

Deuxième phase de son plan.

Lui faire tourner la tête.

Lui faire croire qu'elle est dingue de lui.

Trop facile.

— Oh que si ! Mais pourquoi tu t'énerves ?

Elle lui balance les billets de la veille dans la figure.

— Parce que je ne veux pas être ta pute ! T'étais prêt à me donner encore plus pour que je reste, c'est ça ?

Penaud, il ne sait plus où se mettre. Il la désire, il la veut et, pour lui, la seule façon de la garder est d'allonger une somme conséquente. Il ne faut pas qu'elle se fâche, qu'elle soit blessée.

— J'en suis malade de me dire que, ce soir, si ça se trouve, tu baiseras un autre type ! Alors oui, je te paye pour que tu ne sois rien qu'à moi...

— Tu me déçois. Je pensais que tu avais ressenti la même chose que moi, que tu avais compris qu'entre nous y avait quelque chose de différent. De

l'électricité, de l'attraction...

— Bien sûr que si, j'ai ressenti tout ça ! Mais me dis pas que je suis le premier que tu rends dingue à ce point ! Je fonds complètement...

Petit à petit, l'oiseau fait son nid. Elle bout de fierté. Ses entraînements pour paraître forte, ses nuits interminables avec tous ses clients lui ont permis de se forger un caractère et une carapace de battante. Inébranlable. Elle maîtrise sa proie. Elle maîtrise ses sentiments en maîtrisant sa queue. Il se fait prendre au piège sans s'en apercevoir. Elle est redoutable. Du vice, du sexe, de la luxure et il tombe comme une mouche. Le Baygon n'a qu'à bien se tenir, Christie est dans la place.

Elle a fait d'elle-même une arme nucléaire et il a appuyé sur le bouton. Mon Dieu, mais qu'il est con !

Il se frotte le visage et les cheveux avant de poursuivre.

— C'est juste que notre rencontre était monnayée et je pensais que, pour toi, je n'étais qu'un client parmi tant d'autres. Donc comme tout client, je paye...

Elle gagne du terrain, il ne sait plus quoi penser, alors elle se radoucit.

— C'est la première fois que ça m'arrive, je suis troublée...

Elle y met toute sa conviction pour poursuivre sa quête. Si elle se montre troublée, il va encore plus plonger.

— En deux soirs, tu m'as fait perdre la tête, ment-elle. J'ai tardé à te répondre pour ce deuxième rendez-vous parce que dès que je t'ai vu, le premier soir, j'ai perdu les pédales. Je me suis juré, pourtant, de ne pas tomber sous le charme de mes clients... Mais là, je ne peux pas aller contre la nature... Y a comme...

— Une alchimie, quelque chose de magique...

Il n'en revient pas. Elle ressent la même chose que lui.

Trop beau pour être vrai.

Trop belle pour être vraie.

— Oui, c'est ça ! Je peux rien te promettre parce que ma vie est décousue et rythmée par les passes et les soirées BCBG que j'accepte pour remplir mon frigo. Et je vais pas te mentir, j'y ai pris goût...

— Arrête tout, s'il te plaît. Je sais qu'on ne se connaît pas depuis longtemps, mais si toi et moi, on ressent ce truc particulier, ça serait trop con de passer à côté, tu crois pas ?

Il y croit. Cet homme est d'une crédulité ahurissante. Elle continue sur sa lancée.

— Je suis criblée de dettes, j'ai besoin de ça pour vivre.

— On s'en fout de ça, tu trouveras un autre job et je t'aiderai, mais je ne peux pas te laisser partir en sachant que tu vas passer les prochaines soirées avec des gugusses que je vais avoir envie de buter s'ils te touchent...

— Laisse-moi réfléchir, lance-t-elle en s'écartant de l'étreinte qu'il a initiée. Je dois partir, là, j'ai un autre boulot qui m'attend. Et celui-là, il est moins bien payé, c'est vrai, mais plus conventionnel et il me permet de payer mon loyer.

— Je t'appelle ce soir.

Elle l'embrasse et s'enfuit dans la foulée.

Pire qu'un poisson affamé, il a mordu à l'hameçon et s'est accroché jusqu'à ce qu'elle le pêche.

Bientôt, elle le fera cuire au barbecue et le dégustera en se léchant les babines.

Sur le chemin du retour, elle raccroche plusieurs fois au nez de Bertrand. Il l'a laissée tranquille depuis leur rupture, mais se manifeste depuis hier. Cinq messages vocaux, autant de messages WhatsApp. Il veut la revoir, il ne veut pas que ça se termine comme ça, il est raide dingue d'elle, blablabla. Pire qu'une sangsue, celui-là. Elle est passée à autre chose. Elle aurait pu essayer de construire quelque chose avec lui, mais non.

Ils avaient tout pour être heureux, excepté l'amour. Et ça, ça ne se commande pas. Les sentiments n'ont pas pointé leur nez dans le cœur de Christie. Et aujourd'hui, elle n'est plus d'humeur à tout faire pour que ça marche. D'autant qu'elle a d'autres chats à fouetter, d'autres mecs dont elle doit s'occuper. Tant pis pour Bertrand, il trouvera une autre femme à aimer. Parce que aimer est loin d'être la priorité de Christie, en ce moment en tout cas.

*

La lumière de la cave est si blanche qu'elle en devient aveuglante. Fidèle aux ambiances glauques, un des néons se montre fébrile, grésille et s'éteint pour se rallumer sur-le-champ. Ne manque qu'une musique lugubre à la scène pour sublimer le décor d'un film sombre qui finira forcément mal.

Déjà, le manque s'illustre violemment dans chaque partie de son corps, provoquant des tremblements douloureux. Elle qui se plaignait à chaque période de règles ne savait rien, à l'époque, de ce qu'était réellement la souffrance. Elle tremble et gémit à chaque épine qui lui traverse le corps. Les crampes abdominales s'enchaînent sans vouloir stopper leur danse endiablée. Des spasmes musculaires et involontaires surgissent ici et là sans qu'elle puisse les maîtriser. Rien à voir avec des petites douleurs menstruelles. Elle était douillette, avant. Elle endure un mal indescriptible, maintenant.

De temps à autre, la femme exténuée tente d'atteindre la position assise pour se recoucher aussitôt. Elle attend, sans savoir quoi exactement. Abandonnant l'espoir de pouvoir se détacher, elle se demande ce que les minutes, les heures et même les jours qui viennent lui réservent.

Victime, sans en connaître la cause.

Peut-être que son bourreau agit sans raison, simplement par folie, par dérive, par mépris des femmes. Par vengeance ? Vengeance de quoi ? Ce mec est tout bonnement un sadique incapable de maîtriser ses pulsions. Peut-être qu'elle fait partie d'une longue série commencée, et pas près de finir...

Enragée et horriblement effrayée, elle attend pourtant la venue de celui qui l'enferme ici. Avec espoir, certainement. Par besoin, assurément. Si elle se remémore les quelques visites, et même si elle n'a plus vraiment la notion du temps qui court, elle le pense largement apte à la laisser croupir plusieurs jours de suite. Bien sûr, elle redoute l'entrée aussi brutale dans la cave que dans son vagin, mais elle a faim, froid et veut planer. Elle a besoin de sa dose. Tant pis si elle doit sucer ou se faire baiser pour l'obtenir. Il représente sa seule et unique porte de sortie. L'amadouer ? Lui faire pitié ? Le déstabiliser ? Le charmer ? Le faire céder ?

Il débarque en furie quand elle nage entre conscience et sommeil léger. Pour une fois, elle sentait qu'elle allait pouvoir dormir... Comme s'il avait choisi son moment. Pour sûr, il l'épie.

— Visiblement, tu arrives à pioncer ! C'est que tu ne dois pas être si malheureuse que ça, ici ! lâche-t-il méchamment.

— Je...

— Ta gueule ! lance-t-il avant de lui décocher un aller-retour digne d'un Nadal au sommet de sa forme. Tu ne parles pas, tu ne me regardes pas. Tu n'es rien, donc tu ne dis rien et tu ne fais rien. C'est trop compliqué à comprendre ?

— Mais... vous pourriez juste desserrer la chaîne de mon poi...

Sans avoir le temps de finir sa phrase, elle sent un coup de pied dans le bas-ventre qui la colle sur le mur dont elle était déjà très proche. Prise entre le marteau et l'enclume, sa tête bascule brutalement en arrière pour venir percuter le mur à son tour. Sonnée, elle a l'impression d'être une marionnette dont on aurait coupé les fils.

— Je lâcherai un peu de lest quand tu te montreras docile et que tu suivras mes règles.

Désormais allongée, elle comprend très vite qu'il est venu prendre du bon temps.

— Mets-toi à genoux.

Laborieusement, pitoyablement, elle s'appuie sur ses bras pour se redresser et tombe « nez à queue ».

Il pue. Il sent tout sauf l'homme qui se respecte lui-même. Il sent le sadisme, le vice, l'obscénité et la barbarie. La transpiration, la crasse. Elle a envie de vomir. Mais si elle veut espérer sortir un jour de ce trou, ou tout simplement ne pas mourir, elle doit se plier aux exigences perverses de l'homme qui se tient fièrement devant elle, prêt à prendre son pied.

Pensant à autre chose, à tout sauf à la scène dont elle est l'actrice principale, elle ouvre la bouche et s'exécute. Plus elle sera efficace, plus il atteindra le point de jouissance, plus il sera satisfait.

Plus il se sentira puissant.

Plus il aimera sa place de dominant.

— T'as vraiment la bouche parfaite. On dirait qu'elle a été faite pour ma queue. Tu trouves pas que l'emboîtement se fait à la perfection ?

— ...

— Je te parle, petite garce ! Alors, tu trouves pas qu'on s'emboîte admirablement ?

— Si... dit-elle en s'essuyant la bouche et en étouffant un haut-le-cœur.

Il la pousse violemment et reboutonne son jean comme pour conclure l'acte.

— Tu as été sage et attentionnée. Tiens, tu l'as bien mérité.

Il lui attrape le bras et reprend le même geste que les fois précédentes. La jeune femme se contracte. Elle qui a toujours détesté les piqûres sent que le soulagement lui fera le plus grand bien et trépigne maintenant d'impatience. Il prend tout son temps, l'enfoiré ! Il fait durer le plaisir de la voir souffrir et se languir.

Et il plante l'aiguille de la rédemption. Elle ne l'a pas regardé faire. Elle a fermé les yeux, attendant la montée.

Elle grimpe tout là-haut. Si haut que le vertige n'existe même plus. En apesanteur.

*

Métayer se plonge dans le dossier du meurtre de la petite Carpentier.

Pas si petite que ça. Il a sensiblement le même âge qu'elle. Souvent, les flics ajoutent cet adjectif, par compassion ou par affection.

Pas si petite que ça, non.

Elle était si belle, avant. Si amochée, quand on l'a retrouvée.

Métayer ne s'attarde pas sur les photos et les balaie rapidement pour consulter le rapport de l'autopsie et les conclusions de la police scientifique. Il ne faisait pas encore partie de cette brigade quand le corps a été retrouvé, il en a entendu parler aux infos, comme tout le monde.

Le commissariat s'est vidé. À cette heure-là, il n'y a plus âme qui vive. Chacun a rejoint maison, épouse et marmots pour un moment en famille. Toujours la même chose. Devoirs, bain, repas, bisou, dodo. Métayer ne les envie pas du tout. Enfin si. Ou pas. Il n'a que lui à penser et c'est déjà pas mal. Comme personne n'a jamais prêté attention à ce qu'il ressent, à ce qu'il vit, à ce qu'il veut, à ce qu'il ne veut pas, il le fait pour les autres. Lui et rien que lui. Il s'est plongé dans le sport à outrance pour se sculpter un corps à deux doigts de la perfection et à un soupçon de la beauté inaccessible. La protéine, il connaît. La solitude aussi. Mais il privilégie la première à la seconde. Alors que l'on se retournait sur lui pour se moquer quand il était petit, aujourd'hui, les filles tombent à ses pieds et les hommes le craignent bien plus que la peste et le choléra.

Il n'a rien d'autre dans sa vie que son métier et la fonte qu'il soulève tous les jours, même le dimanche. Rituel. Il a troqué ses vieilles et mauvaises habitudes contre une alimentation stricte et équilibrée. Le seul défaut et petit plaisir qu'il s'accorde contient de la nicotine. Il n'a pas pu s'arrêter et fume beaucoup trop. On a tous un petit défaut.

Il a trouvé un appartement, pas très loin, à dix minutes à pied du commissariat, et préfère allonger ses journées pour raccourcir ses soirées en célibataire, dans son studio qu'il n'a même pas pris la peine d'aménager. S'il ne fréquente pas la salle de sport très tôt le matin, il y va très tard le soir, ou le midi quand le travail le lui permet. Aussi, il n'est pas souvent chez lui. Vingt mètres carrés lui suffisent amplement. Il aurait pu loger chez

ses parents qui habitaient dans le coin, si ceux-là n'avaient pas déménagé au moment de leur retraite pour aller couler des jours heureux à l'autre bout du pays. Grand bien leur fasse, de toute façon, il n'a jamais été proche d'eux parce qu'ils préféraient largement la bouteille à leur rejeton. En plus, il était différent. Gros, acnéique, solitaire. Rien à voir avec d'autres enfants du quartier qui vivaient leur adolescence comme tout le monde. Lui, il restait cloîtré dans sa chambre à jouer à la console et à s'abrutir devant des films d'horreur qu'il collectionnait sur ses étagères. Ses parents le poussaient à sortir, lui disaient d'aller faire un tour. Mais aussi vite qu'un boomerang, il revenait cinq minutes après, juste le temps de faire un tour, oui, mais le tour de lui-même.

Le jour a laissé place au crépuscule. Plutôt que d'allumer le néon de son bureau, il appuie sur l'interrupteur de la lampe posée à côté de son ordinateur. Il tire une taffe et s'enfonce dans les volutes de la fumée de sa cigarette, en fermant les yeux. Puis il se remet à examiner chaque commentaire, chaque indice et chaque hypothèse du dossier Carpentier. Il y passe une bonne partie de la nuit et finit par le refermer, l'air plus ou moins satisfait. Pensif. Dubitatif.

Il se lève, rejoint le couloir, croise la femme de ménage matinale en train de laver le sol, marche sur la pointe des pieds pour montrer qu'il respecte le travail de la pauvre dame, sort du commissariat, s'étire sur le perron et s'assoit sur les marches en allumant sa première clope du matin et sa quinzième de la nuit.

Il est concentré et regarde dans le vague en tirant machinalement sur sa cigarette. Il semble vouloir lier les deux affaires, réfléchir aux motivations du ou des assassins.

Les deux victimes n'ont pas été tuées de la même façon. Pas par la même personne. Si c'est un *copycat*, il peut aller se rhabiller, son imitation est à chier. Pourtant, deux meurtres aussi sauvages, aussi crades en l'espace de quelques mois... ça commence à puer sévère...

*

Il fait jour, même la nuit. Avant, il faisait nuit, même le jour. Déboussolée, perdue et affamée, la jeune femme est désormais en manque. Il la transperce. Elle ne pense qu'à ça. Pour plusieurs raisons. Elle veut planer pour ne plus penser à rien. Elle veut voler pour ne plus avoir mal. Mais surtout, elle sent que son corps réclame une dose, vite, le plus vite possible. Son ventre se creuse à chaque heure qui passe et, malgré cela, elle occulte complètement sa faim et la faiblesse qui s'emparent de son corps. Elle se dit qu'avec une dose, au moins, tout ira mieux pendant un instant. La douleur s'estompera, le calvaire s'amenuisera, les tremblements diminueront, le désespoir prendra des vacances et la souffrance s'atténuera. Quelques minutes de liberté.

Elle veut qu'il revienne, qu'il la prenne, elle se laissera faire, avec une idée en tête : sa montée vers les cieux.

L'homme a réussi, elle est dépendante et tributaire de sa « générosité ». Alors elle tape de toutes ses forces sur le mur pour l'appeler. Le seul bruit sourd qui se fait entendre ne doit pas effrayer la moindre petite bestiole. Les pierres sont si robustes qu'à part blesser la main de la prisonnière, elles ne permettent pas de se faire entendre. Les sons sont totalement étouffés. Elle crie, elle hurle, elle lance des graviers, active ses jambes et ses pieds pour faire bouger les cailloux. Rien ne se passe. Il la laisse croupir là, seule avec sa privation de liberté, de vie, de nourriture et de substance salvatrice.

Plusieurs heures s'écoulent lentement.

Il revient, il est là, derrière. Elle l'entend respirer.

— Entre et donne-moi une dose, salopard ! hurle-t-elle. Si c'est une femme soumise dont tu rêves, ça y est, tu l'as ! T'as réussi ton coup !

La porte s'ouvre avec fracas.

— Je crois que tu n'as pas bien saisi les règles du jeu, petite insolente !

Ses paroles sont accompagnées d'un coup monumental qu'elle reçoit en pleine tête, la faisant valdinguer et percuter violemment le mur. Sonnée, elle s'étale au sol.

— Tu ne parles que si, et seulement si, je t'y invite. Si tu veux une dose, il va falloir te donner à moi. Et vu l'état dans lequel tu es, tu me fais plus

pitié qu'envie. Tu es sale à en vomir. Tiens, tu vas prendre une douche. Déshabille-toi, maintenant.

— Je ne peux pas, je suis attachée...

— Ta gueule ! Je ne t'ai pas demandé de parler, je t'ai ordonné de te désaper. Démerde-toi !

De sa main libre, elle ôte ses vêtements pendant que sa tête lui rappelle le coup qu'elle vient de recevoir. Tenue par la chaîne, elle ne peut retirer son tee-shirt qu'elle laisse pendre à son poignet lié. Elle n'ose plus pleurer. À quoi ça servirait ? À le faire jubiler davantage ?

Il sort rapidement et revient les bras chargés d'un seau rempli qu'il lui jette dessus. L'eau est glacée et saisit chacun de ses membres. Il lui lance un gel douche à ses pieds.

— Lave-toi, je ne peux pas baiser une truie. Et magne-toi, je n'ai pas que ça à faire.

Frénétiquement, elle frotte son corps nu, sous le regard d'un homme agacé et impatient. Il la mate, la reluque des pieds à la tête. Toujours cagoulé, elle devine son regard pervers et lit, malgré tout, l'envie sur son visage camouflé.

Une seconde vague d'eau tout droit puisée dans l'Antarctique vient la frigorifier une nouvelle fois. Il lui tend une serviette de bain sèche et transpirante d'humidité et elle sèche sa peau comme elle le peut. Elle n'a pas le temps de terminer sa tâche qu'il la plaque ventre au mur et insère son engin destructeur. Elle crie aussi fort qu'elle peut, mais il lui bâillonne la bouche de sa main gauche. Sa poitrine nue embrasse violemment le mur et son nez se brise contre une pierre au premier assaut. Elle n'est plus à ça près... Toujours collé à elle, derrière, toujours au plus profond d'elle, il cesse les mouvements de bassin. Interlude. Pause inespérée. A-t-il déjà fini ? Le cœur du bourreau frappe contre le dos de la victime. Celui de la jeune femme bat tout aussi fort, mais pas pour les mêmes raisons. Bientôt, ce cœur-là arrêtera peut-être d'envoyer le sang vers ses organes, trop fatigué de vivre des pics à répétition.

L'homme ne reprend pas sa danse. Au lieu de cela, il fouille dans sa poche droite, en sort quelque chose. Ne relâchant pas l'étreinte forcée, il traficote dans son dos. Et elle n'ose pas bouger.

— Tends ton bras. Tu vas jouir en même temps que moi, lui susurre-t-il à l'oreille, comme si leur complicité était évidente.

Elle s'exécute, bien qu'à bout de force, et lève son bras au-dessus de sa tête. Le violeur l'entoure d'un élastique qu'il serre assez fort pour faire ressortir les veines de sa victime puis reprend les va-et-vient, accélère et, au moment crucial, plante l'aiguille tant attendue. Elle gémit et grimpe encore plus haut que le septième ciel. Il atteint le nirvana au même instant, poussant un râle jouissif et satanique. Les deux corps se relâchent, l'un de plaisir orgasmique, l'autre de bonheur euphorisant.

Elle plane et se laisse aller dans ses bras, il la retient pour qu'elle ne tombe pas. Perturbé par cette communion artificielle, il cache son émotion, sachant pourtant que l'état second de sa prisonnière empêchera celle-ci de remarquer quoi que ce soit. Elle est dans son monde cotonneux et agréable et n'en sortira que lorsqu'elle sera redescendue.

Au sortir de son coma jubilatoire, son corps est étalé de tout son long, sur le sol. Aucun souvenir réel, que des pensées euphorisantes. Elle ne se rappelle pas qu'il l'a finalement laissé tomber sur les graviers et s'est barré comme un voleur. Elle ne se souvient pas qu'avant ça, il l'a regardée avec mépris et médisance, avec cruauté et satisfaction. Elle voulait planer, elle a plané, elle voulait voler, elle a volé. Elle ne voulait pas être violée, mais la fin justifie les moyens.

Certaines se cament pour trouver le courage de baiser. Elle, elle couche pour pouvoir se shooter.

Elle trouve sa deuxième récompense. Une bouteille d'eau. Une grande. Qu'elle boit presque d'une traite. Un paquet de biscuits a également été offert généreusement. Pour l'instant, elle n'a pas faim, elle est encore embrumée et dans le coaltar.

L'estomac vide, la vessie pleine, elle se soulage comme elle peut. Tout est puant, ici, tant et si bien qu'il lui semble ne plus sentir l'odeur de son urine. Tous les relents nauséabonds se mélangent, alors un de plus ou de moins n'y change pas grand-chose, finalement.

Et elle s'en veut. Elle a aimé le moment. Elle a survolé la scène et s'est vue exalter. Une dépravée. Une traînée. Elle a eu envie et en est dégoûtée.

Malgré tout, elle sait pertinemment que dans quelques heures, quand elle sera remise de cet interlude jouissif, elle en voudra encore.

Elle enfle son tee-shirt mouillé par la douche forcée et se rhabille. Salie des pieds à la tête alors qu'elle vient de se laver.

OceanofPDF.com

*

Bien que Bertrand ait suivi Christie le jour et la nuit, tentant une vaine réconciliation, qu'il ait admis que sa dulcinée avait tourné la page et fermé définitivement le livre de leur histoire et qu'il ait compris que sa belle avait un nouveau mec, il s'accroche et persiste. Il envoie message sur message, parfois incendiaires, parfois langoureux. Il la veut. Christie, elle, s'en moque et se dit qu'il pourrait bien tout faire foirer à jouer les amoureux malheureux.

Elle a revu Loulou69 plusieurs fois, à sa demande à lui. Elle l'a laissé venir et n'a pas eu à attendre bien longtemps avant qu'il ne se manifeste. Bien plus prévisible que la météo, il envoie un message dès qu'il se réveille et à chacun de ses mouvements. Quand il part au travail – elle ne sait même pas ce qu'il fait comme boulot et elle s'en contrefiche –, quand il prend sa pause déjeuner, quand il fume sa clope, quand il rentre chez lui, avant de se coucher. Bref, elle connaît ses habitudes et tous ses faits et gestes, aussi bien que sa queue. De temps en temps, elle répond. De temps en temps, elle le laisse dans l'attente. Alors il renvoie un message. Bon chien-chien qui attend sa pâtée.

Et systématiquement, quand ils se voient, ils baisent. Parce qu'il n'y a pas d'autres mots. Ce n'est pas de l'amour. C'est bestial, animal, presque violent. Il se métamorphose en un être survolté qui ne peut pas maîtriser son envie d'elle.

Elle le laisse faire.

Elle le laisse prendre son pied.

Elle le laisse devenir raide dingue d'elle.

En entrant dans sa vie, en entrant dans son jeu, elle devient celle qu'il a envie qu'elle soit, tout en menant la danse sans qu'il s'en rende compte.

Insidieusement.

Sournoisement.

Toutefois, elle l'observe avec crainte. Quand elle est avec lui, elle analyse tout ce qu'il est possible d'analyser. Jamais elle ne boit le verre qu'il lui propose. Jamais elle ne mange ce qu'il lui prépare. Jamais elle ne ferme l'œil. Toujours en alerte. Toujours.

— Dors chez moi, ce soir, lui glisse-t-il à l'oreille après une partie de jambes en l'air mouvementée.

— Il est cinq heures du matin, j'ai pratiquement passé la nuit ici !

— Non, mais je parle d'une vraie nuit. D'une soirée tous les deux, d'un repas et d'une vraie vraie vraie nuit, il insiste en lui caressant les cheveux. Je veux dire une nuit pendant laquelle on dort et on se réveille au matin comme un couple de jeunes amoureux...

— Donc t'es amoureux ! rit-elle.

— Touché...

— C'est encore trop tôt pour moi.

Oui, c'est encore trop tôt. Et cette « vraie » nuit n'arrivera jamais, elle en est sûre. Là n'est pas son objectif.

— Allez, reste avec moi, tu verras, je te préparerai un petit déjeuner gargantuesque si délicieux que tu en redemanderas.

Non, c'est toi qui en redemandes, mon coco. Moi, j'en ai rien à battre de bien manger après avoir mal baisé.

Elle n'a eu qu'à tendre le filet pour qu'il s'y emprisonne tout seul. Encore plus facile que la pêche aux canards. Il est prêt à consommer.

— Laisse faire le temps, poursuit-elle. Tout vient à point à qui sait attendre.

Jamais cette réplique n'a eu autant de sens pour elle.

*

Du bruit derrière la porte.

De la peur et de l'envie dans le cachot.

La peur de lui. L'envie de lui. Enfin, l'envie d'une dose. À sa merci. Rien qu'à lui. Toute à lui. Elle veut le voir et le craint en même temps.

Il ouvre la porte avec fracas en donnant un coup de pied dedans après avoir tourné la clé dans la serrure. Il se présente de dos et marche à reculons. Il tire une rallonge, sort de la pièce quelques secondes et revient les bras chargés d'une boîte de laquelle il sort un truc noir qu'il branche à la rallonge traînant désormais au sol. Dès qu'il appuie sur un bouton, des flashs de lumière s'enchaînent sans jamais s'interrompre. Pire que dans une boîte de nuit à quatre heures du matin, elle a l'impression d'être sous ecsta.

Ça flashe de façon répétitive et très rapide. Insupportable. Pourtant les yeux fermés, elle voit la lumière s'éteindre puis se rallumer un nombre infini de fois à la seconde. En plus de la droguer et la soumettre, il veut la rendre folle, lui créer une crise d'épilepsie. Il repart en laissant l'engin bloqué sur le bouton « ON ». Au bout de quelques minutes, hystérique, elle camoufle sa tête dans les genoux, se couvre de la toile de jute et prie de toutes ses forces que le supplice ne dure pas trop longtemps. Le manque et les éclairs de lumière à répétition la rendent barjo. Son rêve de s'endormir pour au moins deux jours est encore plus présent que quand il l'a violée la première fois. Pire que l'eau, la lumière s'infiltre partout, comme si elle traversait son corps pour arriver directement à son cerveau. Son faible couvre-chef ne fait pas son job : la toile de jute n'est pas assez épaisse et, en matière d'opacité, se montre aussi inefficace qu'une vitre.

Elle finit face contre les graviers puis face contre le mur et même là, malgré une concentration extrême, elle voit les flashs. Ce stroboscope va avoir raison d'elle, alors qu'elle pensait que la faim et le manque de drogue allaient remporter le combat.

Le calvaire s'éternise. Elle l'imagine derrière la porte à se marrer ou à se branler d'excitation.

Quel plaisir peut-il en tirer ?

Elle hurle, elle tape sur le mur et le supplie d'arrêter. Elle aimait, oh oui, elle aimait quand, en discothèque, le DJ ambiançait la foule sur des musiques entraînantes, actionnait la machine à fumée, provoquant des

réactions immédiates sur le public, et parsemait le tout de coups de stroboscope pour faire grimper l'euphorie. Oh oui, qu'elle aimait ça ! Ça la mettait dans tous ses états. Elle dansait de une heure du matin au lever du jour sans jamais s'arrêter. Juste quelques fois, pour boire une gorgée d'alcool ou aller en griller une. Elle rentrait alors chez elle au petit matin, complètement vidée, complètement saoule et pressée d'être au week-end suivant pour recommencer. Mais ça, c'était avant. Plus jamais elle ne bougera son corps au rythme d'un stroboscope. Si ça se trouve, plus jamais elle ne pourra aller en boîte de nuit.

Plus jamais elle ne verra le jour.

Pour toujours elle restera enfermée dans ce cachot pourri.

Elle finit par s'endormir comme elle aurait pu le faire sur une banquette d'un night-club, en beaucoup moins alcoolisée et beaucoup moins sereine. Quand elle ouvre les yeux, le noir est revenu, mais pas le calme dans sa tête. Ça martèle, ça cogne, comme si le stroboscope, même éteint, continuait de taper et de taper encore. Des flashes comme des coups. Elle devient cinglée, ce n'est plus une migraine, c'est un cataclysme qui se joue dans son cerveau. Ses neurones s'affolent, son sang afflue par ondes de choc violentes, ses tempes vont exploser.

L'homme revient. Enfin. Ou déjà.

Enfin une dose.

Ou déjà une nouvelle torture.

Toujours cagoulé, son visage est impossible à distinguer. Pourtant, cette fois-ci, la lampe torche n'est pas braquée sur la jeune femme qui, de ce fait, peut un peu plus distinguer la morphologie de celui qui la retient prisonnière. Enfin, c'est vite dit. Il est grand, de corpulence normale apparemment, impossible de savoir s'il est musclé ou gras du bide tant la combinaison de chantier qu'il porte est large. Impossible également de savoir s'il est blond, brun ou même châtain. Tout ce qu'elle peut dire c'est que ce n'est pas un gringalet, sinon, il n'aurait pas eu la force de la traîner jusqu'ici et elle a bien senti, lors des précédents assauts, qu'il était doté d'une énergie conséquente.

Impossible également de savoir si elle le connaît, si c'est l'homme du bar ou quelqu'un d'autre. Si elle est une victime choisie au hasard ou si elle est

là pour des raisons bien particulières. Ses idées sont confuses et son manque de tout l'empêche d'y voir clair dans cette obscurité.

Elle repense à Bertrand qu'elle a lâchement largué. Elle repense à lui, à ses manies, à ses obsessions. À sa façon d'être envahissant, trop attaché, trop amoureux. Si elle était restée avec lui, elle n'aurait pas commencé à sortir aussi souvent, elle ne serait pas allée dans ce bar, elle ne se serait pas fait kidnapper, elle ne serait pas en train de pourrir ici.

Malgré la peur, elle le toise de la tête aux pieds, tentant de remarquer un détail, quelque chose dont elle pourrait se souvenir et balancer aux flics si elle réussit à s'échapper de cet enfer. Rien. Pas le moindre signe particulier. Des chaussures tout droit revenues de l'armée, et c'est tout.

Il se plante devant elle. Comme d'habitude.

Il déboutonne son entrejambe. Comme d'habitude.

Son sexe est déjà tendu. Comme d'habitude.

Elle se met au travail. Comme d'habitude.

Des larmes coulent sur ses joues, des envies de rendre lui remuent l'estomac, des tremblements agitent la totalité de son corps. Et les gémissements de son bourreau lui font espérer qu'une pipe suffira pour obtenir une dose.

C'est sans compter sur l'énergie à revendre du sadique qui se tient devant elle.

Il stoppe la manœuvre et la saisit sous les aisselles pour la mettre debout, la plaque contre le mur dégueulasse et continue les va-et-vient, mais plus dans la bouche de sa prisonnière.

Elle ne tient pas sur ses jambes, il s'occupe de tout. Elle laisse faire, obnubilée par son mal de tête et la drogue qu'elle veut qu'il injecte dans son corps après avoir poussé son rôle de plaisir.

Enfin.

Elle se dégoûte de penser ça, mais oui, ça valait le coup. Elle est montée dans les nuages et sa migraine s'est évaporée. Il l'a guérie après l'avoir anéantie. Cet homme, elle le bénit après l'avoir maudit. Elle pleure de bien-être et de dégoût. Il part et revient avec de la bouffe à laquelle elle ne touche pas. Ni la force ni l'envie.

De deux choses l'une, soit elle crèvera de faim, soit d'overdose. Mais elle mourra, elle en est persuadée.

OceanofPDF.com

*

Loulou69 ne s'est jamais senti aussi bien. Sur son nuage, il a l'impression de vivre l'histoire d'amour que tout le monde attend. Alors, bien sûr, il a rencontré sa belle sur la toile, mais pourquoi en rougir ? Tout le monde fait ça, de nos jours. Il se contrefout de ce que les gens en penseront, il se contrefout aussi qu'on prenne sa copine pour une pute, que ses potes se moquent de lui. Il n'est plus célibataire, lui. Qu'on lui prête n'importe quel surnom, qu'on lui dise que cette fille finira par partir pour continuer son business sexuel, qu'on dise n'importe quoi d'ailleurs, ça ne l'atteindra pas. Elle est belle, elle est intelligente, elle est parfaite.

Elle lui a dit que pour elle, le métier d' *escort* n'était qu'une expérience comme une autre, à ceci près que c'était son corps, son outil de travail, mais elle lui a aussi assuré qu'elle ne mangeait plus de ce pain-là. Qu'elle avait tout arrêté.

Ce qui, soit dit en passant, est parfaitement vrai.

Christie, elle, commence à en avoir marre de faire semblant. Ce mec est tout bonnement l'opposé de ce qu'elle attend d'un mec. Et heureusement, finalement. Sa mission aurait été beaucoup plus difficile à mener à bien s'il avait représenté à ses yeux l'homme idéal.

Pas trop mal physiquement, on ne va pas se mentir, mais franchement, tout ce qu'elle sait à son sujet pèse beaucoup plus lourd dans la balance, et c'est d'ailleurs pour cela qu'elle en est rendue là.

Il est tombé amoureux très très très rapidement et ce n'est pas pour lui déplaire, à elle. Vite fait, bien fait, c'est sa devise. Elle est la femme de sa vie, qu'il lui dit. Non, mais vraiment, il n'a peur de rien, celui-là ! Deux petites semaines et seulement quelques rencards, des parties de jambes en l'air pendant lesquelles elle n'a jamais autant simulé, et il est persuadé que Christie sera la mère de ses enfants et qu'ensemble ils vieilliront main dans la main, côte à côte comme un beau petit couple.

Deux semaines, deux trop longues semaines qu'elle joue la femme éperdument folle de lui et qu'elle vomit dès qu'elle rentre chez elle.

Il faut passer à l'action. Lui faire payer ce qu'il a fait. Il fait bonne figure, joue au garçon bien sous tous rapports, au gendre idéal, au mec gentil et parfait, gnagnagna. Il est tout sauf ça. Il a été capable du pire et est assez stupide pour penser que Christie boit ses paroles, gobe tous ses pipeaux.

S'il savait que c'est elle qui le mène en bateau, il se casserait en courant, pauvre de lui. Il est à dix mille lieues d'imaginer qu'elle sait et que, parce qu'elle sait, elle va se venger, parce qu'elle sait, il va payer, parce qu'elle sait, il n'aura pas assez de larmes pour pleurer.

Les élèves qu'elle surveille en salle de permanence sont particulièrement agités aujourd'hui. Et elle s'en moque totalement. Installée au bureau sur l'estrade qui domine l'immense hall destiné aux élèves qui ont une heure de « trou » dans leur emploi du temps, elle laisse aller et venir ceux qui veulent soulager une envie pressante, elle ne dit rien quand un petit groupe se forme tout au fond pour raconter des blagues dignes d'un niveau de classe élémentaire, voire maternelle, ne donne pas une heure de colle à la petite salope de Cindy qui roule une pelle au pauvre Timéo, tombé dans les mailles du filet qu'elle lui a tendu après avoir largué Nathan, puis Tom, puis Lissandro, puis Kyliann, puis Mathis. Tout ça en à peine deux semaines. Elle détient le record du nombre de mecs au collège. Tous sont amoureux, tous se font larguer au bout de quelques jours, voire quelques heures, tous en crèvent de jalousie quand ils la voient enchaîner tout de suite avec un autre. Et elle n'est qu'en cinquième. Elle est la salope du collège et se gargarise de cette réputation. Le règlement pourtant strict interdit tout débordement affectif, mais mademoiselle Cindy « s'en balek ». Même les vraies putes comme Christie respectent plus leur estime et leur corps.

Et franchement, alors que, habituellement, Christie lui colle des heures de retenue pour son comportement, aujourd'hui, elle ne prête même pas attention au filet de bave coulant sur le menton du pauvre Timéo qui se fera certainement plaquer à la prochaine récré.

Un joyeux bordel règne donc dans la salle, entraînant la venue, à plusieurs reprises, des moins cons de l'assemblée, pour se plaindre auprès de la pionne qui fait comme si elle ne comprenait pas leur requête.

Ce job est pourri et n'est qu'une couverture pour le moment. Elle aura tout le temps, après, de trouver un boulot plus plaisant.

Elle envoie un message à Loulou69 et lui donne rendez-vous chez lui pour une soirée spéciale. Il accepte dans la seconde. Bien sûr qu'il accepte.

*

Ça lui fait bizarre à Métayer d'être revenu ici. C'est comme s'il reconnaissait les lieux, tout en étant complètement perdu. La ville a bien changé depuis qu'il en est parti. On dirait que beaucoup ont déserté les lieux. Les commerçants, comme les habitants, lui sont étrangers. Les rues ont été rénovées, de nouveaux bâtiments ont été construits. Alors qu'il a quitté cette ville où les quelques champs et espaces verts avaient encore leur mot à dire, aujourd'hui, des barres d'immeubles et des lotissements ont pris le dessus. À en croire l'INSEE, la population a fortement évolué les dix dernières années, et pour cause, la ville est très bien située, desservie par une gare, une autoroute, et son centre-ville est garni en commerces.

Malgré tout, il est heureux d'être de retour au bercail. Un peu incognito, finalement. Parce que, même s'il a grandi ici, même si ses parents ont vécu rue des Tilleuls pendant trente ans, tout le monde a dû oublier les Métayer. Quant aux nouveaux venus, ils n'en ont jamais entendu parler.

Une famille discrète, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Pourtant, s'il y a bien une chose dont tout le monde se souvient peut-être, c'est du petit gros boutonneux, victime de moqueries de la part des enfants et de pitié de la part des adultes. Plus jeune, Alex Métayer avait un bon coup de fourchette et les kilos étaient bien plus présents que ses amis. Des potes ? Il n'en avait pas. Tout seul, il errait dans les rues, tout seul, il s'asseyait sur le banc devant le bahut quand la bande de Nico le costaud daignait lui laisser la place. Tout seul, il allait et rentrait de l'école, du collège puis du lycée. Il a essayé de s'intégrer, mais personne n'a voulu de lui. Il a fini par se renfermer et par rester seul.

Alors c'est comme si, aujourd'hui, il tenait sa revanche. Physiquement, il n'est plus du tout le même. Il a troqué ses kilos, sa peau abîmée par l'acné et les scarifications pour du muscle. Moralement, il est dur comme un roc. Il a tellement pris dans la figure durant l'adolescence qu'il est devenu solide et inatteignable. Intouchable. Imperturbable.

Fier de son mètre quatre-vingt-cinq, de ses quatre-vingts kilos et de son allure des plus attirantes, il sait très bien que les femmes ne sont pas indifférentes à son charme qu'il cultive aussi scrupuleusement que d'autres bichonnent leur potager. Aux petits soins avec lui, quotidiennement. Les filles tombent raides dingues et lui ne s'attache plus. Il a trop souffert. Les

râteaux, il les collectionnait. Les vestes, les lapins, les « Ah ça non, je ne sortirai pas avec un gros lard ! », il connaît tout ça par cœur. Trop souvent, il a été mené en bateau, trop souvent, il a été le guignol qui faisait rire la galerie, sans même le vouloir. Trop souvent, il a été la tête de Turc, alors qu'il est français pure souche. Jamais il n'a tissé de vraies relations sentimentales ou tout simplement amicales. Le larbin de service. Le gros de la classe. Certains étaient l'intello, le binoclard, le beau gosse, le petit, lui, il était le gros, la baleine.

Dorénavant, il est beau comme un dieu et il le sait. Il en joue. Mais non, il ne s'attache jamais.

Parallèlement, côté professionnel, il a réussi ce qu'il a entrepris. Devenir commandant largement avant quarante ans, ce n'est pas donné à tout le monde. Il en a chié plus jeune, aujourd'hui il se dresse, fier comme un coq, et ne baisse plus jamais le regard.

Il n'a pas dit à ses équipes qu'il était un enfant du pays. Ils le sauront bien assez tôt, et puis, qu'est-ce que ça change, de toute façon ?

*

La prisonnière ne peut pas rester ici. Sinon, elle crèvera. Son seul espoir de survie est d'amadouer son bourreau. La bonne blague.

Malgré sa faiblesse, elle tente de réfléchir à la façon dont elle pourrait s'y prendre pour faire baisser la garde du sadique qui la tient enfermée ici.

Entrer dans la peau d'un négociateur quand il y a une prise d'otages.

Parler, calmer, faire fléchir en donnant l'impression que le bourreau domine, en lui faisant croire qu'elle le comprend. Se laisser faire, se montrer docile. Encore. Toujours. Faire descendre la pression. Ne pas provoquer.

Sa seule et meilleure défense, c'est l'inverse de l'attaque.

Elle va faire ce qu'il lui demande, elle va obéir et accomplir ses tâches. Elle sera docile, soumise et malléable.

Elle tente de se persuader que si ce n'est pas la meilleure solution, c'est, en tout cas, la seule qu'elle voit pour sortir de ce guet-apens. Elle se répète qu'elle doit le faire, qu'elle n'a pas le choix. Tout cela pour réussir à jouer le rôle d'une femme presque éprise de l'homme qui, pourtant, n'a aucune considération et la traite moins bien que du bétail.

Si elle se comporte comme une ennemie, il n'aura qu'une envie : l'abattre ou la faire morfler encore et encore.

Deux choses l'intéressent, la torture et le sexe. Elle va lui donner du sexe pour qu'il n'ait plus envie de la torturer. Elle va sublimer une de ses addictions pour lui faire oublier l'autre. Il veut du sexe, il va en avoir.

Décidée, elle attend avec impatience le retour de son bourreau.

Elle ne cherche pas à l'excuser. Elle n'en a pas envie, mais si elle continue à le haïr, elle ne sortira jamais de là. Si elle se comporte comme une ennemie, il ne souhaitera qu'une chose : l'abattre ou la faire morfler encore et encore.

*

Christie a les clés de chez Loulou69. Aussi, pour parfaire la soirée et l'ambiance qu'elle veut y donner, elle presse le pas à la fin de sa journée de merde avec des adolescents de merde dans un collège de merde pour rejoindre l'appartement de sa proie. Elle met les petits plats dans les grands, son ensemble de lingerie le plus sexy, simplement un tablier par-dessus, et commande une livraison de repas à 20 h 30 pétantes ; il ne faut pas qu'ils mangent trop tard, le reste de la soirée DOIT être consacré à sa mission.

Elle sort le grand jeu. Elle s'apprête à jouer la partie de sa vie.

Loulou69, lui, ne s'est jamais senti aussi bien qu'en ce moment. Sa petite chérie lui concocte une soirée. Elle lui a envoyé un message pour lui dire qu'elle s'occupait de tout. Il n'en revient pas de la chance qu'il a. Tomber sur elle, au hasard sur ce site, et trouver la perle rare, celle qui sait répondre à ses attentes, tant sexuelles que physiques ou mentales. Elle coche toutes les cases, alors qu'il était persuadé qu'il allait devoir constamment passer d'une fille à une autre, d'une pute à une autre, pour assouvir ses désirs. Ce petit bout de femme lui fait voir la vie autrement et change tous ses plans. Jamais il n'aurait pensé se caser. Aujourd'hui, il pense à la maison, au jardin, au chien qui joue à la balle, aux enfants sur une balançoire, aux joyeux repas de famille, aux vacances en Bretagne, aux soirées au coin du feu. À la vie rêvée, quoi.

Christie est la femme parfaite, et ce, à tous les niveaux. Elle sait se montrer docile ou sauvage, dominante ou soumise, et elle est gentille, tellement gentille ! Il n'a plus besoin de papillonner. Il a trouvé son bourgeon. Celui sur lequel il veut butiner jusqu'à la fin de sa vie. C'est rapide, lui diriez-vous. Rapide oui, mais si bon. Saisir l'opportunité. Ne pas la laisser filer. La serrer fermement pour qu'elle ne s'échappe pas. L'enlacer tendrement pour qu'elle ne s'envole pas.

Au travail, il s'impatiente devant son ordinateur, en ayant l'impression que les minutes durent une année entière. Même deux. Est-ce que tous les hommes amoureux sont comme ça ? Niais, sensibles et à la merci de leur belle ? Est-ce que le temps s'arrête quand ils sont loin de leur moitié ? C'est ça, alors, l'amour ? Ça booste et ça brûle ? Ça excite et ça rend dingue ? Comment peut-on être aussi accro ?

En tout cas, lui, il est comme ça. Réduit à peau de chagrin quand il ne la voit pas. Éperdument amoureux quand elle est dans ses bras. Et Christie s'en frotte les mains. Fort fort fort. Elle le mène par le bout de la queue qu'il tient bien droite dès qu'elle est proche de lui. Toujours alerte. Toujours prête à l'emploi. Les hommes ne pensent qu'à ça, elle l'a toujours su, et ce gugusse ne fait que confirmer la règle. De tous ses clients, c'est d'ailleurs le plus faible d'entre eux. Comme quoi, même les plus faibles comme lui cachent bien leur jeu et peuvent être les plus forts, les plus machiavéliques, les plus sadiques. Elle imagine un curriculum vitae long comme le bras à faire pâlir n'importe quel mec incarcéré à perpétuité. Parce que comme ça, il ne paye pas de mine, mais sous sa carapace, c'est un tordu, un taré de la première heure.

Et il va manger.

Et il va morfler.

Pour ce qu'il a fait.

Une éternité qu'elle attend ce moment. Son cœur et son corps sont en ébullition. Elle tente de se calmer et boit un grand verre de vin. C'était une bouteille réservée pour la soirée, mais elle l'a déjà bien entamée. Tant pis, de toute façon, toute cette panoplie, cette belle table, ces belles bougies, ce beau rouge à lèvres, ces beaux yeux maquillés, tout ça n'est qu'un leurre pour appâter et mettre en confiance sa proie, si tant est que tout cela soit nécessaire. Il est déjà prisonnier, le bouffon. Il n'a rien vu venir. Il s'est fait avoir comme un débutant. Tellement en manque d'amour qu'il a jeté son dévolu sur elle encore plus vite que la misère ne s'est jetée sur le pauvre monde. Son esprit, son corps et son cœur ne se concentrent que sur Christie.

Christie et rien d'autre.

Une obsession.

En temps normal, elle serait partie en courant devant l'attitude d'un client comme celui-ci. Pas de sentiment dans ce métier, sinon on morfle et on ne peut plus travailler dans les règles de l'art. Un client épris, c'est quand même flippant. Il est flippant de toute façon. Mais elle a su le prendre du bon côté, elle a su faire de lui un homme faible parce que amoureux.

18 h 30, pas une minute ni une seconde de plus, Loulou69 quitte son travail. Vingt minutes de trajet à bord de sa Seat et il retrouve sa dulcinée,

son rêve, sa perfection. Il la trouve divinement belle quand il l'aperçoit de dos, penchée au-dessus de l'évier, très légèrement vêtue, alors qu'il passe tout juste le pas de la porte. Immédiatement, il la désire. Instantanément, il sent l'excitation envahir chaque parcelle de son corps et remercie la vie d'avoir mis une telle bombe sur son chemin. Un ange tombé du ciel. Un génie échappé de sa lampe. Une chenille devenue le plus beau papillon de l'univers. Des ailes qu'il a envie de caresser, une beauté et une douceur qu'il a envie de garder rien que pour lui.

Elle se retourne et lui sourit. Il fond. En se débarrassant rapidement de son attaché-case et de sa cravate, il s'empresse de la rejoindre pour l'envelopper de ses bras. Elle le regarde et l'embrasse tendrement.

Ça ne peut pas être vrai.

C'est trop beau pour être vrai.

Elle le freine un peu pour faire monter encore plus la tension et l'attirance. Il bout.

L'apéritif est rapidement expédié. Très vite, l'alcool monte à la tête de l'homme excité. Très vite, elle sent qu'elle va devoir redoubler de courage pour arriver à ses fins. Depuis le début, elle se force, depuis le début, elle ment. Encore un dernier petit effort, elle tient le bon bout. En tout état de cause, c'est autre chose qu'elle tient entre ses mains qu'elle s'empressera de laver.

Après.

Pas tout de suite.

Pour l'instant, il faut le laisser frémir.

À gerber.

*

Au fond du cachot, il a adoré cette baise et s'est même montré doux avec elle. Elle a pris sur elle autant qu'elle a pris en elle. Elle s'est sentie chienne quand il lui a ordonné de se mettre à quatre pattes, qu'importe, elle n'était plus à ça près. Alors, elle a exécuté ses désirs, coincée au fond de la cave faisant office de baisodrome.

Elle lui avait demandé un matelas, quand même, pour qu'ils soient plus à leur aise. Les graviers, ça va cinq minutes, qu'elle lui avait dit. Et au moins, ses genoux en sortiraient moins meurtris. Il avait accepté, et avec un peu de chance, il lui laisserait en offrande après le coït.

Parce qu'avec ce lit de fortune miteux, même si elle ne dormira pas davantage, elle dormira un peu mieux.

Le matelas pue. À croire qu'il l'a dégoté dans une déchèterie. Elle s'en contente. A-t-elle le choix ?

Il a adoré, oh oui qu'il a adoré ! Parce qu'elle a joué les salopes. Elle a ondulé son corps et lui-même n'en est pas revenu qu'elle se lâche autant, compte tenu des circonstances, du lieu et de l'état de fébrilité dans lequel elle est. Peut-être est-elle aussi tarée que lui ?

Il a tellement aimé qu'il s'est endormi sur le matelas très étroit après avoir joui comme un porc. Il s'était déshabillé. Dans le noir, elle ne le voyait pas, mais elle a fait en sorte de toucher son corps pour tenter de juger approximativement la corpulence, la pilosité et la carrure de l'homme assagi et beaucoup moins pervers et sadique que ce qu'elle avait connu de lui jusqu'à présent. Un homme musclé, ferme, affûté qui cachait bien son jeu sous sa combinaison de chantier.

Doux comme un agneau, il en serait presque devenu attendrissant. Elle a réussi à le calmer. Peut-être que c'est ça, le nerf de la guerre. Le cul. Elle se souvient du nombre incalculable de fois où elle a insulté des femmes au volant qui conduisaient mal, des nanas au boulot aimables comme des portes de prison, d'autres qu'elles croisaient au supermarché avec un air grave ou énervé. Elles les traitaient de « mal-baisées ». Et là, aujourd'hui, à cet instant précis, cette expression prend tout son sens. Une femme mal baisée est aigrie, méchante, antipathique, agressive. Justement parce qu'elle n'a pas eu sa dose. Justement parce qu'elle n'a pas joui, ou mal joui. Une

vraie mal-baisée. Et lui, aujourd'hui, est bien baisé, donc détendu, calme, posé, relâché.

Ce qui ne marche pas avec l'insulte « enculé », hein ? Un enculé ne s'est pas forcément fait sodomiser. Un enculé est simplement un bel enfoiré, un connard. Une mal-baisée, c'est une mal-baisée. Point. Et lui, là, le sadique, c'est un bien-baisé, maintenant. Et un enculé, aussi. Au deuxième sens du terme. Elle y a mis tout son cœur et tout son corps pour le faire halluciner de plaisir. Elle croirait volontiers qu'il n'a jamais connu ça.

Il est tout près d'elle et semble presque inoffensif. Il s'est endormi d'épuisement et d'assouvissement total. Elle pourrait le rouer de coups pour se venger, pour lui faire mal, pour cracher toute la haine qu'elle a accumulée depuis qu'elle est à sa merci.

Pas de force.

Trop tôt.

Pas le moment.

Pas d'espoir de se détacher elle-même pour se sauver.

Mais une satisfaction d'avoir pu et su amadouer son bourreau. Il n'aime la violence que parce qu'il n'a connu que ça. Il l'a violée, il l'a tapée parce qu'il ne sait pas ce que le mot tendresse signifie. Elle a trouvé sa faille.

Son corps se met à trembler. Elle est en manque. Il lui faut un shoot. Maintenant. Elle ne peut plus attendre.

Doucement, elle caresse son torse pour le réveiller et lui faire sa requête. Elle a envie de vomir. Il la dégoûte. Capable de faire abstraction par moments, elle subit des chutes de motivation et des pics de répulsion. Elle continue pourtant ses gestes tendres pour obtenir son injection qui l'aidera à tenir. Elle se frotte à lui, mais pas trop. Il manquerait plus qu'il veuille remettre le couvert. C'est gentil, mais elle n'a plus faim. En tout cas, pas de lui. Elle a faim d'extase et de drogue. Elle veut monter encore plus haut que les autres fois. Et pour ça, elle sait qu'il lui faudra une plus forte dose.

Il frémit et la chair de poule envahit son corps. Elle en est sûre, dorénavant : non, jamais il n'a ressenti ça. Elle vient de lui faire passer un moment inoubliable. Peu à peu, il daigne ouvrir un œil, geste qu'elle devine malgré l'obscurité lorsqu'il se frotte le visage.

— Ce n'est peut-être pas le moment, susurre-t-elle à son oreille, mais j'ai envie d'un shoot, poursuit-elle, en lui embrassant langoureusement le cou.

— T'as pas assez grimpé tout à l'heure ? répond-il, agacé, vexé, mais sans aucune violence.

— Oh si, mais tu sais ce que c'est... Mon corps te réclame toi, mais réclame aussi autre chose...

D'un geste rapide, elle le sent s'asseoir et fouiller dans ses poches, allumer la lampe torche, surtout pas en leur direction mais vers le sol, pour éclairer le moins possible la pièce et préparer la dose.

Sa lampe était à portée de mains, elle aurait pu l'allumer juste pour mettre un visage sur la bête qui l'a enfermée. Occasion manquée. Il mène toujours la danse. Il lui faudra d'autres séances comme celle-là pour arriver à ses fins. Fini le temps des films où la victime arrive à s'échapper en deux temps trois mouvements. Tout ça n'est que foutaise et cinéma. C'est la vraie vie, là. C'est bien plus glauque que les productions américaines. Pas de retouche de maquillage entre deux prises, pas de faux sang ou de faux hématomes. Les coups, elle les a vraiment reçus. Son sexe aussi. Ses bleus ne sont pas du chiqué. Tout est réel. Où est passé le réalisateur ? On arrête tout, l'actrice principale est fatiguée.

Délicatement, il lui prend le bras, lui serre un élastique autour du biceps, tapote la veine pour la faire ressortir et lui transperce la peau avec la seringue du bonheur.

La réaction est rapide et c'est tant mieux. Même si son corps était consentant pour le rapport sexuel, son esprit a eu bien du mal à se faire à l'idée qu'elle devait écarter les jambes en mimant comme elle pouvait une femme surexcitée et pleine de désir. Alors, cette dose est plus que méritée. Elle sait que ça ne se mérite pas. Elle sait qu'elle est droguée. Qu'elle est accro. N'est-ce pas tout ce que les addicts se trouvent comme excuse pour prendre un verre à neuf heures du matin, pour fumer un joint dès le réveil ou avaler des antidépresseurs plus qu'il n'en faut ? « Je l'ai mérité. »

Immédiatement, elle décolle. Doucement, elle s'allonge. Paisiblement, elle sourit. La suite, on verra plus tard. L'évasion, pour l'instant, c'est dans sa tête que ça se passe. Ça l'aide à supporter. Et elle en a désormais plus que besoin. Pour tenir, pour vivre. Son corps réclame, réclame et réclame encore.

Prisonnière d'un sadique.

Prisonnière de l'héroïne.

Prisonnière totalement à la merci.

OceanofPDF.com

*

Avant que la scène ne commence, elle pianote un message sur son téléphone et appuie sur « envoyer ».

Collée à lui, Christie ondule son corps telle une déesse endiablée au rythme d'une playlist spécialement préparée pour l'occasion. Il frissonne. Il devient vapeur. Otis Redding enchaîne après Nina Simone et Ben E. King. Du classique. De l'indémoudable. Et du sûr. Comme elle. Sûre, déterminée. Rien ne peut l'arrêter. Elle le cuisine, le saisit dessus, dessous, l'assaisonne comme il faut pour n'en faire qu'une bouchée.

Pourtant elle n'a pas faim. Lui, crève d'envie de manger.

Pas manger de la nourriture.

Il veut la manger, elle.

Heureusement qu'elle a fait livrer un repas de pacotille, juste pour l'apparence. Passer trois heures à concocter un petit plat sans amour pour un mec qui ne vaut rien n'aurait pas servi à grand-chose à part à perdre son temps. Il ne le mérite pas et elle n'est pas là pour ça. À chaque cause suffit sa peine.

Elle l'embrasse à pleine bouche. Elle se déhanche, se frotte à lui, se trémousse, lui souffle dans le cou et l'entraîne dans la chambre. Tous deux s'allongent sans tarder. Elle sur lui.

Dominer.

Mener la danse.

Le faire valser.

Elle sort plusieurs paires de menottes.

— Tout ça ? rigole-t-il. T'as invité des copines à toi ?

— Non, elles sont toutes pour toi. Je veux faire de toi mon objet.

— J'adooooore cette initiative, lui chuchote-t-il à l'oreille d'une voix suave. Fais de moi ce que tu veux.

Il ne croit pas si bien dire, pauvre taré.

Les yeux pleins de malice, elle attache les poignets et les chevilles de Loulou69 aux extrémités du lit, puis lui bande les yeux.

— Je me languis d'avance, ma belle...

— Attends deux petites secondes.

Elle saisit le téléphone de l'homme à sa merci, le déverrouille, tape un message et le repose.

— À nous deux, mon chéri.

Elle le chevauche et lui mord violemment le torse.

— Aïe ! Tu fais dans le SM, maintenant ? Je croyais que tu n'aimais pas ça ?

— Oh que si, et tu ne perds rien pour attendre, connard !

Sa voix a changé. Elle n'est plus ni douce, ni mélodieuse, ni agréable. Elle est glaciale, agressive, métamorphosée.

Loulou69 perd son assurance et refroidit aussi vite qu'il s'était enflammé.

— C'est quoi ton délire, là ?

— Ce n'est pas un délire. C'est la vie. La roue tourne, qu'est-ce que tu veux ? La roue tourne même plus vite que prévu.

— De quoi tu parles ? demande-t-il. Enlève-moi ce bandeau et détache-moi, ça ne me fait pas rire.

— Je ne suis pas là pour rire, ça tombe bien. Je suis là pour autre chose.

— Bon, arrête ça tout de suite ! Enlève-moi ces trucs, bordel !

Il gesticule en vain, tente de tirer sur les menottes, de plier les jambes, mais rien n'y fait. Il espère malgré tout que c'est une blague, qu'elle veut jouer avec lui. Mais cette voix...

— Putain, mais merde, t'es devenue folle ?

— Oh non, je suis parfaitement lucide, je sais exactement ce que je fais, t'en fais pas pour moi ! En revanche, tu devrais t'inquiéter pour toi...

— C'était trop beau, je le savais... Tu veux quoi ? Du fric ? J'ai pas de liquide ici.

— Non, c'est pas ton pognon qui m'intéresse ! Je vaudrais bien mieux qu'un petit banquier merdique dans ton genre...

— Alors tu veux quoi ? Ôte-moi le bandeau au moins, qu'on puisse discuter...

— Ah tiens, oui, bonne idée, je vais pouvoir te regarder droit dans les yeux et voir la peur grandir en toi.

— T'es complètement barge. Si tu veux me faire peur, c'est bon t'as gagné. Barre-toi de chez moi et on en reste là.

— Ah, mais t'as pas bien compris, mon petit. Ça ne fait que commencer. Tu vas payer. Et crois-moi, la note est plutôt salée. Et comme ce n'est pas d'argent dont j'ai besoin, tu vas devoir t'acquitter autrement de ta dette. Je vais te rendre la monnaie de ta pièce, quoi.

— Mais, bordel, de quoi tu parles ?

OceanofPDF.com

*

Le loup est presque devenu agneau. Le calme s'est installé dans la bergerie. La jeune femme s'est remise de son shoot et n'a pas fermé l'œil depuis, alors que le gros sadique qui lui a servi de partenaire est étalé de tout son long sur le matelas qui sent aussi mauvais que lui.

Toujours liée à cette satanée chaîne, elle ne peut rien faire. Ni tenter de s'enfuir ni même essayer quoi que ce soit d'autre. En plein doute, elle se demande si tout sert réellement à quelque chose. L'amadouer pour quoi faire ? Il est taré, mais il n'est sûrement pas bête. Se montrer docile pour en tirer quoi ? Une dose de plus ? Et après ?

S'il avait voulu la tuer, il l'aurait déjà fait, non ? Il attend des aveux ? Mais des aveux de quoi ? Elle n'est pas blanche comme neige, certes, mais elle n'a rien fait qui mériterait un tel supplice. Elle n'a tué personne, elle n'a jamais fait de mal, elle n'a pas une thune, donc il peut toujours demander une rançon, il est franchement mal barré. Et puis s'il avait vraiment voulu de l'argent, il se serait déjà manifesté, non ? Il lui en aurait parlé. Ou même, comble de la mise en scène, il l'aurait filmée et lui aurait demandé de lire un texte aussi banal que dans les films de kidnapping pour réclamer une somme dingue et un hélicoptère pour pouvoir s'échapper à l'américaine. Mais non, il n'a rien fait de tout ça.

Il ronfle. Il est bien, là, sur le dos, le membre a bien travaillé et l'a fait grimper si haut qu'il en oublierait presque qu'il est au fond d'un trou à rats. Elle, elle ne risque pas de mettre ça dans un coin de sa tête. Un endroit comme celui-là, même après un shoot et une fausse partie de jambes en l'air, elle n'est pas près de l'occulter.

Sa cagoule, il faut qu'elle lui enlève sa cagoule. Sans le réveiller. Elle veut voir son visage ou au moins le toucher, elle veut savoir qui il est. Avant cela, elle tente de passer au-dessus de lui pour attraper la lampe torche. Le cliquetis émis par le mouvement de la chaîne ne réveille pas la bête. Elle souffle silencieusement de soulagement. À tâtons, elle inspecte autour du matelas en faisant le moins de gestes et le moins de bruit possible. Pas de lampe. Pas folle la guêpe, il l'a posée suffisamment loin pour qu'elle ne puisse l'atteindre. Elle ne peut retenir un sanglot qu'elle tente en vain de avaler. Très proche, trop proche de lui, au-dessus de lui à présent pour retrouver sa position initiale, elle le sent bouger, il se réveille. Non, il se

tourne vers elle et continue ses ronflements. Il fait sa nuit, l'enfoiré. Bien tranquille. Lui ôter sa cagoule ne servirait pas à grand-chose à part l'énerver. Et puis elle ne verrait pas son visage. Il fait aussi noir que dans le cul d'un ours.

Elle a cru sentir une barbe. Maigre indice. De nos jours, les poils sur le menton sont plus que monnaie courante.

Le frapper, l'assommer. Avec quoi ? Elle n'a rien sous la main. S'éloignant doucement du matelas pour se rapprocher du mur auquel elle est liée depuis... combien de temps, déjà ? Elle n'en a pas la moindre idée. Elle touche le sol, comme si, par bonheur, elle allait mettre la main sur une batte de base-ball. Elle sent la toile de jute. L'étouffer avec ? La grosse blague. Lui n'est pas attaché et pourrait faire preuve d'une force herculéenne pour la plaquer au sol, la frapper et l'anéantir. On oublie l'idée. On pense à autre chose. Il va être beaucoup plus difficile à éliminer que le rat.

Assise le dos au mur, elle se dit qu'elle a perdu son temps à se faire monter dessus. Qu'il dorme, ça lui fait une belle jambe et ça ne changera pas la face du monde. Plus bas qu'au fond d'un gouffre, plus profond que l'épave du Titanic, voilà où elle est. Elle se laisse choir sur les graviers, abandonnée à son désespoir, rythmé par la respiration paisible du monstre qui l'a violée, droguée et violentée.

Sa tête touche le plateau en bois sur lequel, quelques jours auparavant, son geôlier lui a laissé à manger et qu'elle a complètement oublié. Du bois, épais, solide. Qui peut faire mal si on s'en sert comme arme pour taper, pour cracher toute sa haine, pour tenter quelque chose, un petit rien.

Affaiblie et démunie, mais avec un infime espoir, elle saisit le plateau et se rue sur l'animal échoué sur le matelas. À l'aveuglette toujours, elle frappe de toutes ses forces en direction du visage, en hurlant. Évidemment, il se réveille au moment où il reçoit un coup dont même elle est étonnée. Un bruit sourd. Une force surprenante. Le choc.

— Tu m'as pété le nez, sale pute !

Profitant de l'effet de surprise, elle tape encore une fois, une seule fois avant qu'il ne l'empoigne et qu'il ne lui décolle une baffe phénoménale. Un coup qui la couche sur le matelas, amortissant si peu la chute. Désormais à terre, elle n'est qu'une proie offerte au sadique. Il s'acharne sur elle comme

un boxeur le ferait sur son sac d'entraînement. Elle est le punching-ball, il est le sportif plein de rage. Les coups pleuvent. L'agneau est redevenu loup.

— Tu croyais quoi ? hurle-t-il. Me baiser, m'assommer et puis après, t'aurais fait quoi, petite conne ?

Elle a simplement tenté ce qu'il fallait tenter. Mourir sous ses coups ou d'autre chose, c'est du pareil au même.

— Je pensais que tu avais compris, poursuit-il. Mais non, mademoiselle joue les super-héros !

Elle ne compte plus les assauts. Sa tête prend tout autant que son corps. Un coup de poing dans le thorax lui coupe la respiration juste avant qu'une dent n'éclate et que le sang jaillisse de sa bouche. Une boucherie. Un abattoir morbide. Elle ferme les yeux, tente de penser à autre chose. *Que nenni* ! Elle sait qu'il continuera jusqu'à ce que mort s'ensuive. Peut-être qu'il arrêtera juste à temps pour qu'elle agonise et qu'il puisse la regarder souffrir et souffrir encore. Toutes les parties de son corps sont touchées. Son visage pourtant protégé par ses mains reçoit de nouvelles rafales, de violentes rafales. Il manque quelques coups, la faute à l'obscurité, et reprend de plus belle. Une bête en plein délire. Même dans les histoires les plus atroces, on n'a jamais vu ça. Le réalisateur du trop long-métrage s'en donne à cœur joie.

Repliée sur elle-même, elle le supplie d'arrêter. Cela ne fait que démultiplier sa colère et sa force. Il shoote dans son ventre comme dans un ballon de rugby pour confirmer un essai. Elle n'est plus rien qu'un tas de chair humaine en décomposition.

Et puis tout s'arrête. Il se lève, lui crache dessus et s'en va en claquant la porte.

Dans les vapes, elle navigue dans un coma conscient et lutte pour tenter de se maintenir éveillée.

Puis elle sombre.

Dans son rêve, elle a huit ans. Elle vient de perdre une dent et est fière comme pas deux de la montrer à sa maman. Pour que la petite souris passe et laisse une pièce en échange de la dent, elle dépose sa quenotte dans un petit écrin en patchwork cousu par sa grand-mère, sous son oreiller. C'est une grande, maintenant. Elle a du mal à croquer dans une pomme du fait des nombreux trous dans sa bouche, mais qu'importe, il faut passer par là,

sa maman lui a dit plusieurs fois. Après avoir caché son trésor, elle court dans le jardin, sourire édenté aux lèvres, et rejoint le reste de la famille. Happy, le labrador adopté il y a quelques mois, est comme un coq en pâte et secoue la queue quand elle lui lance un bout de bois pour qu'il aille le chercher. Papa est occupé au barbecue pendant que maman met le couvert sur la table de la terrasse. C'est une belle journée de printemps. Ce matin, tout le monde y a mis du sien pour nettoyer les chaises, jouant évidemment avec le jet d'eau par la même occasion. Papi, mamie et des copains de papa et maman ne devraient plus tarder. Sa sœur est là, à boudier un peu, parce qu'elle n'a perdu que deux dents, mais ça va venir, la rassure maman. Ils sont heureux. Le soleil brille plus que de raison, on se croirait en été et, après l'hiver un peu rude, la dose de vitamine D met tout le monde en joie. C'est une belle journée de printemps. Oui, c'est une belle journée de printemps. Et sans crier gare, la pluie se met à tomber. L'orage gronde, Happy hurle, papa, maman, sa sœur, les grands-parents et les amis ne sont plus là. La pelouse du jardin se métamorphose en graviers. Des murs de pierre sortent de terre. Le ciel s'assombrit, l'odeur d'humidité masque rapidement celle des chipolatas grillées, tout devient noir, sombre, morbide. Sa robe devient loque. Elle se sent faible, a mal partout, ne tient plus sur ses jambes et s'étale au sol, devant un homme en combinaison de chantier.

Elle a essayé de s'évader.

Même dans ses rêves, il est là.

*

— Vous avez dormi ici, ou quoi ?

— Vous êtes beaucoup plus perspicace que ce que je pensais, répond Métayer à son capitaine, tout juste arrivé au commissariat, les mains pleines d'une cafetière flambant neuve.

— J'ai acheté une Nespresso, je vous sers un petit serré ? poursuit Dumond, faisant mine de ne pas faire attention au ton sarcastique de son supérieur.

— C'est pas de refus. J'ai épluché le dossier Carpentier toute la nuit. Et je soutiens mordicus que les deux affaires sont liées.

— Pardon, mais ça n'a aucun sens. C'est une coïncidence, c'est tout, renvoie Dumond.

— Une coïncidence ? Deux homicides sanglants en quelques mois dans un endroit aussi calme que ça, ça ne vous choque pas ?

— Fallait bien un peu d'animation, réplique Dumond en souriant, on commençait à se faire chier royal avec les collègues. Au moins là, on a un os à ronger.

— C'est franchement pas drôle. Vous iriez dire ça aux familles des victimes ?

— Oh, c'est bon ! on est tous à cran, c'était juste pour détendre un peu l'atmosphère, va falloir vous dérider un peu, chef, sinon vous ne tiendrez pas...

— J'ai pas dormi et franchement, j'ai pas du tout la tête à rire de vos blagues cyniques.

— Un serré, c'est ça ?

— C'est ça, merci.

Dumond sort de la pièce pour s'atteler à sa tâche de serveur pendant que Métayer pousse son siège à roulettes vers l'arrière pour se lever et faire les cent pas dans son petit bureau, clope au bec. Il se frotte la barbe trop peu entretenue ces derniers temps et se gratte la joue en faisant la moue. Deux affaires morbides, deux victimes torturées, deux dossiers sur les bras.

De retour avec la commande parfaitement exécutée, Dumond tend une tasse au commandant et porte l'autre à ses lèvres.

— Merci, il me faut bien ça pour reconnecter tous mes neurones. Je persiste en disant qu'il y a forcément un lien entre les deux histoires. Même si le *modus operandi* n'est pas le même, ça serait franchement dingue et hallucinant que deux tarés traînent dans les parages. Il n'y en a qu'un. Il faut juste trouver ce qui l'anime, quel est ou quels sont ses mobiles...

— Eh ben, bon courage.

— C'est plus que du courage qu'il va nous falloir, c'est de la détermination et du vice. On va devoir plonger dans la personnalité de ce type pour savoir à quel point il est dérangé...

— Vous excluez le fait que ce soit une femme qui ait fait ça ?

— J'ai déjà du mal à croire qu'un homme soit capable de commettre des atrocités pareilles, alors une femme...

— Pour couper des couilles à un homme attaché, moi, perso, je vois bien une femme... ou un pédé avide de vengeance, à la rigueur.

Métayer avale une gorgée de café et tire frénétiquement sur son mégot.

— Très bon, votre kawa, au pire, vous pourrez vous recycler.

— Oh, un compliment ! Je prends !

Métayer ne bronche pas et reste concentré. Il tourne les pages du document posé sur son bureau.

— Rien, y a rien dans le dossier Carpentier. D'ailleurs, s'il n'y avait pas eu d'enquête, je crois que ça aurait été du pareil au même... Alors concentrons-nous sur... merde, il s'appelle comment déjà ?

— Michelin. Laurent Michelin.

— Et qu'est-ce que vous avez sur ce Laurent Michelin ?

— Homme de trente-cinq ans, cadre dans une banque. Fils unique. Ses parents sont morts il y a une quinzaine d'années dans un accident de la route. Plutôt renfermé, il est adepte des jeux vidéo et passe le plus clair de son temps à jouer à la « bagarre », se moque Dumond, avec ses potes virtuels sur *Call of Duty*.

— C'est tout ?

— On n'a quasiment rien déniché d'intéressant dans son ordi, hormis des connexions sur des sites d'escorts. Pas marié, pas d'enfant. Homme bien sous tous rapports au boulot. Que de bons retours de la part de ses collègues. Et en consultant son téléphone, on a pu trouver le contact de son « bébé d'amour », une nana avec qui il échange des messages depuis

quelques semaines. Histoire récente apparemment. À en croire les textos, elle menait la barque. Mais c'est tout ce qu'on sait.

— Bien sûr, vous l'avez convoquée, lance Alex.

— Bien sûr, répond Dumond, imitant ironiquement son chef. C'est Sinconetti qui l'a contactée, il la reçoit cette après-midi.

— Bien, espérons qu'elle fasse avancer tout ce bordel.

Alex referme rapidement le dossier pour clore la discussion matinale. Pendant que Dumond regagne ses quartiers, Métayer allume une nouvelle cigarette. Une de plus ou une de moins, il n'est plus à ça près.

*

Rien ne peut l'arrêter, désormais. Christie est morte de trouille, mais déterminée. Sa victime coupable est devant elle, sur le lit, pieds et poings liés. Inoffensif. Apeuré, lui aussi. Il ne la connaît pas tant que ça finalement et ne sait pas de quoi elle est capable ni ce qu'elle lui veut. Il hurle et elle le frappe avec la lampe de chevet pour calmer ses ardeurs.

Ce qu'elle veut ? Une vengeance. Et la vengeance est un plat qui se mange froid, Lio l'a assez chanté. Et même qu'il va se glacer les doigts. Il n'aura que ce qu'il mérite. Elle veut l'humilier et commence par se mettre debout sur le lit au niveau de sa tête. Elle ne peut pas croire ce qu'elle fait, mais elle se lance. C'est maintenant. Elle lâche les vannes et lui urine dessus. Elle-même en est dégoûtée. Rien de pire, rien de plus méprisant que ça. Il hurle de nouveau.

— T'es une grande malade ! dit-il en tournant la tête pour éviter le jet. Faut te faire enfermer !

— Ouvre la bouche, connard ! Bois, parce que c'est peut-être le dernier plaisir que tu auras sur cette terre.

Il vomit tripes et boyaux. Il en a partout.

— Ah non ! T'étouffe pas avec ta gerbe, je n'en ai pas fini avec toi.

Il crache tout ce qu'il peut cracher. Elle s'assoit violemment sur son ventre. Sans pitié. Et le gifle plusieurs fois d'affilée. Elle se serait bien servie de ses poings pour lui casser la gueule, mais honnêtement, elle n'a jamais fait ça de sa vie, elle serait capable de manquer son coup et de se faire mal. C'est lui qui doit souffrir. Pas elle. Sa violence se décuple au fur et à mesure. Plus elle frappe, plus elle y met de la force.

— Arrête, je t'en supplie...

— Ta gueule ! Tu peux me supplier tant que tu veux, je m'en fous, comme tu peux pas imaginer ! Tu pensais sérieusement que j'étais en train de tomber amoureuse de toi ? Sans rire ? Tu croyais que je prenais mon pied ? *Que nenni* , sombre con. *Que nenni* !

Et elle éclate de rire. Un rire intense, révolté. Survolté. Son visage redevient agressif, d'un seul coup.

— Je ris, alors que ça fait plusieurs mois que je ne fais que pleurer. Par ta faute, petit enculé.

— J'ai rien fait... Pourquoi tu t'en prends à moi ?

— Arrête, je vais verser ma larme... Ah bah non, je n'en ai plus. Non, je n'ai plus de larmes, tout a déjà coulé, je me suis noyée dans mon chagrin. Que tu le veuilles ou non, c'est à toi de chialer, maintenant.

— Au secours ! ose-t-il crier.

Le sang de Christie ne fait qu'un tour. Elle empoigne le radio-réveil sur la table de nuit et le cogne avec. L'arcade sourcilière gauche éclate et pisse le sang dans la foulée.

— Ah... zut, tes draps sont bons à foutre à la poubelle, ironise-t-elle alors qu'il est dans les vapes.

Elle saute du lit, file dans le salon, fouille dans son sac et revient avec un gros rouleau de ruban adhésif dont elle déroule un morceau qu'elle lui colle sur les lèvres.

— Au moins, comme ça, t'arrêteras de crier, bouffon. Et je peux continuer à m'amuser tranquillement.

Sonné, il ne réagit pas. À mi-chemin entre conscience et inconscience, il ne voit pas qu'elle cherche de nouveau quelque chose dans son sac. Elle sort un paquet de cigarettes et s'en allume une, comme pour signer la première mi-temps.

— 1-0, retour au vestiaire, coupure pub, ricane-t-elle, en tirant sur sa clope.

*

Retour à la case départ. Non, retour à la case prison. Prison de pierres. Dans un état pire qu'avant. Face à un monstre encore plus énervé et furieux qu'au début. Si elle avait attendu, si elle avait continué à l'attendrir, à le calmer, peut-être que... peut-être que rien du tout.

Elle qui passait sa vie à se plaindre, avant. Elle qui jouait les éternelles insatisfaites. Elle aurait aujourd'hui toutes les raisons valables de crier « Au loup ! », mais c'est trop tard, le petit Pierre a ameuté les foules pour un rien de trop nombreuses fois et, maintenant, il est seul au monde face au danger. Elle est seule au monde face au danger. En lambeaux, dans ses vêtements qui n'en sont plus, dans un corps qui n'est qu'hématomes et plaies en tout genre, son esprit vagabonde sur le chemin sinueux de la douleur.

Elle veut mourir maintenant.

C'est probablement ce qu'il veut lui aussi.

Après s'être déchaîné sur elle comme un chien enragé, il est parti et l'a laissée pour morte sur le sol glacé. Mais elle vit encore. Elle sait qu'elle n'a pas passé le cap parce qu'elle a mal. Et quand on a mal, c'est qu'on vit.

Elle ne veut plus avoir mal, elle ne veut plus vivre.

Elle veut partir. S'envoler vers un paradis ouaté et accueillant. Tant pis si elle n'a pas eu le temps de dire à ses proches qu'elle les aime du plus profond d'elle. En ce moment, au plus profond d'elle, c'est la douleur la maîtresse des lieux.

Des tremblements s'ajoutent aux gémissements. Elle convulse et se sent partir. Enfin... Puis les spasmes reprennent, les crampes s'enchaînent et le manque s'intensifie pendant de longues minutes avant de la laisser sombrer.

Elle rêve de nouveau, ou elle pense, elle ne sait plus très bien. Elle a été heureuse, petite. Elle a eu tout ce qu'elle voulait. Qu'il est chaleureux et agréable de replonger dans ses années d'insouciance où rien ne l'atteignait et où tout lui réussissait ! Un regret, peut-être. Celui d'être tombée amoureuse d'un mec qui n'en valait pas la peine quand elle était toute jeune adulte.

En attente continuelle d'un signe, d'une marque d'affection de la part de celui qu'elle aimait, elle le suivait comme un chien obéissait à son maître. Il était beau. De cette beauté qu'ont les *bad boys*. La belle et la bête. Il était

réputé pour faire les quatre cents coups, elle, pour faire craquer la terre entière. Il n'était pas si beau que ça, en réalité. Mais sa popularité parlait pour lui. Il était attirant parce qu'écorché vif. Il était le méchant qui faisait jouer sa réputation pour attirer la gent féminine. Elle était jeune et pensait qu'il allait s'assagir. Elle a tout fait pour. Il n'en avait que faire. Il ne la maltraitait pas, il ne savait pas l'aimer, fin de l'histoire. Il pensait que c'était acquis, qu'elle et lui c'était pour la vie, et ne lui prêtait plus aucune attention. Elle ne servait que pour faire bonne figure et redorer son blason en surface.

Elle a souffert, n'a rien dit puis a fini par ne plus attendre quelque chose de lui. Par ne plus espérer un geste tendre ou un mot doux de sa part. Elle est allée prendre son pied avec quelqu'un d'autre plutôt que de se prendre des vacheries en pleine tête à longueur de journée par celui qu'elle pensait, au départ, aimer pour le reste de ses jours. C'était couru d'avance, alors que franchement, elle déteste faire du footing, même la marche à pied, elle a horreur de ça. Et là, elle s'est pris les baskets, la ceinture de running et les écouteurs en pleine face. Le truc cousu de fil blanc et jaune cocu. Rien à foutre d'aller voir ailleurs. C'est qu'elle n'avait plus de sentiments. Et lui ne l'aimait pas comme il fallait. Ou en tout cas, il ne lui montrait pas et pensait que la vie c'était baiser sans préliminaires, ne pas discuter, jamais, paraître, toujours, et aller voir ses potes pour une partie de poker. Non, non, ce n'était pas un macho, il ne savait pas aimer, voilà tout. Alors qu'elle avait tellement de tendresse qu'elle aurait pu en revendre sur leboncoin, lui ne voyait rien de tout ça. Il n'avait pas besoin de bisous, de câlins et de tous ces « trucs de nanas », qu'il disait.

Ça a duré trois ans. Trois ans, c'est long quand on n'en a à peine vingt.

Quand elle est partie, il l'a suppliée de revenir. Mais c'était terminé. *Basta. Cia. Hasta luego* . La belle a recommencé à vivre et s'est dit, à partir de ce moment-là, qu'elle avait gâché la fin de son adolescence et qu'elle allait profiter de sa vie de jeune adulte. Elle a enchaîné les soirées dans des bars et les nuits avec des mecs. Plusieurs par semaine. Elle se respectait, ne couchait pas forcément. Elle s'amusait. « C'est dangereux ce que tu fais », lui répétait sans cesse son entourage. Elle n'écoutait personne d'autre que son envie de rencontrer du monde.

Plein de monde.

Des mecs.

Plein de mecs.

Ensuite, il y a eu Bertrand, mais ça n'a pas duré. Elle a repris ses folles soirées et ses rencontres délurées. Elle se faisait souvent brancher. Elle savait que sa plastique et son déhanché sur la piste de danse attiraient. Elle n'aguichait jamais. Son tempérament solaire suffisait pour aimer même les plus inatteignables rapaces. Une beauté naturelle. Un don pour plaire sans le vouloir. Elle le savait. Elle s'en amusait. Elle en abusait.

Jusqu'à ce soir de trop.

Un verre, deux verres. Un cachot.

OceanofPDF.com

*

Dumond déboule en trombe dans le bureau de Métayer, manquant de peu de le faire s'étouffer avec un sandwich infâme acheté à la seule boulangerie à peu près potable de la ville.

— Je crois que vous avez raison, commandant... il doit y avoir un lien avec la première affaire...

— Vous êtes pire qu'une girouette, capitaine Dumond. Faites gaffe, vous allez vous envoler. Si vous changez d'avis comme de chemise, on est vraiment mal barrés. Mais bon, ravi de voir que vous vous rangez de mon côté, quand même. Pourquoi vous dites ça, du coup ?

— La nana du mec qu'on a retrouvé mort... c'est une Carpentier... Christelle Carpentier, la sœur de la première victime.

— Vous êtes sérieux ?

— Oui, elle vient de s'annoncer à l'accueil.

Métayer reste coi, bouche ouverte, sourcil droit relevé.

— C'est moi qui vais l'interroger, finit-il par lancer.

— O.K., comme vous voudrez. Je reste avec vous ?

— Non, juste elle et moi, dans mon bureau. Et je débrieferai ensuite.

— O.K., commandant. Je la fais monter.

Dumond se dirige vers le couloir et est rattrapé par la voix du chef.

— Dumond ?

— Oui, commandant ?

— La prochaine fois, quand j'exposerai une intuition, une hypothèse, vous serez gentil de prendre en considération ce que je dis, mon petit.

Agacé, le capitaine ne laisse rien paraître sur son visage. L'appellation « mon petit » n'a rien d'affectueux, rien de sympathique, rien d'amical. C'est simplement dégradant, hautain. Juste pour que le chef marque son territoire, qu'il assoie son autorité et qu'il montre qu'il prend les choses en main. Qu'il est au-dessus, qu'il vaut plus que lui. Pourtant, ils sont quasiment de la même génération, tous les deux. Tout comme lui, le commandant a certainement regardé les mêmes dessins animés et connaît par cœur tous les épisodes de *Dragon Ball*. Comme lui, il a certainement maté, en toute discrétion et sans s'en vanter, les premières télé-réalités. Comme lui, il a sûrement trouvé ça niais, mais a continué à regarder quand

même. Il a aussi échangé les images autocollantes des équipes de foot, gagné des triples calots à la récré en réussissant à mettre les billes dans le trou. Le capitaine est certain qu'ils ont eu la même enfance, les mêmes centres d'intérêt parce que tous les deux sont nés dans les années quatre-vingt-dix et que quand on est né dans ces années-là, on a dansé sur *Despacito* et *Gangnam Style* et on a roulé des pelles sur *Someone like you*.

Il fait profil bas. C'est Métayer, le chef. Pas lui. Et pour le coup, Alex a vu juste.

— Bien, c'est noté, commandant, dit-il, sur le pas de la porte.

— Parce que, entre vous et moi, poursuit fièrement le commandant, comme pour le retenir dans son bureau et en rajouter une couche, si les deux affaires n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, non seulement notre ville va entrer dans le TOP 3 des communes à éviter, mais en plus, la famille Carpentier devrait de toute urgence consulter un marabout ou un exorciste pour faire fuir le mauvais sort qui s'acharne sur elle.

— Pas faux.

— Bien, allez chercher miss Carpentier, maintenant.

— À vos ordres, mon commandant.

*

Encore sous le choc de la violence de celle qu'il pensait inoffensive, Loulou69 peine à recouvrer ses esprits. Petit à petit, il revient à lui, non sans mal. Une douleur lancinante à la tempe vient lui rappeler la situation. Il gémit. Il voudrait crier, il voudrait hurler à la mort. Mais sa bouche est toujours neutralisée. Les yeux hors des orbites, il observe sa belle devenue bête. Elle fume en le regardant et joue, entre chaque bouffée, avec sa cigarette entre les doigts, à quelques centimètres de ses tibias. La chaleur se rapproche.

Cette fille est cinglée. Pas le genre de cinglée un peu fofolle, exubérante, extravertie, grande gueule et farfelue, mais bel et bien la vraie cinglée. Celle avec un pète au casque, la lumière éteinte à tous les étages, celle finie à la pisse ou bercée trop près des murs. Une vraie psychopathe.

Il tente de se relever mais ses quatre membres sont attachés fermement. Il est condamné à rester allongé. Il bouge autant qu'il peut. Une mouche prise sur un bout de scotch pendu à une poutre dans une maison de campagne. Pas mieux. Pire. Le lit grince, un lit bon marché avec un sommier pourri. Pas sûr qu'il tiendra le coup.

— Tu dois te demander ce que tu fous ici, attaché, comme ça...

— Mmmmm... fait-il en bougeant la tête de haut en bas.

— Tu ne vois vraiment pas ?

— Mmmm, avec la tête de gauche à droite.

— Ça te dit rien le bar *Mojito and co* ?

De gauche à droite.

— Allez, un petit effort.

De gauche à droite.

— Réfléchis un peu... Attends, je vais t'aider à te souvenir...

Elle approche le mégot encore allumé et frôle à peine les poils de la jambe de Loulou69. L'odeur de cochon grillé embaume immédiatement la chambre. Malgré une bouche obstruée, un râle fend la nuit. Elle s'avance près de sa tête, saisit de nouveau le radio-réveil et le frappe.

— Je t'ai pas demandé de gueuler comme un putois. Ferme-la, nom de Dieu !

Hors d'elle et en transe, elle pose le radio-réveil et reprend.

— De toute façon, je connais les réponses. En réalité, j'ai juste envie de m'amuser comme tu l'as fait avec Stéphanie.

Stéphanie.

Stéphanie.

Stéphanie. Oui, il se souvient. Très bien. Une arme nucléaire. Une beauté de la nature. Un charme légendaire. Ah, oui, le bar ! Mais oui, il se souvient très bien. Depuis, de l'eau a coulé sous les ponts. Une soirée agréable. Écourtée par elle, pas par lui. Il ne s'est pas amusé, il a juste passé un bon moment.

— Tu sais qui c'était pour moi, Stéphanie ?

Tête de gauche à droite.

— Ma sœur, pauvre con. C'était ma sœur.

Elle réitère la brûlure sur l'autre jambe.

Des larmes coulent sur les joues de la victime.

— Tu peux chialer, va, ça ne me fait rien. Garde ce qu'il te reste, parce que tu vas morfler, c'est moi qui te le dis. T'es peut-être un pervers, un sadique, un fou à lier, mais tu es aussi et surtout con comme la lune. Je n'ai pas mis longtemps à te retrouver. Et tout ça, à distance. T'as laissé un maximum d'indices que ces connards de flics avaient sous les yeux. Ils n'ont rien trouvé et toi, là, t'as continué ta petite vie tranquille.

Il la regarde, hébété, tente de crier, en vain, et continue de se débattre sans parvenir à se libérer de ses liens.

— Tu fais moins le malin, hein ? Il est passé où le charmeur de ces dames ? Il est passé où le dominant ? Devant moi, je ne vois qu'une petite merde en train de souffrir et qui n'est pas au bout de ses peines.

La brûlure est encore plus intense sur cette jambe-là. Les poils grillent un à un, atteignant l'épiderme et cramant lentement, mais sûrement, la peau de Loulou69.

Elle finit par éteindre le mégot sur le bout de son sexe. Il rugit et ressent une douleur effroyable. Un torrent jaillit de ses yeux, ses jambes s'agitent instinctivement. Ses bras en font de même. Il tire de toutes ses forces sur les menottes qui ne cèdent pas et font parfaitement leur travail.

Dans la foulée, elle allume une autre clope, tire une grosse taffe et croise les bras devant son œuvre.

— Tu es pathétique, mon pauvre ami. Tu es encore plus facile à choper que le VIH. Je t’ai attrapé et tu t’es laissé faire.

Elle tire une chaise jusqu’ici coincée dans le coin de la chambre et s’assoit près du lit. Elle aspire une nouvelle bouffée et poursuit. Il ne la quitte pas des yeux, à l’affût de la prochaine torture.

— J’ai mené ma petite enquête. J’ai su par la suite où ma sœur avait passé la soirée, ce jour-là. Il ne m’a pas fallu beaucoup de temps pour mettre la main sur toi. De loin, j’ai appris à te connaître. De loin, j’ai suivi tes exploits à ton tournoi de badminton avec tous tes potes de la banque, ça te rappelle quelque chose ? Ton périple en solo au nord des États-Unis, sac au dos... J’aurais pu venir à ta rencontre, hein ? Parce que j’étais au Canada à ce moment-là, mais j’ai laissé mijoter ma vengeance. Je t’ai épié grâce aux réseaux sociaux, toi, l’homme aux milliers d’abonnés qui se gargarise dès que de nouvelles personnes s’abonnent à son compte. Oh ! comme tu flambais, il y a encore quelques semaines avec ta voiture de luxe que tu avais louée pour le mariage d’un pote qui n’est pas un pote. Parce que tu n’as pas de potes, tu n’as personne. Tu es seul comme la mort. Risible. De l’apparence, rien que de l’apparence. J’ai suivi tes moindres faits et gestes.

Il l’écoute et attend de voir jusqu’où elle va aller. Il maudit Instagram. Il maudit les photos qu’il a postées, dévoilant sa vie à tout-va. L’apparence, rien que l’apparence.

— Tu penses bien que je ne me suis pas arrêtée là. J’ai fouillé et j’ai encore fouillé. Tu utilises le même pseudo partout. Même sur les sites de cul... et les sites d’ *escorts* . Trop facile.

Elle se rapproche.

— Tu aimes les putes...

Elle s’arrête de parler, lui brûle un téton.

— ... alors je suis devenue pute.

Et brûle le deuxième téton.

Deux brûlures supplémentaires.

Deux raisons supplémentaires de gémir à la mort.

Debout sur son ventre maintenant, elle saute et saute encore. Sur son thorax, au niveau de l’estomac. Il retient sa respiration et contracte ses abdominaux autant qu’il peut pour limiter la casse.

— Tu vois, ça, je ne pourrai plus jamais le faire... Sauter sur un trampoline avec ma frangine, dit-elle en piétinant Loulou69.

Un crac, deux cracs.

Malgré la douleur, il tente de se tourner, échoue, mais réussit à la faire basculer. Elle tombe du lit et se rattrape de justesse pour ne pas s'étaler sur le sol.

— Petit enculé ! Ne crois pas que tu vas t'en sortir... C'est moi qui mène la danse, maintenant.

Elle rit.

Il hoquette, elle le frappe encore. Cette fois-ci, elle y met les poings. Un coup dans la mâchoire, un coup dans la tempe gauche.

— J'espère que tu morflés. J'espère que tu souffres. J'espère que tu comprends la douleur que tu as infligée à Stéphanie.

Il hausse les sourcils et tente de dire « non », comme pour se dédouaner. De quoi veut-elle parler ? Cette Stéphanie en question l'a laissé en plan, ce soir-là. Enfin, pour être exact, elle lui a demandé de partir. Ils ont bu quoi ? Deux verres, à tout casser. Il l'a draguée et pensait qu'elle était dans le même *mood*, mais le charme ne s'est pas déclaré. Ça n'a pas matché. Pourtant, il aurait bien été plus loin, lui, jusqu'à une partie de jambes en l'air. Mais même ça, elle n'en a pas voulu. Alors cette fille, il ne l'a jamais revue. Il a fini son verre, l'a embrassée sur la joue, lui a dit au revoir et est rentré chez lui. Avant ça, il lui avait proposé de la ramener chez elle et elle a décliné l'offre, comme elle avait décliné la proposition du « plus si affinités ». C'est ça, les rencontres, parfois ça colle, parfois ça n'adhère pas. Autant passer à autre chose et ne pas s'accrocher. À quoi bon ? Ce n'est pas parce qu'elle était belle à se damner qu'il allait ramper pour obtenir une pipe ou une levrette. Il avait envie de baiser, pas de se rabaisser. Des nanas, y en a des tonnes sur terre, celle-ci ne voulait pas de lui, il a tracé son chemin.

Alors pour ce qui est arrivé à cette Stéphanie, lui n'était pas dans le coup. Bien sûr, tous les mecs du bar la mataient ce soir-là. Une fille comme ça, ça ne passe pas inaperçu. Peut-être que c'est l'un d'eux qui a fait quelque chose, une fois qu'il était parti. Même s'il lui arrive de boire plus que de raison, de prendre un rail de coke de temps en temps ou d'abuser de certaines substances, là, il se souvient très bien de ne pas avoir poussé le

bouchon trop loin. C'était une soirée tout ce qu'il y a de plus banal, soldée par un échec cuisant, certes, mais rien de plus.

Christie n'est visiblement pas du même avis.

— Tu pensais faire de moi ta nouvelle victime ? Raté ! C'est moi qui t'ai touché, c'est moi qui vais te couler. Terminé, il n'y aura plus rien à voir. Ma patience a des limites. Ça fait trop longtemps que j'attends, que je me languis de t'ôter ta dignité.

Elle sent les larmes monter. Le souvenir de sa sœur, l'état dans lequel on l'a retrouvée, tout ça remonte à la surface et prend le pas sur la rage qui l'anime depuis plusieurs mois. Elle est au bout de ce qu'elle prévoit depuis tout ce temps. Elle va poser le point final. Enfin.

Ne pas fléchir maintenant. Si près du but.

Elle renifle et s'essuie le nez du revers de son poignet.

OceanofPDF.com

*

Abandonnée à son sort, réduite à un amas de chair à l'agonie, elle n'a plus aucun espoir. Qu'elle aimerait avoir un peu plus de jugeote pour tenter de trouver le truc qu'il lui permettrait de sortir ! Si elle pouvait se libérer, aurait-elle la force de faire ne serait-ce qu'un pas pour s'éloigner ? Il la retrouverait et l'égorgerait sur place. À dix centimètres de la maison dans laquelle elle est enfermée.

Non, elle ne voit pas de solution, hormis celle de se laisser crever. Peut-être qu'elle devrait se tuer. Se suicider.

Ça irait plus vite.

Ça serait moins douloureux.

Et tout serait enfin fini.

Et se tuer comment ? Bonne question ! En se tapant dessus avec l'espèce de plateau en bois avec lequel elle a essayé d'assommer son bourreau ? Si encore elle avait une lame de rasoir, elle n'irait pas par quatre chemins. Mais même ça, elle pense qu'elle n'en serait pas capable.

Si elle avait les neurones de Mac Gyver, elle transformerait le prochain bol de céréales auquel elle aurait droit en arme de poing ou en couteau capable de couper la chaîne. Mais elle n'a pas un soupçon de discernement. Elle n'a plus la faculté de réfléchir et elle a toujours été nulle en bricolage parce que le bricolage, c'est pour les hommes. Les femmes ne veulent pas se casser les ongles. Pas les femmes comme elles, en tout cas.

Elle a toujours revendiqué le *girl power*, criait haut et fort que les femmes n'avaient pas besoin des mâles pour vivre. Tout ça en appelant son papoune chéri quand il fallait simplement donner trois coups de marteau dans un mur ou changer une roue crevée. Les hommes jouent les gros bras, autant qu'ils servent à quelque chose. À l'heure qu'il est, elle donnerait n'importe quoi pour une clope, ça c'est sûr, mais surtout pour un mec, même gringalet, qui passerait là par hasard et qui lui filerait un petit coup de pouce pour sortir de cette merde.

Il n'y a rien à faire, il faut qu'elle se détache, qu'elle se démette le pouce pour faire passer sa main à travers l'anneau puis qu'elle enfonce la porte pour s'échapper. Même si elle meurt, elle aura au moins essayé.

Affaiblie, desséchée, anémiée, meurtrie et blessée dedans et dehors, elle s'assoit face au mur, pose ses pieds sur celui-ci et tire de toutes ses forces

pour se luxer le pouce, se casser la main ou n'importe quoi d'autre qui permettrait la délivrance. Elle crache autour de l'anneau pour humidifier et faire glisser autant que faire se peut son membre. Le recul de ses jambes appuyées au mur n'est pas suffisant, elle s'éloigne un peu et glisse à cause du gravier. Aucune prise, rien à faire.

Elle pose ses fesses au sol, passe la chaîne entre le mur et ses pieds et tire de nouveau. Ça bloque. La main ne veut pas céder. Il va lui falloir encore plus de force et davantage de courage. Elle sait que la douleur sera atroce. Mais qu'est-ce, au regard de ce qu'elle vit depuis plusieurs jours ?

Le métacarpe lâche en craquant et en soulevant le cœur de la jeune femme. Le pouce pend. Elle étouffe ses cris au risque de réveiller la bête qui, si ça se trouve, fait le guet, juste derrière la porte.

La caméra. Elle a oublié la caméra. En réalité, elle n'est pas sûre qu'il y en ait une.

Si caméra il y a, il est au courant qu'elle tente le tout pour le tout.

Si caméra il y a, il est en route pour venir l'achever.

Si caméra il y a, elle est morte si elle reste là.

Délicatement, et pour ne pas aggraver la douleur, elle glisse sa main meurtrie à travers l'anneau pour se libérer, et laisse échapper un sanglot. Elle aurait dû faire ça, dès le début, quand elle était encore forte et vaillante. Ou en tout cas, moins violée, moins droguée, moins affaiblie.

Elle tente de se mouvoir jusqu'à la sortie. Ses jambes sont lourdes et molles, elle a l'impression d'être un pantin désarticulé. Engourdie des pieds à la tête, avec une douleur insupportable à la main, elle titube et tient à peine sur ses jambes. La fuite n'est pas gagnée.

La porte, maintenant. Une autre paire de manches. La défoncer à coups d'épaule ? Impossible. Pourtant, elle n'a pas d'autres choix. Elle s'élance et vient s'écraser sur le bois, tombe au sol, s'éclate les genoux sur les cailloux et se retient sur sa main déjà cabossée. Les larmes inondent ses joues et son visage tout entier. Prise entre l'étau et l'enclume. Elle ne pouvait pas rêver mieux. Soit elle arrive à sortir et elle ne se donne pas cinq minutes avant qu'il ne la rattrape, soit elle échoue et il la retrouvera avec une main cassée, une épaule luxée et une tentative d'évasion échouée. Ce qui lui vaudra une sentence encore plus sadique que les viols à répétition.

Malgré tout, foutu pour foutu, elle se relève et essaie encore de défoncer la porte. *Bis repetita* . Même joueur joue encore. Elle laisse échapper un

rugissement. Échoue. En criant et en tombant à la renverse après avoir percuté la porte. Elle se moque qu'il puisse l'entendre. Elle hurle. Elle sait qu'il va venir, à un moment ou un autre. S'il ne la filme pas, il passera dans une heure, dans un jour, dans deux. Elle va l'attendre, sagement. Aux aguets. Derrière, prête à l'assommer avec la porte et le plateau. Et à courir. Vite. Très vite.

Il va bientôt revenir, c'est sûr. Et quand il sera là, elle passera à l'action. Elle jouera sa vie. Remportera peut-être – sûrement – sa mort, mais au point où elle en est...

Elle s'assoit contre le mur, de façon à être cachée par la porte quand il l'ouvrira. S'il a tout visionné, elle est cuite. Ça fait longtemps qu'elle est sur le feu, alors...

Elle se tapote la figure de sa main valide pour se maintenir éveillée. Elle est à l'affût du moindre bruit. Plusieurs heures s'écoulent et il n'est toujours pas là. Donc il ne sait pas qu'elle s'est libérée. Sinon, il aurait rappliqué illico presto pour lui infliger une correction à la hauteur du délit commis.

Soudain, des pas. Son cœur fait des bonds de plus en plus rapidement. Doucement, elle se lève et vacille. Sa tête est lourde d'avoir été durement frappée et son corps faible d'avoir très peu été alimenté. Droite. Déterminée à frapper. À agir, à s'enfuir et à vivre.

D'un coup de pied magistral, il ouvre la porte.

*

Loulou69 bouffait à tous les râteliers. Non satisfait des relations via de réels sites de rencontres, il avait fini par opter pour des sites où la baise était monnayée. À en croire son profil, cette pratique lui était venue depuis quelque temps. Peut-être une révélation. Christie l'a su parce qu'en consultant ses différents comptes elle a constaté qu'il n'était plus actif depuis un moment sur les sites de rencontres classiques, mais très présent sur ceux des putes. Depuis la disparition de Stéphanie, exactement.

Est-ce son expérience avec Stéphanie qui avait fini de le convaincre que les escorts valent plus la peine que les pauvres nanas qui font ça, non pas pour l'argent, mais pour le fun ? Est-ce que, pour noyer le poisson, il a stoppé toute discussion sur les « baise-moi.com » pour se consacrer aux *escorts* ?

En tout état de cause, Christie avait retrouvé sa trace simplement en tapant « Loulou69 » dans son moteur de recherche. Et bim, bam boum, la photo du killer et le site de putes déguisé en classique site de rencontres !

« Il veut de la pute ? Il va en avoir ! » s'était-elle dit. C'était sans compter sur les semaines et les mois de préparation. Ce métier n'était pas fait pour elle. Se montrer à poil devant des inconnus, surmonter sa timidité et amuser la galerie avec une pipe ne faisaient pas partie de ses passe-temps favoris.

Mais quand il faut, il faut.

Quand on veut, on peut.

OceanofPDF.com

*

Quand le bourreau entre avec fracas dans le cachot, la jeune femme ne réfléchit pas. Aussi violemment qu'elle le peut, elle pousse sur la porte qu'il reçoit en pleine figure, sonné. Elle y met toute sa rage. Et heureusement qu'elle avait cette rage en elle, parce que la force s'était fait la malle depuis bien longtemps déjà.

Il titube le temps de retrouver ses esprits et se tient la tête. Surpris. Assommé. Il la pensait en train de pourrir au fond du cachot. Sans bouffe, sans eau depuis plusieurs jours, elle ne devait plus ressembler à grand-chose.

Elle sait qu'elle n'a qu'une seconde, voire deux, pour le bousculer et prendre la poudre d'escampette. Coup de genou dans les bijoux. Il hurle.

— Salope !

Elle n'entend rien, elle ne voit rien. Elle ne prend même pas la peine de savourer l'air frais qui pénètre ses narines. Pas le temps. Pas le moment. Peut-être qu'il fait jour. Oui, c'est ça, il fait jour. On dirait le matin. Très tôt, même. Malgré la faible intensité de la lumière, elle est éblouie et plisse les yeux pour tenter de s'acclimater et de voir où elle peut aller.

Une forêt. Des arbres à perte de vue. Elle avait vu juste. Au milieu de nulle part. Il l'a enfermée dans un endroit où personne n'aurait pu soupçonner qu'une femme était martyrisée, frappée et violée.

Il faut qu'elle coure. Ses jambes sont molles. Ses jambes sont faibles. Tout son corps est meurtri et sans force. Pourtant, elle trouve l'énergie nécessaire pour faire les premiers pas et engager sa fuite.

Elle ne pourra pas aller bien loin, elle le sait. Une cachette. Elle doit trouver une cachette, et déjà elle entend les pas de son violeur. Ses cris, aussi.

Elle a frappé fort, apparemment. Il devrait déjà être sur elle, à l'envelopper de ses gros bras pour la remettre au cachot.

— Tu perds rien pour attendre, petite pute ! Je vais te retrouver et te buter ! l'entend-elle au loin.

N'osant pas regarder en direction de la maison de pierres, elle continue sa trop lente progression, en évitant les bouts de bois sur le sol qui pourraient faire du bruit sous ses pas, en tentant de trouver un buisson, un trou, n'importe quoi, pourvu qu'elle puisse se tapir et attendre que ça se passe.

Elle sait qu'elle ne pourra pas courir à perdre haleine pour sortir de la forêt. Pas la force. Pas le mental. Plus rien. L'envie ? L'envie de quoi ? Elle ne sait pas. Le sol est humide et manque de stabilité, elle glisse et se rattrape à une branche qui casse et vient lui déchirer le bras. Elle étouffe un cri et expire aussi doucement que possible. Elle trébuche en se tordant la cheville et se vautre de tout son long sur le sol humide de rosée. Sait-il par où elle est partie ? A-t-il pris la bonne direction ? Allongée, le visage dans la terre, elle n'ose pas regarder vers l'arrière, comme si le fait de tourner sa tête vers la maison de pierres lui porterait malheur. Comme si elle ne voulait pas voir la mort la rattraper. Elle décide de ne plus bouger. En réalité, c'est son corps qui lui dit « Stop, ma cocotte, tu n'iras pas plus loin, la partie s'arrête ici pour toi. »

Il la cherchera, toute la journée s'il le faut. Il ne peut pas la laisser s'échapper et risquer les flics et tout le tralala. Elle n'ira pas très loin, elle n'en est pas capable. Elle doit être là, quelque part, à quelques mètres.

*

Les premières fois qu'ils s'étaient vus, Christie avait observé Laurent, alias Loulou69, et l'avait épié, surtout quand il consultait son téléphone. Pour connaître son code de déverrouillage. Un jeu d'enfant. Quatre fois zéro. Encore plus con qu'elle ne le pensait.

Ce soir, sur les coups de 20 h 30, alors que la température atteignait des sommets sur le thermomètre de l'excitation, et pendant qu'ils se délectaient en buvant du champagne hors de prix qu'elle avait acheté pour la soirée, elle avait pris le soin de lui envoyer un message discrètement. « J'ai passé plusieurs heures à ruminer, à me poser tout un tas de questions. Tu veux qu'on s'installe ensemble, mais tout ça me fait peur. C'est trop pour moi. Trop rapide. Trop tout. Désolée. Laisse-moi du temps. Quelques jours me feront du bien pour y repenser. Je te rappelle. »

Il avait senti son téléphone vibrer. Elle s'était littéralement jetée sur lui pour qu'il ne le consulte pas. Fallait pas que son plan foire. Pour l'en dissuader, elle l'avait embrassé sauvagement et amoureuxment et l'avait conduit à la chambre. « Laisse ton téléphone de côté, je te veux rien qu'à moi, ce soir. » Il avait obéi, dompté et soumis aux désirs de sa belle. Son téléphone, il l'a vite oublié. Le message qu'il avait reçu ne lui importait guère. Il voulait faire l'amour sauvagement à celle qu'il voyait déjà comme la femme de sa vie.

Femme de sa vie, c'était vite dit. Elle n'avait pas vraiment prévu de passer devant M. le maire, mais plutôt devant M. le juge. Quant à lui, des enfants, une descendance, il pouvait faire une croix dessus. Une croix sur tout, d'ailleurs. Une prière. Qu'il croie ou pas en Dieu, sa fin était proche et il n'irait pas au paradis. Il irait brûler en enfer, mais ça, il était loin de savoir qu'il vivait ses derniers instants. Il pensait simplement vider ses couilles, prendre son pied, grimper plus haut que l'Himalaya, atteindre le septième ciel, transpirer comme un dingue à coups de va-et-vient et passer une soirée exquise. Con du début à la fin.

Une fois l'homme menotté, elle s'était éclipsée dans la salle de bain en ayant subtilisé le téléphone de sa proie, et elle s'était envoyé à elle-même un message. De sa part à lui. Sur son téléphone à elle. « Merci pour cette délicieuse soirée. J'ai grimpé jusqu'aux étoiles et je t'y ai trouvée. À croire

que les anges existent. Alors, j'ai voulu te garder, mon ange. Pour moi tout seul. Désolé si je suis allé trop vite. Prends le temps qu'il te faut. Je suis là, je t'attends. Loulou69. »

Elle a manigancé une fausse pause dans leur couple. Pour les flics. Pour l'apparence. Puis elle est retournée dans la chambre pour jouer le dernier acte de la pièce de théâtre.

Elle l'a roué de coups, il n'a pas pu se défendre. Surpris et attaché, il était impuissant. Elle s'est acharnée sur lui. Une torture au goût de vengeance sur un homme impuissant.

Et choqué.

Meurtri.

Désemparé.

Mort de chagrin. Le reste suivrait.

OceanofPDF.com

*

Elle a lu tellement de livres depuis qu'elle est petite que pour certains, elle ne se rappelle pas le titre ou l'auteur. D'autres l'ont marquée. Une phrase, une scène, un petit truc qui fait qu'elle se souvient du bouquin, de l'histoire. Et là, à cet instant, elle pense à celui qu'elle a englouti en 2005, sur une plage des Landes, en plein été, sous un soleil de plomb, alors que le livre parlait du cercle polaire arctique. Si ses souvenirs sont bons, c'était le récit dingue de Mike Horn. Ou peut-être un autre fou furieux d'aventures extrêmes. Jamais elle n'avait repensé à cette lecture. Et aujourd'hui, elle lui revient en pleine face. Un moment précis du périple où l'auteur, gelé par le froid, exténué, a écrit un truc du genre « Je tombe la tête la première dans la glace, sur la banquise, je suis faible et n'ai pas la force de me relever, pourtant, je sais que si je ferme les yeux, je suis mort. Je ne me réveillerai pas, je ne me relèverai pas. »

Elle sait, elle aussi, que si elle ferme les yeux, seule dans cette forêt, elle va mourir. Seule ou aidée par son bourreau qui l'aura retrouvée et qui lui infligera les ultimes sévices. Elle ne peut pas se laisser abattre, pas maintenant. Elle a vécu mille et une choses, toutes aussi horribles les unes que les autres, en l'espace de quelques jours. Elle a surmonté tout ça et elle va se laisser mourir là ou attendre que l'autre ne se défoule sur elle ? Non, elle n'a pas fait tout ça pour rien. Elle a tenté le tout pour le tout et, pour l'instant, c'est le tout pour le rien. Alors pas question d'abandonner.

Avec toutes les peines du monde, elle se meut, emplit de douleurs et prise entre l'espoir et la désolation. Elle parvient à se mettre à genoux, souffle, gémit, puis s'aide de l'arbre sur sa droite, malgré sa main esquinée, pour se retrouver en position verticale.

Enfin.

Reste à pouvoir marcher.

C'est pas gagné, c'est loin d'être gagné.

Peut-être perdu d'avance.

Mais elle s'accroche à son but de sortir de cette forêt. Elle se voit déjà croiser une maison de petits vieux qui lui offriraient le gîte et le couvert en attendant la police et les secours.

Quelques pas. Un supplice.

Un coup.

Un seul.

Sur le côté du crâne.

La chute.

Retour au bercail.

Sans passer par la case départ.

Il ne la porte pas, elle n'en vaut pas la peine. Il la traîne en l'insultant, gargarisé.

À moitié inconsciente, elle sent pourtant les ronces et tous les obstacles que rencontre son corps. Il la tire par les cheveux et elle n'arrive pas à se défendre. Il tracte sans vergogne et sans ménagement.

Avec du mépris et de la haine.

Elle ressent la même chose, mais ne peut pas le manifester.

— Tu pensais vraiment t'en tirer comme ça ?

Et il rit, rit et rit encore.

— Je me marre, hein, mais en réalité, je n'ai pas le cœur à ça. Tu me donnes plutôt envie de vomir, petite merde.

Il souffle parce qu'il transporte un poids (presque) mort. Le sol n'est pas lisse, des feuilles, des branches, des racines. Il manque de se casser la figure.

— Putain de merde, mets-y du tien toi aussi, là !

Comme si elle allait répondre. Comme si elle allait l'aider, se lever et le suivre comme un chien. Comme si elle était consentante. Plutôt crever. Bah tiens, justement, c'est ce qui l'attend. Cette forêt, c'est le couloir de sa mort. La gorge sèche, le dos déchiré par les mètres qu'elle parcourt tractée telle une biche qu'un chasseur vient d'abattre, elle sombre.

Comment il va s'y prendre ? La frapper jusqu'à ce que mort s'ensuive ? La violer une dernière fois avant de la buter, elle, bout de femme décharnée et déglinguée ? Lui tirer une balle dans le crâne ?

Qu'importe. Elle va mourir, sa dernière heure a sonné. Qu'il en finisse.

Vite.

Très vite.

Maintenant.

Vas-y, tue-moi.

D'un geste brusque, il la pousse au fond du cachot et se rue sur elle. Début d'une nouvelle scène, le film n'est pas fini.

OceanofPDF.com

*

Le calvaire dure depuis quelques minutes, pas plus. Pourtant, Loulou69 souffre le martyr et a l'impression qu'il est attaché depuis des heures.

Elle veut se venger, c'est ça ? Elle veut lui faire subir ce qu'a subi sa sœur ? Elle a vécu quoi, au juste ? Mais oui, il sait. Il sait qu'elle sait qu'il sait. Il aimerait poser un milliard de questions à Christie et la raisonner. Pourquoi lui ? Il aime le cul, mais ça ne fait pas de lui un meurtrier...

Il voudrait lui parler, il a la bouche obstruée. De son côté, elle n'a pas besoin d'explications. Elles ne changeraient rien à la donne. Elle veut accomplir sa mission. Point. Elle n'en démordra pas. Ses yeux parlent pour elle. Du mépris, de la colère, de la fureur, de la folie, de la haine, de la haine, beaucoup trop de haine.

Elle sort de la chambre, le laissant seul, et revient quelques secondes après, avec un couteau de cuisine dans la main droite. Énorme, le couteau. Presque une machette.

Film d'horreur en plein tournage. Aucune issue.

De la peur dans ses yeux à lui.

De la détermination dans ses gestes à elle.

On croirait qu'elle a pris des cours de sadisme. Elle pointe la lame sur un des pieds de son prisonnier, appuie puis remonte le couteau le long de sa cheville, de son tibia, passe le genou, appuie plus fort, enfonce un peu plus pour faire jaillir du sang de sa cuisse, arrive à l'aîne, dévie sur les testicules. Elle relève la pointe et l'enfonce à nouveau entre les deux boules. Le bout de scotch collé sur la bouche de Loulou69 n'atténue pas le cri de douleur.

— Voilà ce que tu es vraiment, petit branleur. Un pleurnicheur, une mauviète, une loque. Tu peux pas savoir comme ça me fait du bien de te voir diminué de la sorte et à ma merci. Stéphanie, si elle était là, serait bien plus horrible que moi, sois-en sûr.

Le couteau continue son trajet sur le ventre, les pectoraux, la clavicule et vient se loger dans le cou. Il se débattait jusque-là, mais stoppe net son agitation. Si elle enfonce la lame, il est mort.

— Tu vois que tu peux être calme quand tu veux !

Il déglutit. Peut-être une des dernières fois qu'il avale sa salive. Elle maintient le couteau enfoncé dans sa gorge et le regarde droit dans les yeux, sans sourciller.

Fureur et férocité.

Folie et arrogance déplacée.

— Crois-moi, t'es pas près de te resservir de ta bite ! Ma sœur a payé trop cher, je ne peux pas laisser passer ça.

Il veut hurler que ce n'est pas lui. Il n'a rien fait. Il ne sait pas comment s'est finie cette fameuse soirée, parce qu'il est rentré chez lui, il s'est branlé devant un bon porno et s'est endormi sur le canapé, à moitié rassasié de sexe. Autorassasié. Et s'il est bien sûr d'une chose, c'est qu'il n'a pas touché Stéphanie. Il a été entendu par les flics, il a flippé, mais il avait eu le bonheur de croiser un voisin dans l'escalier de son immeuble en rentrant du *Mojito and co* . Sauvé. Christie, elle, était persuadée que le voisin était de mèche. Sacrement balaise, la mèche. Une perruque entière, avait-elle pensé.

Les poulets lui avaient montré les photos du supplice de la jeune femme, il avait retenu son repas de la veille pour éviter de vomir et d'arroser le bureau de l'enquêteur.

Non, il n'avait rien à voir avec cette histoire.

Selon Christie, il est le cœur de cette histoire.

Elle sait qu'il sait, mais pas parce qu'il a fait quoi que ce soit. Parce qu'on lui a montré les clichés de la police scientifique et que les photos étaient horribles et Stéphanie dans un état abominable. Il a des travers, des défauts, il s'emballe un peu vite, c'est vrai. Il peut être pressant, mais jamais de la vie il ne violenterait une femme de la sorte. Jamais, jamais, jamais.

La pointe du couteau n'a pas fini sa balade corporelle. Elle redescend lentement, sûrement, profondément. La peau de Loulou69 saigne au passage de la lame. Son corps est en ébullition.

Alors qu'elle était sur le côté du lit jusqu'à présent, elle monte à califourchon sur lui, au niveau des genoux pour neutraliser les jambes du meurtrier présumé. C'est sans compter sur l'agitation de celui-ci qui n'a pas l'intention de se laisser faire et qui se débat autant que les menottes le lui permettent.

— Espèce de connard ! T'as beau bouger comme tu veux, tu vas y passer.

Elle retrouve la position debout, près de lui.

Elle prend son sexe dans la main.

— Regarde-moi ça, tu es tout mou...

Et d'un geste franc et rapide, précis et propre, elle tend le sexe et donne un coup de couteau de sa main droite. Aiguisé juste ce qu'il faut. Elle s'y reprend à deux fois, quand même, pour sectionner l'organe dans sa totalité. En deux coups, elle le prive de sa virilité. Trop facile.

Un haut-le-cœur lui traverse le corps. Elle n'est pas vraiment habituée. C'est la vengeance qui l'a guidée. La haine, aussi. Téléguidée, obnubilée, transportée dans un corps sans âme, sans cœur et empli de colère qu'elle ne peut maîtriser. Il fallait qu'elle le fasse.

Elle n'en revient pas : elle est allée au bout pour lui couper son bout. Elle a baisé pour qu'il ne puisse plus baiser. Elle doit le tuer pour qu'il ne puisse plus tuer. Elle le fait morfler autant qu'il a fait morfler. C'est de bonne guerre. Donnant, donnant. Ne fais pas aux autres ce que tu n'as pas envie qu'on te fasse. Il a joué, il a perdu.

L'homme pisse le sang, ses yeux sortent de leurs orbites, ses veines saillantes ne demandent qu'à exploser. Une boule de nerfs en pleine exécution. L'hémoglobine gicle comme un geyser au visage de Christie qui s'essuie comme elle peut. Une vraie boucherie. Une scène de crime dégueulasse et rouge vif.

La marionnette désormais asexuée finit par s'évanouir en se vidant entre les jambes. Une rivière de sang inonde le lit.

Hémorragie.

Elle lui donne des baffes pour le réveiller.

— Ah non ! Reviens à toi, bordel ! Tu vas pas partir tout de suite, c'est pas fini.

Il ouvre les yeux et vomit. Le scotch résiste. Il ravale tout et revomit. Il va s'étouffer, le con.

*

Métayer n'a rien dit à ses collègues, il a voulu garder ça pour lui. Il leur en parlera après l'entretien avec celle qu'il connaît depuis qu'il est tout petit. Christelle Carpentier. Il connaissait aussi sa sœur. Qui ne connaissait pas les sœurs Carpentier ?

Des jumelles, tout aussi différentes que canons. Deux bombes atomiques tout droit sorties de la planète « Beauté », à la plastique parfaite, au charme naturel. Deux nanas populaires comme on n'en fait plus.

Alors que lui passait tantôt inaperçu, tantôt pour un mec sur qui on pouvait balancer tout un tas d'insanités plus grosses que lui, les sœurs Carpentier, elles, faisaient le bonheur de leurs parents et attiraient tous les mecs. Tous. Sans exception. Même lui. Alex Métayer, 4^eC, mal dans sa peau et donc mal dans sa tête. Son goût prononcé pour les brunes à la peau mate l'avait fait tomber raide dingue de Stéphanie. Parfait opposé de sa sœur, elle jonglait beaucoup mieux avec deux mecs dans les mains qu'avec des balles. Si physiquement rien ne rapprochait les deux frangines, l'une tenant de leur père, un italien à la peau mate et aux traits méditerranéens, l'autre de leur mère, plutôt de type scandinave, elles avaient ceci en commun de susciter l'envie chez les mecs et la jalousie chez les nanas. Stéphanie était une *fashion victim*, ultrasophistiquée, meneuse dans l'âme. Christelle, elle, était le naturel incarné. À elles deux, elles remplissaient toutes les cases des listes des envies masculines. Elles représentaient les filles à conquérir pour les gars et les filles à anéantir pour les nanas. Pourtant, bon nombre d'adolescentes mettaient tout en œuvre pour faire partie de la garde rapprochée des Carpentier. Modèles de leur génération, de leur collègue puis de leur lycée, elles ont laissé une trace indélébile aussi bien chez les élèves que chez les professeurs. Tout leur réussissait.

Il avait toujours noté une différence de caractère entre les frangines. L'une timide, l'autre extravertie. L'une suivant la danse menée par l'autre.

Revoir l'une d'elles tant d'années après...

Quand Christelle Carpentier pénètre dans son bureau, Alex Métayer fait son maximum pour paraître détaché. Il tente une diversion en rangeant

quelques feuilles volantes dans un dossier et ne regarde pas celle qui se tient devant lui.

— Asseyez-vous, je vous en prie, lance-t-il sans lever les yeux.

La jeune femme s'exécute.

— Ça fait si longtemps qu'on ne s'est pas vus, poursuit-il en daignant cette fois-ci jeter un œil à son interlocutrice.

Surprise, elle fronce les sourcils et grimace.

— Comment ça ?

Il lui tend la main pour se présenter.

— Commandant Alex Métayer.

— Christelle Carpentier, répond-elle d'un haussement de sourcils.

— Vous ne me remettez pas ?

— Euh... non, pas vraiment.

— Collège Victor Hugo, 4^eC, 3^eE...

— Non, désolée, je ne vois pas...

Elle ne le reconnaît pas parce qu'elle ne se rappelle pas tout ça. Parce qu'elle n'avait pas que ça à faire de s'occuper des boulets comme lui, à l'époque. Parce que depuis, beaucoup de temps s'est écoulé et qu'elle a rencontré tout un tas de mecs bien plus intéressants que cet Alex Métayer immonde que sa sœur aimait martyriser par des mots et des attitudes dégradants. À tel point que même le nom et le prénom de leur tête de Turc préférée ne lui disent rien aujourd'hui.

Quelque part, c'est un peu une fierté pour lui, même s'il est aussi vexé. Il pensait au moins avoir marqué les esprits. Tout le monde se souvient du gros libidineux de sa classe, de l'intello à lunettes, du clown de service ou encore de celui qui se faisait toujours punir. Il y a des camarades qu'on n'oublie pas. Il pensait en faire partie pour avoir été la risée du primaire, du collège et même du lycée. Mais visiblement, on lui a tapé dessus, on s'est moqué de lui, on l'a mis plus bas que terre et on a tout zappé.

C'est une fierté, oui, quand même, qu'on ne le reconnaisse pas. Ces heures passées dans la salle de musculation prouvent bien que son corps aminci et sculpté fait de lui un autre homme. Différent et assurément plus attirant. Les nombreuses conquêtes laissées sur le carreau peuvent en témoigner. Mais d'un autre côté, il se sent humilié que même son prénom et son nom de famille ne fassent pas tilt dans la tête de son ancienne camarade

de classe. Elle était tellement sollicitée, tout comme sa sœur, d'ailleurs, qu'elle ne prêtait pas attention à ceux relégués au second plan, voire au troisième, voire même faisant carrément partie du décor. Pourtant, elle était la première à lui en faire baver. Suivant fidèlement sa frangine, elle passait son temps à rire en catimini des pauvres petits collégiens qui n'entraient pas dans le moule des diktats de la beauté et de la mode. Lui n'avait pas de Nike aux pieds, ni de jogging Adidas, ne portait pas de 501 et encore moins de bombers Schott. Sa mère se fournissait dans une friperie ou chez Emmaüs et disait toujours que c'était bien suffisant pour ce qu'il en faisait. Et en plus, il était gros, obèse avec plein de boutons, dégueulasse aux yeux des autres. Pour un peu, il aurait porté des lunettes et ça aurait été la cerise sur le gâteau. Cerise qu'il ne mangeait pas, au profit d'un *empiffrage* du gâteau. Enfin, quand gâteau il y avait.

Et cette Christelle, là, il n'en revenait pas de l'ambivalence de son caractère. Timorée un jour, arrogante, le lendemain. Il voyait clair dans son jeu. Elle portait une carapace pour camoufler son manque de confiance en elle.

Il avait tenté sa chance, un jour, avec sa sœur. Une demande banale pour elle, un exploit et une victoire sur sa timidité pour lui. « Qui ne tente rien n'a rien », il se répétait sans cesse. « Qui tente n'a rien non plus », avait-il conclu après le râteau du siècle. Elle était belle, sa frangine. Encore plus belle et à son goût que Christelle. Élancée, racée à la peau mate, bien foutue, connasse, mais belle. Alors il avait lancé « Est-ce que ça te dirait de sortir avec moi ? », comme ça, sans réfléchir, quand il l'avait croisée dans le couloir du bahut, à la fin du cours de physique-chimie de M. Rombier. Elle l'avait regardé de haut en bas, avait fait un mouvement de recul comme si elle n'avait pas compris la question, avait regardé ses copines et avait ri aux éclats, balançant à qui voulait l'entendre : « La grosse blague, *Gras du bide* croit que je vais sortir avec lui, non mais c'est l'hôpital qui apprend aux singes à faire la grimace ! »

Partagé entre la neutralité qu'exige son poste de commandant et la vexation de n'avoir laissé aucune trace dans les souvenirs des sœurs Carpentier, il tente de commencer l'interrogatoire.

— Bon, nous vous avons fait venir ici aujourd'hui pour vous poser quelques questions.

— À quel sujet ? Je sais que je roule un peu trop vite, par moments, mais franchement, pas de là à me faire convoquer chez les poulets.

— La police, mademoiselle. La police.

— Oui, bon, c'est pareil.

— Non, c'est pas « pareil », ajoute-t-il en mimant les guillemets. Un poulet, ça se mange le dimanche midi, pendant un repas familial. La police, elle, tente de résoudre des enquêtes, si vous voyez ce que je veux dire.

— Donc, je suis là pour quoi ?

— Est-ce que vous connaissez un certain Laurent Michelin ?

— Laurent comment, vous dites ? demande-t-elle, comme si elle se moquait de l'agent assermenté.

Plus de dix ans après, elle remet ça. Elle n'a pas changé. Toujours dans l'arrogance et dans le mépris.

— Laurent Michelin, répète-t-il.

Bien sûr qu'elle connaît Laurent Michelin. Et pas qu'un peu.

— Oui.

— Oui comment ? Oui, un peu ou oui, beaucoup ?

— Si vous pensez que « coucher avec un mec régulièrement » c'est beaucoup le connaître, alors oui, je connais « beaucoup » Laurent Michelin. Mais j'avoue que je le connais davantage sous le pseudo « Loulou69 ».

— C'est quoi, ce pseudo ?

— Vous jouez au flic qui n'est au courant de rien, alors que vous savez tout, c'est ça ?

Métayer, très vite agacé par la désinvolture et le dédain du seul témoin qu'ils ont en leur possession pour le moment, ne mâche pas ses mots.

— Écoutez, on parle d'un homicide, là, alors mettez-y un peu du vôtre, s'il vous plaît.

Question tact, il aurait pu prendre des cours. Christelle Carpentier tombe des nues et fait mine de ne pas en croire ses oreilles.

Jouer un rôle. Toujours.

Mentir. Pour sauver sa peau.

— Quoi ?

— Désolé, oui, vous êtes ici aujourd'hui parce qu'on a retrouvé le corps sans vie de Laurent Michelin.

La femme splendide perd de sa superbe en une fraction de seconde. Qu'elle est bonne actrice !

— Mais... comment ça ? Je l'ai encore vu... attendez... mercredi soir chez lui, je crois... et il allait très bien...

— Mercredi, vous dites ?

— Oui, répond-elle, des tremblements dans la voix...

Métayer change d'avis. *Elle a un cœur, cette connasse. Content de l'apprendre.*

— Est-ce que vous voulez un verre d'eau, un café ou quelque chose ?

— ...

— Je vous prie d'excuser ma façon un peu sèche de vous avoir informée de la situation...

— C'est pas grave, au moins comme ça, c'est dit... renifle-t-elle. Est-ce que je peux allumer une cigarette ?

Alex Métayer fait un signe d'approbation de la tête et lui tend un briquet.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? J'ai du mal à me faire à l'idée que...

— Je ne peux pas tout vous dire, mais en tout cas, celui qui s'est occupé de lui n'y est pas allé par le dos de la cuillère...

— Il a été tabassé ? peine à demander la jeune femme.

— Oui, on peut dire ça comme ça. Je me dois de savoir ce que vous faisiez dans la nuit de mercredi 2 au jeudi 3, enchaîne-t-il sans ménager son interlocutrice. Vous êtes restée toute la nuit chez lui ?

— Non, j'en suis partie vers 20 h 30, quelque chose comme ça. Je suis rentrée chez moi.

— Si tôt ? Quelqu'un peut-il en témoigner ?

Elle reprend du poil de la bête en un éclair et se redresse sur sa chaise, à la limite d'oublier de recracher la fumée retenue dans ses poumons. Agressive.

— Non, désolée, je ne suis pas du genre à taper à la porte de mes voisins pour les prévenir que je rentre chez moi.

Elle s'arrête, réfléchit et poursuit.

— Attendez, vous me suspectez de quoi, au juste ?

— De rien. C'est la procédure.

— Oui, enfin, vous avez tous ce mot à la bouche. « C'est la procédure, c'est la procédure... », ajoute-t-elle en balançant la tête de gauche à droite plusieurs fois. On se croirait à Pôle Emploi.

Ne laissant rien transparaître et ne répondant pas à la provocation, Métayer continue sur sa lancée.

— Visiblement, vous êtes la dernière personne à l'avoir vu vivant. Donc on vous interroge. Eh oui, c'est la procédure, que ça vous plaise ou non. Et vous n'avez pas répondu à ma question. Est-ce que quelqu'un vous a vue sortir de chez lui ou rentrer chez vous ?

— Non, pas que je sache. Mais ça ne fait pas de moi la coupable présumée, si ?

— Non, pas dans l'absolu. Vous êtes arrivée à quelle heure chez lui ?

— 17 h 00 ou 17 h 30. Il m'avait donné les clés.

— Et ?

— Et quoi ?

— Lui, il est arrivé à quelle heure ?

— Sur les coups de 19 h 00. On avait prévu une petite soirée sympathique, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous avez fait quoi, chez lui ?

— Vous voulez un dessin ?

— Et votre soirée romantique s'est vite... terminée, non ?

— Oui, même si je l'apprécie, enfin je l'appréciais, dit-elle en fermant les yeux, je n'étais pas aussi... comment dire... investie que lui.

— Comment ça ?

— On a commencé à discuter, ce soir-là, en buvant un coup et il m'a demandé de venir vivre avec lui, de l'épouser dans la foulée. J'ai pris peur sur le coup, je me suis braquée et j'ai préféré partir. Je l'ai un peu laissé là... comme un con, j'avoue. M'installer avec lui si rapidement... enfin vous comprenez, quoi.

— Rien d'autre ?

— Bah non, rien d'autre... Je suis rentrée chez moi, je lui ai envoyé un message pour m'excuser d'être partie comme une voleuse, je me suis couchée et je me suis endormie.

— Il a répondu ?

— Comme si vous ne le saviez pas... répond-elle agacée. Entre vous et moi, j'aurais aimé que les flics qui étaient là avant vous charcutent autant tous ceux qu'ils ont interrogés sur d'autres enquêtes...

Métayer se cale au fond de son fauteuil, il sait très bien qu'elle fait allusion au meurtre de sa sœur. Il se frotte le menton, soupire, tourne

quelques feuilles de son dossier et reprend en changeant son fusil d'épaule.

— Vous étiez à l'étranger ces derniers temps, non ?

— Oui, je suis revenue en France, il y a quelques mois.

— Que faisiez-vous au Canada ?

— J'étais serveuse.

— Pourquoi ?

— Et pourquoi vous êtes flic, vous ?

— C'est pas moi qu'on interroge, soyez coopérative, s'il vous plaît...

— Serveuse, j'étais serveuse parce que ça me plaît, voilà.

— Et pourquoi au Canada ?

— J'avais envie de connaître autre chose, de partir d'ici.

— Vous n'êtes revenue qu'une fois en France, au moment de...

— Oui, pour enterrer ma sœur. Mais je suppose que vous avez le dossier sous votre « bordel », là, fait-elle en montrant le monticule de papiers qui jonche le meuble de rangement à côté du bureau.

— Oui.

— Donc vous savez que je suis revenue puis repartie.

— Vous n'êtes pas restée très longtemps en France, malgré les circonstances.

— Non, c'était trop dur. Retourner au Canada m'a aidée à faire le deuil. Et puis, franchement, j'ai pas vraiment envie de reparler de tout ça. Vos prédécesseurs n'ont pas été capables de retrouver le meurtrier, alors bon, voilà, mes parents et moi, on essaye de vivre avec, ou plutôt sans Stéphanie, j'ai pas du tout la force de reparler de ce que cet enfoiré lui a fait.

— Oui, je comprends.

La tension redescend un peu et Métayer se radoucit. S'il veut avancer et la faire parler, il doit réussir à la ménager.

— En réalité, je vous évoque votre sœur parce que deux meurtres en quelques mois dans une région plutôt tranquille, ça nous met forcément la puce à l'oreille. Et vous êtes proche des deux victimes...

— Alors là, faut pas tout confondre. Stéphanie, c'était ma moitié. Laurent Michelin, c'était un plan cul. C'est pas du tout, mais alors, pas du tout la même chose.

— Je sais bien, sauf, que vous le vouliez ou non, vous êtes liée aux deux affaires.

— Et quoi ? Ça fait de moi la coupable idéale ? Allez-y, déferrez-moi au parquet, mettez-moi les menottes, qu'on en finisse !

Provoquer, toujours.

Rentrer dans le lard pour sauver sa peau.

— Non, je n'ai pas dit ça. Je dis juste que le meurtrier peut être le même pour les deux affaires et que peut-être, je dis bien peut-être, il y a une corrélation avec vous.

— Désolée, mais je ne vois aucune relation entre ma sœur et ce mec qui m'a servi à prendre mon pied trois ou quatre fois.

— Trois ou quatre fois ? Vous ne l'avez pas vu davantage ?

— Si, c'est juste une façon de parler.

— Sauf que là, il faut être précise, sinon, ça pourrait se retourner contre vous.

— Allez, c'est reparti... Vous savez faire que ça, hein ? Foutre la trouille pour obtenir des aveux ? Vous allez me sortir la phrase qu'on entend dans les séries : « Vous êtes en état d'arrestation, vous avez le droit de faire appel à un avocat et tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous » ? Désolée, mais je n'ai rien à vous dire. J'ai couché avec ce mec plusieurs fois, O.K., mais au-delà de ça, rien de chez rien. Il s'est accroché à moi, je vais pas vous mentir, je suis rentrée dans son jeu. Mais bon, moi, je n'en avais rien à foutre de lui.

Elle se redresse de nouveau sur sa chaise, pousse sa mèche rebelle derrière l'oreille, écrase sa cigarette, en rallume une et poursuit.

— Bien sûr, je n'avais pas de sentiments, mais c'est pas pour autant que j'ai souhaité qu'il crève.

— Je n'ai jamais prétendu ça.

— Peut-être, mais c'est tout comme. Je vis seule, je ne parle pas à mes voisins, je ne connais pas les voisins de Laurent, donc je ne sais pas si on m'a vue sortir, rentrer, tout ce que vous voulez. La seule chose que je peux vous montrer, ce sont nos échanges de messages sur mon portable, mais ça, je suppose que vous les avez déjà, non ? Vous avez dû éplucher tout son téléphone et son ordi, je me trompe ?

— On peut rien vous cacher.

— Donc vous savez comment on s'est rencontrés, lui et moi ?

— Oui. Via un site de rencontres.

— Voilà, enfin... des rencontres monnayées, pour être plus précise. Voilà ce que vous devez savoir sur moi. J'ai fait la pute et j'en suis fière. Vous allez me coffrer pour ça ? Allez-y. Le reste, je vois pas ce que ça vient faire dans l'histoire. Vous voulez enquêter sur moi ? Vous gênez pas.

Agacé, Métayer enchaîne sur un autre sujet.

— C'est qui Bertrand ?

— Comment ça ? fait Christie, surprise.

— Vous connaissez bien un Bertrand, non ?

— Euh... oui. J'ai connu un Bertrand, en effet.

— Est-ce le même Bertrand que le Bertrand de votre sœur ?

Christie se sent coincée et ne voit pas où le flic veut en venir. Sa mine dubitative parle pour elle.

— Donc ? insiste le commandant.

— Donc, oui, c'est le même que celui de ma sœur. Pourquoi vous me parlez de lui ?

Métayer se rapproche du bureau, pose ses coudes dessus et poursuit, fièrement.

— Parce que, voyez-vous, chère mademoiselle Carpentier, j'ai épluché le dossier de votre sœur d'une part et les messages que vous avez échangés avec Laurent Michelin, d'autre part.

— Et ?

— Et le prénom de Bertrand est revenu à plusieurs reprises dans les deux cas. Visiblement, il a été très amoureux de votre sœur, il y a plusieurs années. Je me trompe ?

— Non, c'est vrai.

— Et il a aussi été très amoureux de vous, récemment. À ce que j'ai compris, il s'est fait larguer, et par votre sœur et par vous. C'est une habitude que vous aviez ?

— Je vois toujours pas où vous voulez en venir, lance Christie, sèchement.

— Ne soyez pas sur la défensive, j'essaie simplement d'assembler toutes les pièces du puzzle. Dans les textos que vous avez échangés avec la victime, la situation semble plutôt claire. Laurent Michelin vous demandait de calmer ce Bertrand sinon c'est lui qui allait s'en charger. De quoi parlait-il, au juste ?

— Bertrand est un homme qui aime être amoureux. Il s'est attaché à ma frangine. Un peu trop. Elle a tenu et elle a fini par lâcher. Un peu trop pressant, un peu trop présent...

— Comme Laurent Michelin, quoi.

— Oui, si vous voulez.

— Et ce Bertrand en question a fini dans vos bras, c'est ça ?

— Oui, mais longtemps après. Quand je suis revenue du Canada, il m'a contactée pour avoir des nouvelles, savoir comment j'allais et si je remontais la pente. On s'est vus, une fois, deux fois... Enfin, vous voyez, quoi.

— Non, je ne vois pas.

Christie souffle d'agacement.

— On a fini ensemble, c'est vrai. Mais je l'ai aussi plaqué, fait-elle en formant des guillemets avec ses doigts.

— Ah ouais, décidément, il n'a pas de chance, pauvre gars, la coupe Métayer, d'un ton sarcastique. Dois-je en déduire que vous attirez les hommes de cette nature, des hommes un peu trop amoureux ?

— Comment ça ?

— Eh bien, je ne sais pas, mais tout porte à croire que votre Bertrand et votre Laurent sont des personnes aux caractères identiques, non ? Et apparemment, Bertrand... Bertrand comment ? ironise-t-il.

— Bertrand Pinturaud.

— Oui, donc Bertrand Pinturaud a continué à vous contacter, et ce, même après votre rupture, non ?

— Oui, bien vu. Mais ça ne fait pas non plus de lui un suspect.

— Je me renseigne, mademoiselle, je me renseigne...

L'interrogatoire ne dure pas beaucoup plus longtemps. L'occasion pour Métayer d'en savoir un peu plus sur la relation entre la victime et l' *escort* , mais guère davantage.

Frustration.

*

Christie n'en avait pas cru ses oreilles quand ses parents l'avaient appelée au Canada. Ça ne pouvait pas être possible. Sa sœur, sa moitié, son tout, son double, sa jumelle. Il n'y aurait plus de tout ça. Plus de rires, plus d'appels en visio à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, merci le décalage horaire, plus de secrets avoués, plus d'aveux déguisés, de recommandations clairement énoncées. Un fou furieux lui avait ôté la vie après l'avoir séquestrée et avoir agi sur elle d'une manière incontrôlable et indescriptible tant la violence était visible sur son corps quand ils l'ont retrouvée.

Les parents avaient informé la police de la disparition de Stéphanie. Majeure et vaccinée, elle était libre de faire ce qu'elle voulait, de partir sans laisser d'adresse. Partir, O.K., mais disparaître plusieurs jours, comme ça, sans donner la moindre nouvelle ? Ça ne lui ressemblait pas. Autant Christie, elle, s'était envolée sur un coup de tête à l'autre bout du monde, autant Stéphanie, bien que plus aventurière quand elle était petite, avait changé et n'était plus du genre à tout lâcher du jour au lendemain.

Malgré l'emploi du temps des sœurs en totale inadéquation, elles réussissaient tout de même à se contacter plusieurs fois par mois. De temps en temps, les appels s'espaciaient pour mieux se rapprocher à d'autres moments. Tout dépendait des périodes. Ça allait et ça venait. Stéphanie respectait le choix de Christie de vivre sa vie, de voir d'autres horizons. Leur gémellité avait été un frein dans l'épanouissement total de Christie. Bien que tout aussi jolie et aussi intelligente que sa jumelle, elle restait en retrait et s'était révélée plutôt suiveuse que meneuse. Dans l'ombre. Elle avait voulu prendre son envol, toute seule, loin, pour voir si elle pouvait se servir de ses propres ailes. Sans le soutien de sa sœur. Sans les épaules de sa sœur.

Désormais, elle ferait tout sans sa sœur, tout court.

Quand Stéphanie a disparu, les parents n'ont pas prévenu Christie. Ils ne voulaient pas l'inquiéter et espéraient secrètement qu'elle avait eu une lubie et qu'elle reviendrait. Les jours ont passé.

Et cette découverte, au milieu d'une forêt. Un groupe de randonneurs. La pluie. La recherche d'un endroit pour casser la croûte à l'abri. Une petite maison de pierres, une porte en bois entrouverte. La curiosité d'y entrer. Puis l'horreur. La découverte d'un corps à l'agonie. L'appel des pompiers,

de la police. Tout un ramdam, les gyrophares, les sirènes. L'arrivée aux urgences et un cœur qui s'arrête de battre. Trop fatigué. Trop épuisé. Trop anéanti. Des pleurs, des cris dans les couloirs aux murs blancs et aux néons éblouissants. Une Christie dans l'avion, décollant avec l'espoir de voir sa sœur vivante, arrivant haletante et en nage à l'hôpital pour s'entendre dire « C'est fini. »

Des larmes, le sentiment d'une injustice.

Une enquête qui piétine, qui va à reculons.

Des incapables, tous des incapables. Bons qu'à foutre des PV quand on est mal garés, mais quand il s'agit de retrouver un meurtrier, il n'y a plus personne.

Christie n'était restée que très peu de temps en France. Après l'enterrement, elle avait repris un vol pour partir loin de tout ça.

À des milliers de kilomètres.

De voir ses parents en détresse était insupportable. Elle n'était d'ailleurs pas en meilleur état. Elle ne pouvait pas rester ici. Elle aurait mal tourné. Aurait fait des conneries, se serait pochtronnée en faisant la tournée des bars, aurait fait tout ce qu'il ne faut pas faire. Elle le savait, elle se connaissait. Là-bas, au Canada, rien ne lui rappelait Stéphanie. Sa jumelle était censée venir y passer un mois, mais le destin en avait décidé autrement. Alors, dans sa petite ville du continent américain, elle pourrait tenter de survivre à cette douleur.

Si les flics n'étaient pas fichus de faire leur boulot, Christie allait s'en charger.

*

Métayer ne sait pas quoi penser de cette entrevue. Et c'est décidé, il ne dira pas à ses collègues qu'il connaît très bien Christelle, dite Christie. Déjà parce qu'elle ne s'en souvient pas. Et en plus, il ne veut pas qu'on pense que son jugement et sa neutralité pourraient être altérés par quelque sentiment que ce soit.

Quels sentiments éprouve-t-il, d'ailleurs ? De la compassion ? Non, certainement pas. De la haine ? Oui, un peu.

Beaucoup.

À la folie.

Passionnément.

Il était raide dingue de Stéphanie. Mais ça, c'était avant. De l'eau a coulé sous les ponts, depuis. Pour autant, jamais il n'avait ressenti ça avant. Jamais il n'a ressenti ça depuis. Un premier amour brisé avant d'avoir commencé. Classique.

Elle était dans tous ses rêves, dans toutes ses pensées. Il savait que ce n'était pas une fille pour lui. Qu'il n'était pas au niveau, qu'elle se moquerait. Et c'est ce qu'elle a fait, la petite snobinarde. Mais elle était une fille pour qui, de toute façon ? Aurait-elle trouvé chaussure à son pied ? Le prince charmant qui lui aurait rendu sa chaussure de vair ? Non, pour sûr, elle finirait célibataire. Trop exigeante, trop chiante, trop mesquine, trop tout. Mais plus rien du tout, aujourd'hui. C'est moche, c'est dégueulasse, mais c'est comme ça. La roue de la fortune s'est arrêtée sur *banqueroute* pour elle.

Peut-être qu'il l'idéalisait. Elle était belle et avait le monde à ses pieds. Le monde et lui. Il connaissait ses défauts, mais ne les voyait pas. Il les occultait, les niait. Parce qu'à l'adolescence, ce qui prime, c'est l'enveloppe, l'apparence. C'est frimer devant les autres d'avoir pu serrer la meuf la plus bonne du collège, ajouter un trophée sur son étagère. Son étagère à lui est restée désespérément vide pendant de longues années. Aujourd'hui, il n'a plus assez de place ni même de mémoire pour se souvenir de toutes ses conquêtes. Chaud lapin, lièvre bouillant, queutard ambulant.

Plus jeune, il aurait pu déplacer une chaîne de montagnes pour elle. Il se voyait la dorloter, la câliner, la chouchouter, la baiser. Parce qu'elle aimait

qu'on soit aux petits soins. Mais il n'y a rien eu entre eux. Il était trop gros, trop boutonneux et surtout, pas assez populaire, à l'époque. Pourtant, il en avait dans la caboche, il n'était pas plus con qu'un autre. C'est juste que le corps contenant toutes ses qualités représentait un défaut à lui tout seul. Le paraître, toujours le paraître. Le mal-être, toujours le mal-être. Alors oui, il a été blessé. Mais ça remonte à quand ? Vingt ans ? Pas de quoi en faire tout un fromage pour clouer le bec à qui que ce soit. Pas de quoi en faire tout un pataquès.

Les deux frangines pétaient bien plus haut qu'elles n'avaient le cul, tant et si bien qu'elles empestaient l'arrogance et l'assurance à plein nez. C'est pour leur confiance en elles qu'on les aimait. Pour ce qu'elles représentaient.

Parler de tout ça à ses collègues. Pour quoi faire ? Se faire charrier ? Très peu pour lui. Une blessure secrète, enfouie au fin fond de son cœur, qui resurgit, non, il n'en parlera pas. L'apparence, toujours l'apparence. L'assurance, toujours l'assurance. Ne pas perdre la face. Faire croire qu'on a toujours été ce bel homme que rien n'atteint, encore moins les femmes. Il est le chef, il doit se faire respecter. Ne pas montrer ses fêlures, ses blessures. S'affirmer, s'imposer. Il passerait pour qui, sinon ? Même pas en rêve. Déjà que Dumond est à la limite de l'insolence, déjà qu'il pense savoir tout sur tout, alors, ça va...

Ou il évoquera simplement le fait d'être un enfant du pays, d'avoir fréquenté, de loin, les jumelles, de les avoir connues pour leur réputation, mais pas plus que ça. Pourtant, leur attitude, leur comportement et leur désinvolture pourraient faire avancer l'enquête.

L'arrivée de Bertrand dans l'équation de ce double meurtre change la donne. Coupable idéal ? Suspect tout trouvé ?

*

Puisque les flics étaient des incapables, c'est elle qui retrouverait l'assassin.

Puisque la peine de mort était abolie, c'est elle qui se ferait justice, elle-même.

Certes, au moment du drame, les jumelles habitaient à des milliers de kilomètres l'une de l'autre et, fatalement, la distance avait joué sur leur complicité. Christie avait besoin de respirer un autre air que celui que Stéphanie voulait bien lui laisser. Dominante et dominée. Sans le vouloir. C'est la nature qui avait décidé. Complémentaires. Dépendantes l'une de l'autre. Patience et admiration ou force et protection. Et l'amour. Un amour que seuls les jumeaux peuvent comprendre. Vouloir se détacher tout en restant accrochées. Stéphanie passait son temps à raconter sa vie en détail. Christie écoutait. Stéphanie avait endossé le rôle de la grande sœur protectrice et envahissante, Christie celui de la timide, toujours à l'écoute. Toujours là pour l'autre, elles s'embellissaient réciproquement. Stéphanie tentait de décoincer Christie, tandis que Christie calmait les ardeurs de Stéphanie. Elles s'autorégulaient. Fausses jumelles, elles se complétaient. La brune et la blonde, le feu et la glace.

Alors Christie connaissait le goût prononcé de sa sœur pour la fête et les rencontres. Quand elles arrivaient à s'appeler, l'une et l'autre aux extrémités de la planète, Stéphanie riait de ses soirées avec des mecs un peu lourdingues, avec d'autres carrément beaux gosses, ou se plaignait des dimanches de déprime, calée au fond du canapé à regarder *Dirty Dancing* ou *Coup de foudre à Notting Hill*.

Elles avaient un rituel entre elles. C'est Christie qui l'avait instauré. O.K., elle était à l'autre bout du monde, mais elle exigeait d'avoir un message de sa sœur avec le pedigree des mecs avec qui elle avait rencard. Histoire de savoir. Au cas où.

Mais cette fois-là, Stéphanie n'avait rien dit. Pas de messages, pas de sortie officielle. Christie pensait même que sa frangine s'était assagie. C'est vrai que pendant près d'une semaine, elles ne s'étaient pas donné de nouvelles. Mais ça pouvait arriver. Le temps, le boulot, des journées super chargées leur faisaient parfois manquer quelques rendez-vous téléphoniques. Rien de grave, juste des périodes plus ou moins enrichies en

discussions et confidences. D'autant que cette semaine-là, Stéphanie avait prévenu qu'elle ne serait pas très disponible pour des appels. Ça tombait bien – pour l'agresseur – et mal – pour les enquêteurs. Pas moyen de savoir à quel moment elle avait arrêté de donner signe de vie.

Quand le drame était arrivé, immédiatement, l'agression en pleine rue avait été retenue comme l'une des hypothèses les plus probables. Mouais. Ça peut arriver. Mais ce que les super flics n'ont pas fait, Christie s'y est attelée. Elle a juste creusé un peu plus qu'à dix centimètres de profondeur. Et laissant sa timidité et sa faiblesse de côté, elle s'est juré de prendre sa revanche, de retrouver celui qui avait ôté la vie de sa frangine et de lui en faire baver. Sans se poser de limites. Elle ferait tout ce qu'il était possible de faire.

OceanofPDF.com

*

Quand elle sort du commissariat, Christie n'est pas franchement à son aise. Oui, en se prostituant, elle est devenue prostituée, mais peut-être qu'elle aurait dû, aussi, davantage s'entraîner à tuer pour devenir la parfaite meurtrière.

Elle n'a pas pensé aux conséquences et n'a pas réfléchi à tout ce que les poulets allaient vérifier, éplucher, fouiller (ils n'avaient pas fait leur job pour retrouver le fou qui avait ôté la vie de sa sœur, donc...). Elle n'a pas pensé non plus que Loulou69 était seul au monde et que, forcément, elle serait la seule porte d'entrée dans son intimité. Que la police l'interrogerait en premier. Fatalement.

Mais, même si elle finit sa vie en prison, peu lui importe. Au Canada, elle a tenté d'oublier, de passer à autre chose. C'était encore pire que si elle était restée en France. Libre, loin de tout, elle ne pensait qu'à Stéphanie, le jour, la nuit. Elle pleurait et ne comprenait pas comment l'enquête n'avait pas pu remonter jusqu'à l'assassin. Alors enfermée et condamnée, ça ne pourrait pas être pire.

C'était pourtant pas sorcier, hein, de pousser l'enquête du dossier Carpentier.

Il lui a juste fallu regarder sur le site de rencontres que sa sœur consultait de temps à autre et de remonter le profil des mecs qui avaient liké celui de Stéphanie.

Elle a pointé du doigt Loulou69. Un pseudo ridicule. Une haine immédiate contre ce type. Bien sûr qu'il avait été interrogé au moment de l'enquête sur sa sœur. Bien sûr qu'il avait été innocenté. Un alibi. Pas de mobile, apparemment. Mais oui, et là, la marmotte, elle met le chocolat dans le papier.

Parce que Christie est allée bien plus loin que le bout de son nez et encore plus loin que l'écran d'ordinateur derrière lequel il se cachait, l'enculé.

Elle a contacté un max de nénettes inscrites sur le même site et qui avaient rencontré ce Loulou69. Elles avaient été unanimes. C'est un connard, presque violent, hyper possessif, qui s'accroche en deux temps trois mouvements et qui ne vous lâche plus. Un paumé, quoi. Un raté, en

somme. En addition, en multiplication de conquêtes. Un de ceux qui ne supportent pas ne pas avoir l'exclusivité, alors qu'on se le dise, les sites de rencontres, c'est un vaste champ de baise à tout-va, et rien d'autre. Que celles et ceux qui ont trouvé l'âme sœur comme ça lèvent le doigt.

S'il sentait une réticence, il laissait tomber, mais s'il sentait une ouverture, il se voyait marié, avec chien, maison, enfants et balançoire dans le jardin.

Christie a pris son bâton de pèlerin et s'en est allée en campagne. En mission commando. Pire que le GIGN. Pire qu'un essaim de guêpes. Prête à tirer, prête à piquer. Prête à blesser, prête à tuer. Coûte que coûte. Vaille que vaille. D'autant que Stéphanie lui avait parlé de ce Loulou69. Elle lui avait dit qu'il était un peu pressant, par messages. Il voulait la voir, la rencontrer. Stéphanie, elle, même si elle se plaisait à voir beaucoup d'hommes, avait une règle : d'abord échanger des messages, quitte à y passer des heures et des heures, mais elle voulait connaître l'autre, même si on ne connaît jamais vraiment les personnes des réseaux sociaux, avant d'accepter un rendez-vous. Elle avait fini par céder par lassitude ou par défi, allez savoir, et pour confirmer, en face-à-face, qu'il était peut-être beau, mais qu'il ne correspondait pas, mentalement en tout cas, à ce qu'elle recherchait. Elle avait parlé de Loulou69 à sa frangine, oui, mais elle ne l'avait pas avertie qu'elle allait le rencontrer.

Christie s'était mise dans la peau de sa sœur pour essayer d'imaginer ce qu'elle avait ressenti ce soir-là, et tout s'était clairement dessiné grâce aux différents témoignages qu'elle avait reçus d'autres filles tombées dans les mailles du filet de Loulou69. Elle avait dû lui sourire, et lui, dans sa tête, lui passait déjà la bague au doigt. Puis elle avait dit non, il n'avait pas accepté, il l'avait mangée toute crue. Sans sauce, sans condiment, à sec.

Loin d'elle l'idée de penser que Bertrand ait pu s'immiscer dans ce bazar. Cet enfoiré de flic lui a mis le doute. Bertrand serait si obsédé qu'il aurait sauvagement éliminé Stéphanie ? Est-ce qu'elle doit craindre aussi qu'il fasse la même chose avec elle ? S'est-elle trompée de proie ?

Non, le flic n'a fait que des allusions. Il lui a retourné le cerveau. Ça, pour le coup, il a réussi. Mais de là à trouver la personne qui a tué Laurent Michelin...

Elle balaie de son esprit l'idée que Bertrand puisse avoir eu un rôle prépondérant dans cette histoire mais, malgré elle, son image revient sans cesse tambouriner sa tête.

OceanofPDF.com

*

L'enquête se poursuit et tout devient limpide pour le capitaine Dumond.

C'était tout con, il avait ça devant les yeux et il n'a rien vu. La compétition permanente entre des jumelles. Une au fort caractère, l'autre en retrait. Loulou69 entendu par la police. Une faille dans le dossier : l'oubli de noter les nom et prénom de la personne interrogée. Un souvenir qui resurgit dans l'esprit de Dumond : il avait vu Michelin dans les bureaux de ce commissariat. Et le tout qui s'enchaîne et s'entremêle dans sa tête.

Son hypothèse s'étoffe et prend tournure. Il a devant lui l'élucidation de deux meurtres d'une atrocité déconcertante. Un film, voilà ce qu'on pourrait en faire. Une histoire sordide comme on n'en voit qu'au cinéma, pas dans une ville tranquille.

Il entre dans le bureau de Métayer. Ce type même dans lequel il est rentré dans le lard plusieurs fois, avec qui le courant ne passe pas du tout – trop fier qu'il est, ce nouveau chef –, mais qui, malgré tout, la veille, l'a fortement aiguillé dans cette affaire.

— Commandant, je peux vous exposer mon avis sur tout ça ? J'ai réfléchi toute la nuit et, franchement, je pense qu'après, on contacte le proc', dit-il fièrement.

— O.K., asseyez-vous.

Dumond s'exécute. Il tient là l'affaire de sa vie. Non pas qu'il ait aimé gérer ce genre d'enquête, trop sanglante à son goût, mais ce n'est pas donné à tout le monde de bosser sur une affaire qui fait la une des journaux.

— J'ai bien réfléchi à tout ce que vous m'avez dit hier, chef, commence-t-il par dire.

Métayer a fini par tout lâcher la veille, enfin pas tout non plus. Juste ce qu'il faut. Sans crier gare. Sous les yeux ébahis de son sous-fifre. Il était tard, Dumond devait rentrer chez lui, mais a proposé à Alex d'aller boire un coup. Il avait besoin de se vider la tête, trop prise par tout ça. Et boire un coup entre collègues, ça se fait. Même chez les flics. Surtout chez les flics. Ça permet d'évacuer. Et ça crée des liens. Et le nouveau commandant semblait plutôt solitaire. Sur la défensive. Tout le temps. Dumond a simplement lancé « On va boire un verre dans un bar, histoire de briser la glace ? » À ce niveau, c'était un iceberg. Antipathique et sûr de lui depuis

son arrivée, Alex Métayer s'était montré aimable comme une des portes de garde à vue du sous-sol. Et Dumond déteste bosser dans cette ambiance. Contre toute attente, Métayer a accepté, à condition que Dumond régale. Solitaire et radin.

Ils ont bu un verre, puis deux. Une rangée de shots, rien que ça. Et les langues se sont déliées. Métayer a confié qu'il connaissait les jumelles et lui a décrit avec précision la réputation dont elles jouissaient et les différences entre les deux sœurs. Il a peut-être un peu exagéré sur le caractère dominant et affirmé de Stéphanie et sur celui davantage renfermé de Christie.

Il n'a rien dit de son mal-être, de son râteau. Ça, ça n'aurait pas servi dans l'enquête.

Dumond est rentré chez lui à pas de velours, s'est glissé tout doucement dans le lit conjugal pour se relever cinq minutes après et faire les cent pas dans le salon. Cette histoire lui prenait autant la tête que sa femme quand il ne mettait pas ses affaires sales dans le bac à affaires sales, quand il ne rangeait pas ses chaussures dans l'armoire à chaussures ou encore quand il ne lui disait pas « Je t'aime » alors qu'elle avait envie qu'il lui dise « Je t'aime. »

Il a tellement tourné, il a tellement marché que le tapis du salon s'en souvient encore. Il a bu café sur café, fumé cigarette sur cigarette. Est sorti prendre l'air sur la terrasse, est rentré, puis ressorti.

Et puis, ça a fait tilt.

— Commandant, je vous refais l'histoire telle que je la vois. Stéphanie brillait, étincelait. Christie, elle aussi, mais elle vivait dans l'ombre de sa frangine. L'une un peu fonceuse, l'autre plus réfléchie. L'une hyper populaire, l'autre par ricochet. Elles ont grandi, elles ont mûri. Elles sont tombées amoureuses du même mec, Laurent Michelin. Enfin, tombées amoureuses, ça c'était pour Christie, Stéphanie, elle, s'en fichait pas mal. Mais c'est Stéphanie qui a décroché un rendez-vous. Comme ça, pour le fun, via un site de rencontres. Christie avait tenté, elle aussi, mais il l'avait zappée. Elles se sont engueulées. Christie a supplié sa sœur de ne pas sortir avec le mec. Stéphanie a quand même filé rencard à Michelin. Christie en a eu marre, ça a été la goutte de sperme qui l'a fait éclater. Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'il ne s'est rien passé entre Loulou69 et Stéphanie. Mais tant pis, elle a voulu éliminer sa

sœur, pour exister une bonne fois pour toutes et parce qu'elle n'avait pas respecté le pacte informel de ne pas sortir avec le coup de cœur de l'autre.

Métayer se redresse sur sa chaise et l'interrompt.

— Attendez deux secondes, je vais me faire l'avocat du diable, mais Christie était au Canada quand ça s'est passé, non ?

— Ça, c'est ce qu'elle dit. On parie que non ? Que si on fouille, on trouve des réservations de vols, un aller et un retour ?

— J'ai du mal à y croire, Stéphanie s'est fait violer et tabasser. Ça peut pas être Christelle. C'est Michelin qui a buté Stéphanie parce qu'elle n'a pas répondu à ses avances, voilà tout.

— Et qui a tué Michelin, alors ? demande Dumond. Vous étiez le premier à me dire que les deux histoires étaient liées...

Dumond ne se démonte pas. Il est sûr de lui. Ça ne peut qu'être Christie. Elle est au cœur des deux meurtres. Christie... et Bertrand...

Dumond continue.

— Et non contente d'avoir sauvagement buté sa sœur, elle s'en est prise à Michelin, ensuite. La folle qui tue le couple parce qu'elle était jalouse de sa sœur et de l'histoire qui aurait pu naître. Fin du *game*.

— Et les viols ? lâche Métayer, dubitatif.

— Bon O.K., Christie est peut-être restée au Canada et a payé quelqu'un pour faire le sale boulot. Tout à distance. Pas de faux billets, pas besoin de venir en France, faire comme si elle n'était au courant de rien quand elle a reçu l'appel de ses parents, venir aux obsèques et repartir aussitôt prétextant que « C'est trop dur de rester ici, ça me rappelle trop de souvenirs avec ma sœur. »

— Pas con.

— Pas con du tout, même. C'est elle, je vous dis. Et ensuite, elle s'en est prise à Loulou69, parce qu'il n'a pas voulu d'elle et qu'il a préféré sa sœur.

— Ça se tient. Elle a sûrement fait appel à Bertrand Pinturaud pour qu'il se charge de tuer sa sœur et a conclu un pacte. C'est elle qui s'occuperait ensuite de Michelin. Sauf qu'entre temps, Pinturaud est aussi tombé amoureux de Christie. Putain, elles attireraient les mêmes mecs, c'est hallucinant ! Appelez le proc' et demandez une commission rogatoire. On fout Christelle Carpentier en garde à vue. Elle devient notre suspecte. Et on se met à la recherche de ce Bertrand Pinturaud. Bien joué, Dumond !

OceanofPDF.com

*

Loulou69 ne bouge plus. Christie recule de deux pas. Allume une cigarette. Satisfaite. Dégoutée, mais satisfaite.

Du vite fait, bien fait.

Dégueulasse, sanglant, mais bien fait.

Il respire encore, malgré la gerbe qui l'a étouffé.

Elle a retiré le bout de scotch, il est désormais inoffensif. Il va crever comme ça, à petit feu. Juste le temps pour elle de nettoyer. Enfin, nettoyer... ramasser ses affaires, se laver le visage, ôter le sang qu'elle a sur les mains, changer de fringues – ça, elle y avait pensé – laver le couteau, passer un coup sur les menottes. Pour les empreintes sur les draps, pas grave, de toute façon, elle dira qu'ils se sont vus, et elle est déjà venue plusieurs fois pour baiser, donc, logique qu'il y ait ses empreintes un peu partout. Mais pas sur les menottes, non, ça, il ne faut pas.

Elle prend ses cliques, ses claques et sa revanche obtenue et elle rentre chez elle. Vidée.

Elle vomit à son tour dans un caniveau de la rue d'à côté avant de rejoindre sa voiture et éclate en sanglots, une fois derrière le volant.

Elle l'a fait.

Elle a vengé sa frangine.

Quand on veut, on peut.

OceanofPDF.com

*

Au fond de son trou à rats, elle est à l'agonie. À moitié partie. Elle attend que son heure vienne. Il n'y est pas allé de main morte. Il l'a frappée encore plus fort que les fois précédentes. Parce qu'elle avait eu l'impertinence d'essayer de se sauver.

Il est au-dessus d'elle et s'apprête à lui porter le coup fatal. Elle veut savoir qui il est. Même si ça ne changera rien, elle veut mettre un visage et un nom sur son assassin. D'une voix à peine audible, elle réussit à émettre quelques sons.

— Dis-moi... qui tu es... au moins...

Docilement, il retire sa cagoule. Elle n'y voit rien. Il braque la lampe torche sur son propre visage.

— Pas sûr que tu me reconnaises...

Puis il se penche sur elle. Elle a la force de faire un geste de recul, effrayée.

Il lui glisse une longue tirade à l'oreille sans qu'elle ne puisse bouger. Elle écoute, dénuée de force, pressée de savoir, pressée de partir.

Et il reprend les coups.

Toujours plus fort.

Toujours plus intensément.

Jusqu'à ce qu'elle ne bouge plus du tout.

Au revoir, Stéphanie.

*

Métayer avait tout calculé. Mais que c'était une bonne idée de faire ces confidences à Dumond ! Enfin, pas tout non plus. Pas le plus important. Il fallait juste monter Christie contre Stéphanie et le scénario allait se construire tout seul dans la tête de Dumond. Parce que le capitaine était con, ça, on pouvait pas dire le contraire, mais il voulait absolument trouver le coupable.

Christelle Carpentier a été rapatriée au commissariat *manu militari* et jetée comme une malpropre dans la cellule de garde à vue.

Elle n'a pas voulu parler. Elle le fera quand son avocat commis d'office déboulera. Pour l'instant, elle dort, recroquevillée sur un banc de béton.

C'est la nuit. Et la nuit, tous les chats sont gris. Et les assassins, les sadiques, les fous furieux sortent de leur nid.

Métayer ouvre avec fracas la cellule et la fait sursauter. Qu'est-ce qu'il lui veut ? Il doit être deux heures du mat', il n'y a pas un chat dans le commissariat ni même un compagnon dans la cellule d'à côté. Il veut la faire avouer ? Elle ne dira rien, elle lui a précisé à son arrivée tout à l'heure. Pas d'avocat, pas de discussion. C'est son droit.

Il pénètre dans la cellule et affiche un regard foudroyant.

— À nous deux, ma jolie. J'ai adoré m'occuper de ta sœur. Je me délecte d'avance de me charger de ton cas.

Surprise, elle ne percute pas immédiatement. Le regarde avec de grands yeux, il exulte encore plus.

— Me dis pas que tu ne captes pas ? Me dis pas que tu n'as rien compris à tout ça ?

Il rit à en faire trembler les murs.

Elle tremble à l'intérieur, à l'extérieur. Son cœur s'arrête pour reprendre aussitôt.

— Tu brilles beaucoup moins, hein ? reprend-il. Ta frangine n'est plus là pour t'aider à te sentir puissante. Ah, ça oui ! Tu as joué la forte, mais à ce jeu-là, ma belle, c'est moi qui vais gagner.

Il lui caresse la joue et Christie, bien qu'elle ait envie de hurler, de pleurer et de se jeter sur lui, se contente de rejeter violemment la main du flic et lui lance un regard empli de haine.

— Ça ne sert à rien de faire la rebelle, petite conne ! La partie est finie. Impossible de récupérer un bonus vie. Impossible de faire machine arrière. T'as buté un innocent de sang-froid, c'est con, non ?

Le film se rembobine et Christie essaie de tout assembler. Rien ne s'emboîte. Loulou69 a nié jusqu'au bout. Loulou69 a crié son innocence. Elle était sûre d'elle. Alors elle n'a rien entendu, rien écouté et l'a tué.

Déterminée.

Décidée.

Animée.

Enragée.

Déchaînée.

Tout le contraire de ce qu'elle peut être par moments.

Oui, elle a vécu en retrait de sa sœur. Oui, sa sœur était plus forte psychologiquement. Une fonceuse. Toujours. Dans n'importe quelles circonstances. Oui, Christie, elle, est une femme ambivalente. Souvent craintive, très rarement confiante. Parfois aussi sûre d'elle. Les deux, mon capitaine ! Difficile à cerner.

Quand elle était petite, sa grand-mère lui répétait sans cesse qu'elle était du signe astrologique des Gémeaux et que les gémeaux ont deux personnalités. Elle avait toujours envoyé balader de la main les convictions et les propos de son aïeule. En grandissant, en mûrissant, elle avait pris conscience que peut-être – oui, peut-être – son signe astrologique dictait son attitude et son comportement. Capable de se considérer comme une nana loin d'être à la hauteur, en dessous de tout un jour, comme de faire croire au monde entier qu'elle est inatteignable le lendemain. C'est tout ça dans le même corps, dans la même personne. Gémeaux ou pas, Christie jongle avec ces deux facettes. Pas folle, non. Juste tiraillée entre le manque de confiance en elle et l'envie de s'affirmer.

Aux côtés de sa sœur, elle se nourrissait de la force de Stéphanie pour avancer. Se laissait guider. Se faisait un peu bouffer, aussi, par la place qu'occupait sa jumelle dans leur duo. Ça lui convenait. La forte et la faible. La fonceuse et la réfléchie.

Il a bien fallu qu'elle s'affirme, avec le temps – et la perte de sa moitié. Il a bien fallu qu'elle revête le costume de la femme fatale. Naturellement parfois, instinctivement souvent.

Et alors qu'elle pensait avoir relevé le défi avec force et courage, avoir atteint l'objectif fixé pour venger sa frangine, tout se retrouve brusquement mis à mal. Tout se mélange.

— Qu'est-ce que vous racontez, là ?

Il sourit.

— Tendre naïveté, répond-il dans un dédain phénoménal. Tu croyais que tu allais régler ça, toute seule comme une grande ? Tu te pensais au-dessus de tout ? Des flics ?

Elle ne pipe pas mot, abasourdie. Déboussolée.

— T'es encore plus bête que ta sœur. Tu t'es foutue toute seule dans un merdier ! T'as plongé tête baissée et tu me sers un alibi sur un plateau d'argent. Je n'aurais pas pu rêver mieux.

— C'est quoi votre problème ?

— Ah, mais je n'ai aucun problème ! En revanche, toi, t'es pas au bout de tes emmerdes ! Puisque tes neurones ont du mal à faire leur job et puisque t'es incapable de faire le lien, s'exclame-t-il comme un prof devant un cancre écervelé, je vais te le dire droit dans les yeux... J'AI-BU-TÉ-TA-SŒUR.

Christie blêmit et se met à trembler. Le monde s'écroule. Tout se bouscule dans sa tête, dans son corps, dans son cœur. Plus rien n'a de sens.

Plus rien ne va.

Tout est chaos.

Loulou69 n'y était pour rien. Comme une chienne enragée, elle s'est acharnée sur lui.

Sur un innocent.

Sur un pauvre mec sans histoires.

Elle l'a épié, s'est préparée physiquement et psychologiquement pour l'anéantir alors qu'il n'avait rien fait. Elle l'a éliminé. S'est sali les mains.

Pour rien.

Elle a tué un innocent.

Tout comme Alex a tué une innocente.

Elle a désormais le même pedigree que l'homme qui a sauvagement massacré sa sœur. Elle n'est plus la justicière, elle est la meurtrière. Elle a ôté la vie de celui qu'elle a détesté pendant des mois sans savoir qu'il était complètement étranger à toute cette histoire.

La scène de l'appartement et l'assaut qu'elle a donné lui remontent en mémoire sous forme de flashes.

Les menottes, la violence.

Les sévices, les coups de couteau.

LE coup de couteau.

Les cris de sa victime, son étouffement, ses appels à l'aide, ses supplications.

Tout s'entrechoque en elle comme si elle revivait sa folie meurtrière.

Elle hurle que ça ne peut pas être vrai. Tout ça n'est que pure invention de la part de Métayer. Il veut la rendre folle. Elle n'a pas pu se tromper de la sorte. C'est Loulou69, le coupable. C'est lui et personne d'autre. Bien sûr que c'est lui. Elle ne peut pas avoir fait tout ça pour rien. S'être fait troncher par un tas d'inconnus pour se faire la main. Prendre son courage à bras le corps pour allumer un mec déjà chaud bouillant, l'entraîner, le charmer, le faire languir, le rendre fou et le torturer jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Elle savait qu'elle risquait gros en s'acharnant sur lui. Mais elle devait le faire pour sauver l'honneur de sa sœur et pour se sauver elle-même de la détresse dans laquelle elle avait plongé. Si Métayer dit vrai, elle a tout risqué pour obtenir un zéro pointé. Elle va croupir en prison parce que Métayer a tout ce qu'il faut en magasin pour l'incriminer et la faire écoper de la peine maximale.

Elle est finie.

Tout est fini.

Sa vie, ses espoirs, sa vengeance.

— Il faudra aussi que je pense à remercier ton Bertrand. Grâce à lui, l'histoire est encore plus magnifique que ce que j'avais imaginé. Son côté « trop pressant » fait de lui le coupable idéal dans l'affaire de ta sœur. Elle est pas belle, la vie ?

Alex se régale et poursuit en attrapant sa proie violemment. Il la tient désormais fermement par les bras, et la force à le regarder.

— C'est moi qui l'ai enlevée, je l'ai enfermée, je l'ai frappée, je l'ai baisée... Tu t'es trompée de cible. T'as visé à côté ! Et c'est Pinturaud et toi qui allez payer à ma place !

— Stop ! Tais-toi, bordel ! lance-t-elle, à bout de nerfs.

— Ah oui ! Je l'ai droguée aussi, et tu sais quoi ? Elle en a redemandé. Elle aimait ça, la salope ! Elle la voulait, sa dose ! Elle la voulait, ma queue !

Christie finit par lui cracher au visage. Il rétorque en la giflant sauvagement.

— J'ai joué avec elle et j'ai adoré ça.

— T'es qu'un salaud ! Un vrai enculé !

La deuxième gifle envoie Christie au sol. En pleurs, réduite à sa peine et son désespoir. À quatre pattes, elle a l'impression de vivre un soupçon de ce qu'a enduré Stéphanie. Il la relève sans ménagement et la rassoit sur le banc glacial.

— T'es conne comme la lune, mais tu as brillé dans le rôle de l'arroseur arrosé, félicitations du jury, Palme d'or, ovation du public.

Pour seule réponse, Christie sanglote et convulse des pieds à la tête. Le sol se dérobe sous ses pieds pour la deuxième fois de sa vie. Elle reprend malgré tout un peu de courage et invective son agresseur.

— Et quoi ? Tu vas faire quoi, hein ? Tue-moi tout de suite qu'on en finisse !

— Oh que oui, je vais te massacrer ! Et c'est encore plus excitant avec toi qu'avec ta pute de frangine ! Parce que, elle, elle a ruminé des jours et des nuits. Elle ne savait pas qui elle avait en face d'elle, elle a été prise au dépourvu. Jusqu'au dernier moment, elle s'est posé un milliard de questions : « Pourquoi moi ? Qui c'est ? Où suis-je ? », bon bref, je te refais pas le film, t'imagines très bien dans quel état elle devait être ! Avec elle, c'était déjà jouissif. Avec toi, c'est le nirvana. Tu as tout manigancé, tu pensais mener d'une main de maître une vengeance vouée à l'échec dès le début. Mais quel pied pour moi ! Le bonheur absolu !

— Faut te faire soigner, t'es fou à lier !

Elle rétorque, mais elle sait que la vie ne vaut plus la peine d'être vécue. Mourir sous les coups de Métayer ou crever en prison, qu'est-ce que ça change ?

— Là-dessus, ma petite, je crois qu'on matche dans la même catégorie. Je te rappelle ce que tu as fait endurer au pauvre Loulou69 ou c'est pas la peine ? Il n'a rien demandé à personne, il a juste voulu tirer son coup avec une pute et « bim », adieu Loulou69...

OceanofPDF.com

*

Elle a su quelques secondes avant de mourir. Mais elle a su. Alors qu'elle était étendue sur les graviers de sa dernière demeure, coincée sous son bourreau qui l'écrasait de tout son poids, Stéphanie voguait entre la vie et la mort.

Dans son oreille, il a dit : « Alex Métayer, 4^eC, collègue Victor Hugo. Tout vient à point à qui sait attendre, ma belle. Tu m'as rejeté comme une merde. Aujourd'hui, je te rends la monnaie de ta pièce et je te gratifie même d'un pourboire. J'aurais pu me montrer moins sévère si tu étais restée docile, mais tu n'en as fait qu'à ta tête, ô maîtresse suprême de la domination ! Dommage, tu es tombée sur plus fort que toi. »

Il a relevé la tête, a pris le visage de Stéphanie dans sa main et a ajouté « Regarde bien mes yeux, c'est la dernière chose que tu verras », avant de lui porter le coup fatal.

OceanofPDF.com

*

Le flic n'en finit plus de s'épandre sur le parfait scénario qui se déroule depuis plusieurs mois. Les acteurs ont surpassé ses espérances. Les pions ont bougé de leur propre chef, sans qu'on leur demande, pour mettre le joueur en échec et mat.

Christie hurle pour le faire taire et il reprend de plus belle pour la diminuer davantage.

— Tu peux crier tant que tu veux, ma jolie, personne ne t'entendra, se moque-t-il. On n'est que tous les deux, j'ai renvoyé tout le monde à la casbah. Il n'y a que toi, moi et ta peur.

— Au secours ! s'époumone Christie.

— N'exagère pas non plus, tu risques de m'énervier.

— J'en ai rien à foutre ! À l'aide, il va me tuer !

Sans élan, mais avec une force herculéenne, il lui décoche une droite qu'elle ne peut éviter.

Alors que la cellule a retrouvé son calme, parsemée de quelques gémissements, une porte claque à l'étage.

— Commandant !

Dumond débarque au commissariat, en pleine nuit.

— Ferme ta putain de gueule, t'as compris ? chuchote Alex à l'attention de Christie.

— Commandant !

— J'suis là, j'arrive, deux secondes.

Alex ferme précipitamment la cellule après avoir asséné un violent coup sur le crâne de sa prisonnière. Assommée, elle tombe, étendue sur le sol, inconsciente, inoffensive, dans l'incapacité d'attirer l'attention du visiteur.

Il gravit les marches quatre à quatre pour rejoindre son couillon de sous-fifre, reprend son souffle en arrivant devant lui.

— Qu'est-ce que vous foutez là, Dumond ? Vous n'avez pas une famille à chouchouter et une femme à honorer ?

— Si, mais franchement, je n'arrive pas à me sortir cette histoire de la tête. Y a quelque chose qui cloche.

Il se lève sur la pointe des pieds et regarde au-dessus de l'épaule d'Alex.

— Vous faisiez quoi, en bas ? Vous êtes tout seul, cette nuit ?

— Sinconetti est malade à crever, Gaspard a dû emmener sa fille en urgence à l'hosto pour une bronchiolite ou un bordel comme ça, et j'ai renvoyé chez lui Parati qui semblait plus fatigué que ma grand-mère en fin de vie.

— Et comment va notre coupeuse de bite ?

— Je viens d'aller jeter un œil, elle pionce comme si elle était dans un lit *king size* du Carlton.

— Entre vous et moi, vous êtes sûr qu'elle a été capable de faire ça ? Quand même, c'est horrible, non ?

— Vous doutez, Dumond ? Pourtant, c'est vous qui avez balancé l'hypothèse ! lance Métayer, de façon médisante.

— Oui, bien sûr, c'est moi qui ai donné cette hypothèse, mais c'est farfelu, vous trouvez pas ?

— On en a vu tuer pour moins que ça.

— Ouais, mais la vache, si c'est vraiment elle, elle va plaider la folie, c'est pas possible autrement. Elle devait être au fond du trou pour en arriver là, reprend Dumond, presque des trémolos dans la voix.

— Vous êtes en train de faire machine arrière, Dumond. Je ne veux pas de ce genre de gars dans mon équipe. Vous étiez fier, pourtant, d'avoir élucidé un double meurtre. Serait-ce la soif de reconnaissance qui vous a poussé à construire une hypothèse en laquelle vous ne croyez plus aujourd'hui ?

Métayer a changé de ton. D'ordinaire, il est arrogant. Ce qui constitue déjà un trait de caractère détestable. Là, à cet instant, un soupçon de méchanceté, de cruauté et de machiavélisme vient s'ajouter au dédain légendaire du commandant. Dumond en est destabilisé et tente, malgré tout, de lui tenir tête.

— Vous êtes en train de dire que vous ne croyez pas à mon hypothèse, là ?

— J'ai pas dit ça, rétorque Métayer, se sentant quelque peu pris au piège.

— Si, poursuit Dumond, sans se démonter. Vous êtes en train de dire que, limite, vous pensez que je fais fausse route et que vous me laissez me planter. C'est quoi le but ?

— Vous me faites quoi, là ? Un excès de confiance ?

D'arrogant et méchant, Alex passe à la vitesse supérieure en devenant agressif. Il fait les cent pas, semble montrer une irritation certaine et fusille du regard son capitaine.

Dumond perd ses moyens tout en essayant de dissimuler l'angoisse qui ne demande qu'à se manifester. Il se frotte le visage, ébouriffe ses cheveux et poursuit.

— Pourquoi est-ce que je vous sens énervé, chef ?

— Parce que je le suis. Vous ne pouvez pas balancer des hypothèses, comme ça, et revenir dessus quelques heures après. Christelle Carpentier et Bertrand Pinturaud sont les suspects idéaux. Point final.

— On dirait que vous prenez votre pied en disant ça, et que vous tenez vraiment à faire de cette femme et de cet homme des coupables. Perso, plus ça va, moins j'en suis persuadé.

— Mais bordel de merde, tout coïncide, ce sont eux ! Qu'est-ce que vous avez dans le crâne ? C'est bien vous qui avez rassemblé toutes les pièces, c'est pas moi !

Dumond sent que la balle est dans son camp. Que son boss est déstabilisé.

— Effectivement, c'est sûrement elle qui a tué Michelin. Mais...

— Mais quoi ? le coupe Métayer. Quoi, putain ?

— Peut-être qu'on a formulé l'hypothèse au sujet de Stéphanie, justement parce que vous m'avez largement orienté, mon commandant... dit-il en ajoutant une pointe d'ironie et en accentuant son intonation.

Alex, qui parcourt la salle de long en large, s'arrête brusquement et se retourne vers son collègue sans dire un mot. Bloqué. Dumond garde l'avantage et enchaîne.

— Peut-être que vous aviez toutes les raisons de vous en prendre à ces deux jeunes femmes. Peut-être que vous avez tout manigancé, que vous avez tout fait pour qu'on croie que tout avait été pensé par Christelle Carpentier.

— Vous pétez les plombs, Dumond, tente de reprendre Alex. C'est bien elle qui a tué Michelin, non ?

— Je ne dis pas le contraire. Mais voilà ce que je pense, commandant. Vous étiez en admiration pour Stéphanie, elle n'a pas voulu de vous. Vous avez ruminé pendant des années. Vous l'avez détestée, exécrée. Vous avez été patient, très patient, et vous l'avez retrouvée. Vous l'avez torturée puis butée. Vous avez tout fait pour brouiller les pistes, comme quoi, vous connaissez très bien les ficelles de la police puisque personne n'a jamais su qui s'en était pris à elle.

Alex ne bouge plus, pendu aux lèvres de son capitaine. Bras ballants, tentant de masquer sa surprise. Dumond poursuit sur sa lancée.

— Christelle, elle, avait soif de vengeance et, sans le vouloir, elle aussi, a encore plus brouillé les pistes. Non coutumière du fait, simple être humain, malade de tristesse, endeuillée et malheureuse, elle a agi avec son cœur, sans penser aux conséquences ni à la façon dont on pourrait remonter jusqu'à elle. À l'instinct. Elle a fait le job que les flics auraient dû faire. Retrouver le meurtrier de sa sœur. Si Michelin n'avait pas bu un verre, ce soir-là, avec Stéphanie Carpentier, il serait encore en vie. Il lui fallait un coupable et malheureusement pour Loulou69, il était au mauvais endroit au mauvais moment. S'il n'avait pas été là, elle aurait jeté son grappin sur quelqu'un d'autre. Un autre homme qui aurait pu en vouloir à sa frangine. Pas sûr qu'elle soit remontée jusqu'à vous, mais qui sait ? Vous dites rien ? Je continue ? Ah si, je précise, j'ai entendu Bertrand Pinturaud tout à l'heure. Son alibi est inattaquable. Donc...

Alex le regarde, médusé. Il hésite à lui tirer dessus. Son arme de service est trop facilement identifiable. De toute façon, il est cuit. Il pose la main sur le flingue accroché à sa ceinture.

— Attendez, je finis. Après, vous ferez ce que vous voudrez.

Alex tend son arme et la pointe en direction de Dumond. Il arme le pistolet, prêt à éliminer le grain de sable qui va faire dérailler la machine.

— Christelle Carpentier a tué pour sauver son chagrin. Vous, c'était juste pour redorer votre amour-propre.

— Vous m'épatez, balance amèrement Métayer.

*

Le hasard avait bien fait les choses.

Deux fois.

La première fois, c'était ce soir-là, quand après avoir rendu visite à ses parents, avant leur déménagement dans un autre coin de la France, Alex Métayer était sorti boire un verre.

Il ne voyait pas souvent ses parents. Un, parce qu'il n'avait pas le temps. Deux, parce qu'il s'était complètement détaché d'eux. Trois, parce que ses parents n'en avaient plus rien à foutre de lui.

Pourtant, pour sa bonne conscience, il entretenait le lien, vite fait, mal fait. Il passait quand il pouvait, juste pour dire bonjour, constater que l'alcool faisait toujours partie intégrante de leur vie et que, hormis les jeux télévisés à la con, rien ne les captivait.

En sortant de chez eux, il n'avait pas envie de rentrer tout de suite chez lui, il avait de la route, mais personne ne l'attendait dans son lit.

Il est entré dans le bar *Mojito and co* . Il a siroté un verre, puis deux. Il allait partir.

Il était à la porte et elle est entrée. Accompagnée.

Il l'a reconnue. Il ne l'avait jamais oubliée. Mais il ne l'avait jamais recroisée. Il l'avait cherchée sans la chercher. Il savait ce qu'il ferait d'elle s'il la trouvait. Si bien qu'à chaque fois qu'il allait voir ses parents, il avait toujours dans sa poche le sachet de poudre qui lui permettrait d'obtenir ce qu'il désirait depuis l'adolescence. Se venger.

De nombreuses fois, il s'était cassé les dents. Il tournait et virait dans la ville sans la croiser. Il ne voulait pas se servir des réseaux sociaux pour la choper. Il avait essayé, mais visiblement, soit elle n'avait pas de compte sur Facebook, soit son pseudo était alambiqué. Il ne l'avait pas trouvée. Ni elle ni sa sœur. Il n'avait pas non plus osé aller sonner chez leurs parents.

Alors il s'en était remis au destin. Sans le provoquer. La chance viendrait un jour frapper à sa porte.

Trop belle. Encore plus belle.

Il est retourné s'asseoir dans le bar. Beaucoup moins motivé à partir, du coup.

La haine a pris le dessus. L'admiration n'avait qu'à aller se faire voir.

Il l'a observée. Elle a ri. Un peu, beaucoup. Et elle a dit au revoir au mec qui l'accompagnait. Elle est allée aux toilettes. L'homme est parti. Pas lui. Il a commandé un verre pour elle et un verre pour lui.

Il a attendu qu'elle sorte des sanitaires et lui a tendu le verre sans omettre d'y avoir versé la drogue.

Et le tour était joué.

La deuxième fois que le hasard a bien fait les choses, c'était le jour où sa mutation vers sa ville natale a été acceptée. Et ce, au moment même où un meurtre venait d'être commis.

Et pas n'importe quel meurtre. Celui de l'homme qui accompagnait Stéphanie dans le bar *Mojito and co*. Avec comme suspecte toute désignée : Christelle.

Du pain bénit. Jésus en culotte de velours. Un régal.

Non, trop de coïncidences ne tuent pas la coïncidence.

Trop d'envie de vengeance, en revanche, tue deux femmes éblouissantes. Éblouissantes de fierté.

Tant pis pour elles.

Trop d'envie de vengeance crée aussi des dommages collatéraux. Pauvre Laurent Michelin. Pauvre de lui.

Tant pis pour lui, aussi.

Métayer aurait voulu dire « Pauvre Dumond, pauvre de lui, aussi », mais...

Au moment où Alex a compris que Dumond avait découvert son manège, il a tiré sans réfléchir.

Le collègue qu'il prenait pour un demeuré avait senti le truc. Avant de quitter le commissariat, quelques heures auparavant, pour soi-disant rentrer chez lui, il a profité d'un aller-retour de Métayer aux toilettes pour vider le chargeur de son chef, au cas où. Il savait qu'il reviendrait dans la nuit. Il partait du bureau juste pour le principe. Pour laisser le loisir à Métayer de renvoyer Sinconetti chez lui pour éviter qu'il diffuse ses miasmes partout, pour autoriser Gaspard à accompagner sa fille à l'hôpital – belle supercherie inventée par l'équipe – et pour dire à Parati d'aller piquer un roupillon. Dumond savait ce qu'il faisait, il avait tout planifié. Il était persuadé que le commandant se débrouillerait pour être seul avec sa proie.

Pris au piège, Alex a voulu tirer : aucune balle n'est sortie. Il s'est alors jeté sur Dumond, lui a sauté à la gorge, l'a roué de coups et l'a laissé pour mort dans la salle de repos, tout près de la machine à café. Il s'est servi de son arme pour le frapper, mais n'a pas tiré. Une fois son ennemi à terre, il s'est précipité au sous-sol, dans la cellule de garde à vue pour terminer son œuvre.

Pas eu besoin. Christie avait succombé à une hémorragie cérébrale, suffoquant et finissant par mourir dans une mare de sang.

Seule avec son chagrin.

Il aurait voulu la voir pousser son dernier souffle. Il aurait voulu la voir crever. Il a presque été déçu. Mais il n'avait pas le temps pour ça.

Prendre la fuite.

Vite.

Très vite.

Le hasard a mal fait les choses.

Une fois.

Métayer est tombé sur un capitaine beaucoup moins con qu'il n'y paraissait. Un capitaine qui a vu clair dans le jeu d'Alex lorsque, en enchaînant les verres, dans le bar, le commandant en a trop dit.

Dumond a été plus malin que le meurtrier. Il lui a fait croire qu'il tombait dans le panneau, lui a proposé l'hypothèse qu'il voulait entendre, quitte à tout mettre sur le dos de Christelle Carpentier – soit dit en passant, elle n'avait pas volé sa garde à vue et serait inculpée pour le meurtre de Laurent Michelin –, et a trouvé le moyen de faire parler son boss.

En revenant en pleine nuit.

En faisant en sorte qu'ils ne soient que tous les deux.

En enregistrant tout sur son téléphone portable.

En priant pour que Métayer ne le tue pas.

Quand Alex a pris la poudre d'escampette, Dumond est revenu à lui.

Doucement.

Péniblement.

Instinctivement, il a touché la poche intérieure de son blouson pour vérifier que son téléphone était toujours là.

Enregistrement O.K.

Preuves O.K.

Suspect en fuite.
Suspect retrouvé.
Suspect condamné.
Game over .

OceanofPDF.com

*

Plusieurs semaines se sont écoulées. Tout juste promu Commandant, Dumond s'apprête à prononcer son discours devant un parterre d'invités. Inévitablement, ses pensées se tournent vers les sœurs Carpentier. Stéphanie, pour ce qu'elle a vécu. Christelle, pour ce qu'elle a entrepris. Stéphanie pour les sévices qu'elle a supportés. Christelle pour la détresse dans laquelle elle s'est trouvée à la mort de sa sœur.

Ne se détachant pas de sa haine viscérale, Métayer n'a prononcé que quelques mots au cours de sa garde à vue, avant d'être dirigé vers la prison pour détention provisoire, sourire machiavélique aux lèvres : « Cette pute est morte en sachant qu'elle avait tué un innocent, et ça, ça vaut tout l'or du monde. J'ai vu son regard quand elle a compris. Il était perdu, triste, déboussolé. Elle ne demandait qu'une chose, que je l'achève. Elle n'aurait pas supporté le poids de la culpabilité. Tout comme sa sœur qui m'avait humilié quelques années auparavant. Elles n'ont eu que ce qu'elles méritaient. Rien à faire de ce qui peut m'arriver maintenant. J'ai eu ce que je voulais. »

Une fin de vie derrière les barreaux.
Trois vies sacrifiées pour gonfler son ego.
Beaucoup de fierté.
Pas de compassion.
Aucun regret.

FIN

De la même auteure

Ma douce Eugénie : Alors qu'on se le dise, ce roman commence de façon un peu triste... Soline décide de prendre rendez-vous avec la fin. Pourtant, sa vie avait tout du conte de fées moderne : un mari idéal, une maison, un boulot et des amis en or. Qu'est-ce qui l'a poussée à bout ? Hein ? Vous vous demandez ce qui lui est arrivé pour qu'elle soit si désespérée ?

Certains lecteurs qualifient ce premier roman de page turner. En clair, un livre dont on fait défiler les pages pour en connaître la fin. Et quelle fin !

Il paraît qu'on fait « waouh ! »

Donc, n'attendez plus et plongez dans l'histoire de Ma douce Eugénie !

Juste un peu d'elle(s) : Ça vous dit de suivre la vie de quatre femmes ? De savoir ce qu'elles ressentent ? Qui elles sont ? Et ce qui va leur arriver ? Si vous aimez être accro à une histoire, si vous kiffez les références aux années quatre-vingt-dix, si vous appréciez les plumes légères et addictives, si vous recherchez l'émotion, le léger, le profond, allez-y, foncez ! Ce sont les lecteurs qui le disent ! Certains ont ri et ont versé leur larme, alors, vous voyez, vous allez passer par toutes les phases ! Cali, Joannie, Jen et Enrica vont vous embarquer, vous et votre esprit tout entier, dans leur quotidien. Allez, on en reparle quand vous aurez lu *Juste un peu d'elle(s)* !

J'ai presque plus ma tête à moi depuis toi : Bienvenue à la baraque ! Lily et toute sa clique vous embarquent pour des vacances dans la maison qu'ils ont achetée ensemble et où ils ont vécu mille choses ! Les caractères bien trempés de certains, le tempérament explosif d'autres et le côté boute-en-train de Paulo font de chaque été un moment inoubliable. Oui, mais cette année, la donne a changé. Un drame a bouleversé le cours de leur vie. Pourtant, ils veulent faire perdurer la tradition et se retrouvent dans cette baraque pour tenter de profiter de leurs congés d'août. Lily, elle, n'est plus la même et inquiète ses amis. Fous rires, émotions et méga switch garantis !

Bissextile : Je suis née le 29 février. Super ! Ma mère aurait pu serrer les fesses un peu plus longtemps, quand même. Juste histoire que je pointe mon nez un jour normal et que je puisse fêter mon anniversaire un peu plus souvent que tous les quatre ans, comme tout le monde.

Cette année, j'ai vingt ans ! Et j'ai bien l'intention de rattraper les 29 février de retard et de fêter ça avec ceux que j'aime : ma famille. Une famille un peu spéciale, certes, mais ma famille quand même.

Un huis clos familial hors normes ! Partez à la rencontre de la Tronchard family où les caractères bien trempés ne vous laisseront pas indifférents...

Je voulais juste qu'il m'aime : Gabrielle a cinq ans et attend la naissance de sa petite sœur. Pourtant, malgré son âge, elle comprend que la configuration de

sa famille n'est pas classique : sa mère est enceinte, alors que son père, amoureux d'une autre femme, n'habite plus chez eux. Brillant par son absence, il mène sa vie sans se soucier du manque qu'il provoque chez sa progéniture. Vivant au rythme des conflits et des difficultés, la famille de Gabrielle va faire la connaissance des Leroy, un couple parfait, avec des enfants parfaits, vivant dans une maison parfaite et dans un monde parfait. Leurs différences ne les empêcheront pas de lier une belle et forte amitié jusqu'à...

MERCI !

J'ai peut-être pris un risque en changeant de registre, mais je tente le coup ! J'avais besoin de créer une histoire un peu sale, un peu glauque, un peu vulgaire. Je crois que ces trois adjectifs sont bel et bien représentés dans Déchaînée. J'espère vous avoir happés. J'espère vous avoir tenus en haleine. J'espère vous avoir convaincus.

Mes bêta-lecteurs m'ont suivie dans cette aventure et ont validé le choix du virage à 360 degrés ! Ouf ! Alors un grand merci à mes parents, ma sœur, ma biche, Laeti, Liline, Nath et Julie qui ont lu ce thriller et qui ont écouté mes doutes, mes interrogations et mes craintes. Une ovation pour Virginie Roger et Véronique Bouyenal (auteures et correctrices professionnelles), Eva Collin (auteure et coach en écriture) et Maryline Marnas (correctrice professionnelle) : elles m'ont aidée à tout bien ficeler pour que l'intrigue soit celle qu'elle est aujourd'hui ! Est-ce que le suspense était au rendez-vous ? Ça, c'est à vous de me le dire...

Merci à mon mari et mes filles qui sont derrière moi, qui me motivent et qui croient en moi.

Merci à vous de me lire. Ça fait chaud au cœur, ça booste et ça me donne envie de continuer encore et encore. Mon cerveau bout 24h/24 et je vous donne d'ores et déjà rendez-vous pour une nouvelle histoire !